

# Sociograph n°30

Sociological research studies

## Vieillesse et espaces urbains

Édité par Cornelia Hummel, Claudine Burton-Jeangros et Loïc Riom



FACULTÉ DES SCIENCES DE LA SOCIÉTÉ  
INSTITUT DE RECHERCHES SOCIOLOGIQUES



UNIVERSITÉ  
DE GENÈVE



# **VIEILLISSEMENT ET ESPACES URBAINS**

**Cornelia Hummel, Claudine Burton-Jeangros et  
Loïc Riom**

Sociograph n°30

Citation conseillée: Hummel Cornelia, Burton-Jeangros Claudine et Riom Loïc (2017). *Vieillesse et espaces urbains*. Genève: Université de Genève (Sociograph - Sociological Research Studies, 30)

ISBN: 978-2-940386-39-0

Publication sur Internet: [www.unige.ch/sciences-societe/socio/sociograph](http://www.unige.ch/sciences-societe/socio/sociograph)

# TABLE DES MATIERES

LISTE DES FIGURES, PHOTOS ET TABLEAUX	7
AVANT-PROPOS	9
VILLE ET VIEILLISSEMENT : NECESSITE D'UNE HYBRIDATION THEORIQUE	11
INTRODUCTION	11
VIEILLIR EN VILLE : UN OBJET DE RECHERCHE EN FRICHE	12
LES PERSONNES AGEES FACE A LA VILLE, LA VILLE FACE AUX PERSONNES AGEES	18
BIBLIOGRAPHIE	21
METHODE	27
CHOIX DU TERRAIN	27
LA POPULATION	32
LES TROIS ETAPES DE LA RECOLTE DE DONNEES	34
L'ANALYSE DES DONNEES	35
BIBLIOGRAPHIE	36
UN COCON DANS LA VILLE : VIEILLISSEMENT ET PRATIQUES DE MOBILITE QUOTIDIENNE	37
INTRODUCTION	37
LES TRAJETS FREQUENTS ET LES LIMITES DE LA FAMILIARITE	43
UN COCON DANS LA VILLE	47
PRATIQUER LA MOBILITE QUOTIDIENNE FACE AUX CONTRAINTES	48
LA MOBILITE QUOTIDIENNE ENTRE NECESSITE ET PLAISIR	51
CONCLUSION	54
BIBLIOGRAPHIE	55

LIENS TENUS, FAMILIARITE PUBLIQUE ET CAPITAL SOCIAL FACE AU VIEILLISSEMENT	57
INTRODUCTION	57
LA DEPRISE, LE CAPITAL SOCIAL ET L'INTERACTION SOCIALE DANS L'ESPACE URBAIN	58
LIENS TENUS, FAMILIARITE PUBLIQUE ET ZONES DE CONFORT	61
LES INTERACTIONS SOCIALES: LIENS TENUS ET LEURS MULTIPLES MANIFESTATIONS	63
LA <i>SERENDIPITY</i> EN VILLE : LE HEUREUX HASARD ET L'IMPREVU	64
L' <i>AUTRE</i> GENERIQUE : COMMERCE ET ACTIVITES PARTICIPATIVES	66
FAIRE FACE A L'ALTERITE DANS L'ESPACE URBAIN: RICHESSE, CONFLIT, AMBIVALENCE, BANALISATION ET RECONNAISSANCE	70
CONCLUSION	73
BIBLIOGRAPHIE	75
LE SENTIMENT DE SECURITE CHEZ LES PERSONNES AGEES DANS L'ESPACE URBAIN	77
INTRODUCTION	77
PROCESSUS DE FRAGILISATION ET DEPRISE	78
EXPOSITION AUX RISQUES ET RAPPORT AVEC L'ESPACE	80
LA SECURITE ONTOLOGIQUE	83
LE VOISINAGE DE PROXIMITE, UNE RESSOURCE NEGOCIABLE	84
PREOCCUPATIONS SECURITAIRES ET STRATEGIES DE SECURISATION	88
CONCLUSION	95
BIBLIOGRAPHIE	95
LA FENETRE COMME SUPPORT DE LIEN SOCIAL CHEZ LES PERSONNES AGEES	99
INTRODUCTION	99
LE ROLE ET L'IMPORTANCE DE LA FENETRE POUR LES PERSONNES AGEES	100
LA FENETRE POUR SURVEILLER ET POUR ETRE SURVEILLE	110
CONCLUSION	113
BIBLIOGRAPHIE	115

DESSINE-MOI UNE VILLE ! COMPRENDRE COMMENT LE RAPPORT A L'URBAIN SE FAÇONNE A TRAVERS SON EXPERIENCE ESTHETIQUE	117
INTRODUCTION	117
LES GOUTS ET LES COULEURS : DE LA DIVERSITE DES OBJETS ESTHETISES	120
TAGS ET GRAFFITIS : DESSINER SUR LES MURS DE LA TOLERANCE DES VOISINS	124
ANCRAGES BIOGRAPHIQUES ET TERRITORIAUX	128
CONCLUSION	131
BIBLIOGRAPHIE	132
VIEILLIR EN VILLE : EPREUVES, ATTACHEMENTS ET ARTS D'HABITER	135
PREMIER BILAN	135
PERSONNES AGEES FORGEES PAR LA VILLE	138
VILLE FORGEE PAR LES PERSONNES AGEES	141
PENSER LES MODES D'HABITER AU PRISME DES TEMPORALITES BIOGRAPHIQUES	143
BIBLIOGRAPHIE	144
ANNEXES	147
ANNEXE 1 : PHOTOGRAPHIES	147
ANNEXE 2 : CODAGE	155



## LISTE DES FIGURES, PHOTOS ET TABLEAUX

Figure 1 : Carte de la Rue de Carouge	30
Figure 2 : Carte de Chêne-Bougeries	30
Figure 3 : Carte des déplacements de M. Schmidt	46
Figure 4 : Carte des déplacement de Mme Dupont	46

\*\*\*

Photo 1 : La Rue de Carouge	28
Photo 2 : Chêne-Bougeries	28
Photo 3 : Illustration de 'serendipity' urbaine	147
Photo 4 : Arrière de la rue Christiné	148
Photo 5 : Parc des Minoteries 1	148
Photo 6 : Parc des Minoteries 2	149
Photo 7 : Vue sur le Salève depuis le balcon de Mme Lacroix	149
Photo 8 : Vue depuis le balcon de Mme Dubey 1	150
Photo 9 : Vue depuis le balcon de Mme Dubey 2	150
Photo 10 : Vue depuis le balcon de Mme Chatin	151
Photo 11 : Cuisine de Mme Dubey	151
Photo 12 : Croisement Prévost-Martin et Jean-Violette	152
Photo 13 : Graffitis	152
Photo 14 : Place des Augustins	153
Photo 15 : Immeuble à la Rue de Carouge	153
Photo 16 : Temple de Chêne-Bougeries	154
Photo 17 : Rue de Chêne-Bougeries	154

\*\*\*

Tableau 1 : Caractéristiques des périmètres étudiés à l'échelle de leurs secteurs statistiques	31
Tableau 2 : Caractéristiques des 20 participants	33
Tableau 3: Codage	155



## AVANT-PROPOS

*Claudine Burton-Jeangros, Cornelia Hummel et Loïc Riom*

Cette étude sur le vieillissement en milieu urbain a été réalisée dans le cadre de l'atelier de recherche du Master en sociologie de l'Université de Genève. Afin de former les étudiants à la démarche de recherche, un nouveau projet est mis en place chaque année académique. Le choix d'étudier comment le rapport à la ville est affecté par le processus de vieillissement s'inscrit dans la continuité d'une première étude menée en 2014 par les trois enseignants associés à cet atelier. Sur mandat de la Police du canton de Genève, nous avons alors mené une étude qualitative sur le sentiment d'insécurité des aînés dans le canton<sup>1</sup>. Les résultats avaient notamment souligné des différences dans la perception des risques par les personnes âgées entre l'espace privé du domicile, généralement perçu comme un espace rassurant, et l'espace public du quartier ou de la ville, ressenti comme une épreuve croissante au cours du vieillissement et du processus de fragilisation qui y est associé. Sur la base de ces constats, nous avons souhaité poursuivre l'exploration de cette problématique de grande actualité au vu de l'évolution démographique, néanmoins peu étudiée par les sciences sociales. Cette nouvelle étude a par ailleurs permis de s'éloigner d'un questionnement formulé par le monde politique en termes de problème social, à savoir comment répondre au sentiment d'insécurité jugé croissant des personnes



<sup>1</sup> Dont les résultats ont été publiés sous différentes formes (voir Burton-Jeangros, Hummel et al., 2014 ; Riom, Hummel et al., 2015 ; Kimber, Burton-Jeangros et al., 2018, à paraître). Voir références dans la bibliographie de l'introduction.

âgées, à un questionnement sociologique situé à l'intersection des travaux sur la ville et de ceux consacrés au vieillissement.

Il est important de souligner l'engagement des étudiants dans ce cheminement de recherche, qui les a amenés à développer des relations étroites avec les participants à l'étude qu'ils ont côtoyé au cours d'un travail de terrain étalé sur plusieurs mois. Nous tenons ici à remercier les aînés ayant accepté de participer à l'étude : ils se sont rendus disponibles pour parler de leur rapport à la ville dans les différents formats méthodologiques que nous leur avons proposés, nous permettant ainsi de mieux comprendre les difficultés associées au fait de vieillir en milieu urbain, mais aussi les réponses déployées pour y faire face.

Nous remercions également ici les différents chercheurs qui sont intervenus lors de nos séances de discussion collective et qui ont alimenté nos réflexions : Ulrike Armbruster-Elatifi, Maxime Felder, Michaël Meyer, Luca Pattaroni et Isabelle Schoepfer.

# VILLE ET VIEILLISSEMENT : NECESSITE D'UNE HYBRIDATION THEORIQUE

*Loïc Riom, Cornelia Hummel et Claudine Burton-Jeangros*

## INTRODUCTION

L'urbanisation et le vieillissement de la population mondiale sont deux tendances fortes de ces dernières décennies. Si l'émergence de ces transformations démographiques reste récente, l'ampleur de leur impact sur nos sociétés n'est pas moins importante. Depuis le milieu des années 2000, plus de la moitié de la population mondiale habite dans des villes (Department of Economic and Social Affairs, 2014). Ce taux s'élève à 68% dans les pays de l'OECD (OECD, 2013), et à 74% en Suisse (OFS, 2015). Dans le même temps, du moins dans les pays occidentaux, la population a connu un vieillissement croissant dû à l'allongement de l'espérance de vie et au recul de la fécondité (Muenz, 2007; OECD, 2015). Ainsi, en Suisse, les plus de 64 ans représentent 18% de la population alors que ce taux ne s'élevait qu'à 6% en 1900 (OFS, 2015). Cet accroissement est particulièrement spectaculaire pour la tranche des plus de 80 ans qui est passée en l'espace d'un siècle de 0.5% à 5% de la population suisse. Cette tendance devrait se poursuivre puisque l'Office fédéral de la statistique (OFS, 2015) prévoit que les 65 ans et plus représenteront environ 28% de la population du pays en 2060.

Ces deux tendances nous poussent à prendre au sérieux la question du vieillissement dans l'espace urbain qui sera certainement l'un des défis importants des sociétés occidentales au cours des prochaines années (Dumont, 2006). Pourtant, les

recherches de sciences sociales sur ce sujet sont encore rares, en particulier en sociologie : à l'instar de Mallon (2014, p. 176), on ne peut que s'étonner de « cette inattention aux contextes sociogéographiques du vieillissement ». Un rapide tour d'horizon de la littérature existante montre que les études sont associées soit à des problématiques spécifiques, telles que l'isolement des vieillesses rurales ou la mobilité dans les espaces périurbains (voir par exemple Mallon, 2010; Pochet et Corget, 2010), soit à des stéréotypes faisant de la maison de retraite « l'habitat naturel » des personnes âgées (Mallon, Hummel, et al., 2014, p. 387). De plus, comme le souligne Dumont (2006), nous pensons trop souvent que les villes ne sont guère concernées par le vieillissement. Or, c'est dans les zones urbaines que la gérontocroissance a été la plus forte en France entre 1990 et 1999. Comment vit la population urbaine âgée<sup>2</sup> ? A quoi ressemble son quotidien ? Quelles sont les conditions propres au vieillissement en ville ? Notre recherche a pour objectif de participer à répondre à ces questions en proposant une approche qualitative proche de l'expérience des personnes âgées. Après un tour d'horizon des travaux effectués sur le sujet, nous montrons l'intérêt de cette problématique tant pour la sociologie du vieillissement, que pour la sociologie urbaine. Nous listons, ensuite, une série d'enjeux qu'il s'agira de relever pour développer ce champ de recherche.

## **VIEILLIR EN VILLE : UN OBJET DE RECHERCHE EN FRICHE**

Du côté de la sociologie urbaine, la question du vieillissement est pratiquement absente de la littérature. Depuis les premiers penseurs de la théorie urbaine, les chercheurs se sont plus volontiers tournés vers les transformations de la ville, les



<sup>2</sup> Dans notre ville d'étude, elle représente plus de 31'566 individus (65 ans et plus) sur les 195'160 habitants (chiffres pour 2013, Office cantonal de la statistique).

*communautés* ou les différentes formes de la figure de l'étranger<sup>3</sup> (Dear, 2002; Grafmeyer et Joseph, 2004; Van Damme, 2013). Parmi les thématiques récentes, on note les très nombreuses recherches sur le phénomène de *gentrification* ou sur la mobilité. Tout au plus, les personnes âgées apparaissent dans des études sur l'exclusion sociale. Or, cette invisibilisation des populations âgées dans la compréhension de la ville pose des questions, notamment celle de la prise en compte de leur rôle dans les dynamiques urbaines.

Les rares recherches à avoir pris en compte les personnes âgées sont à chercher du côté de celles qui se sont intéressées à la vie d'un quartier. Elles mettent en avant le rôle des personnes âgées dans ces espaces. C'est le cas, par exemple, des recherches de Talja Blokland, en particulier dans son livre *Urban Bonds* (2003). Elle y décrit comment les aînés jouent un rôle central dans le maintien de la mémoire et de l'identité d'un quartier populaire de Rotterdam. Ce quartier connaît d'importantes transformations dans la composition de sa population résidente. Les personnes âgées participent à maintenir un esprit et une vie de quartier, notamment parce qu'elles y habitent depuis longtemps. En outre, du fait de leur retraite, elles y passent plus de temps que la moyenne au même titre que les enfants ou les femmes au foyer.

Cet exemple montre que les personnes âgées ne subissent pas uniquement l'urbain, mais qu'au contraire elles peuvent tenir un rôle d'acteur au sein des villes. Si ce rôle peut prendre des formes différentes, il convient d'en saisir les modalités pour comprendre comment les villes sont produites, maintenues et transformées par les individus qui les habitent. Aux travaux centrés sur un quartier en particulier, il faut ajouter des recherches, développées par des économistes ou des géographes, qui s'intéressent à la mobilité et aux pratiques résidentielles des personnes âgées. Toutefois, celles-ci s'appuient généralement sur des enquêtes quantitatives par

●  
<sup>3</sup> On peut par exemple citer les travaux au sein de l'École de Chicago sur les hobos (Anderson, 1961), le crime à Chicago (Walter, 1933), le ghetto juif (Wirth, 1928) ou la vie dans la rue (White, 1955).

questionnaires qui ne laissent que peu de place à une approche compréhensive du vieillissement (voir par exemple Fokkema, Gierveld, et al., 1996; Fobker et Grotz, 2006; Costa-Font, Elvira, et al., 2009; Froger, Ghékière, et al., 2010; Bonvalet et Ogg, 2011).

A l'inverse de la sociologie urbaine, il existe plus de recherches qui traitent la question du vieillissement en ville dans le champ des études sur le vieillissement. Cette perspective a notamment été développée pour répondre à un besoin de prendre en compte l'environnement de vie des individus pour comprendre leur vieillissement (Phillipson, 2004). Pour une grande partie d'entre elles, ces recherches manifestent la volonté de s'intéresser aux dynamiques spatiales dans l'étude du vieillissement, ainsi qu'au rôle du territoire comme facteur structurant des pratiques individuelles (Nowik et Thalineau, 2010). Ces recherches, ajoutées aux quelques études existantes en sociologie urbaine, permettent de faire un certain nombre de constats sur les conditions du vieillir en ville.

Pour commencer, la thématique du logement a été largement abordée à la fois à travers la question des aspirations résidentielles et celle des manières d'adapter l'habitat aux besoins des personnes âgées. Ces recherches soulignent les avantages qu'offre la ville en termes de concentration de services nécessaires à la vie quotidienne (magasins, médecins, banques, etc.), et la contribution de ces services à la préservation de l'autonomie des personnes âgées (Pochet et Corget, 2010; Blein et Guberman, 2011). Ainsi la ville peut permettre de compenser ou de dépasser certaines difficultés liées au processus de vieillissement, notamment en termes de mobilité, par un accès plus aisé à certains services ou lieux de sociabilité (Blein et Guberman, 2011).

Plusieurs chercheurs ont mis en avant la réduction de la mobilité et du périmètre d'activité avec l'avancement en âge (Fobker et Grotz, 2006; Berger, Rougé, et al., 2010). Les individus deviennent de plus en plus *domocentrés*, c'est-à-dire qu'ils recentrent de plus en plus leurs activités sur leur domicile au fur et à mesure qu'ils renoncent à certains déplacements devenus trop difficiles

(Lord et Després, 2011). Sur le plan des représentations, le quartier et le domicile apparaissent comme des lieux protégés en opposition avec la « ville », c'est-à-dire généralement son centre et ses espaces plus fréquentés (Membrado, 1997; Berger, Rougé, et al., 2010; Riom, Hummel, et al., 2015). De fait, le centre-ville disparaît peu à peu des pratiques des acteurs.

La question de la mobilité a également été abordée sous l'angle des moyens de transport. Plusieurs recherches ont montré la nécessité de prendre en compte les considérations sécuritaires de acteurs pour comprendre leurs choix de modes de transport (Fobker et Grotz, 2006; Riom, Hummel, et al., 2015). Plus largement, la question de la mobilité est centrale dans la compréhension des choix résidentiels et du vieillir en ville (Lord, Joerin, et al., 2009). Les choix des individus ne dépendent pas uniquement de leurs capacités d'action, mais également de l'ensemble des contraintes et des possibilités de leur environnement, notamment en termes de transport (Caradec, 2010).

La question de l'attachement au lieu de vie mérite également d'être traitée. Guérin-Pace (2007) met en avant l'âge comme facteur d'ancrage dans le quartier. Plus largement, c'est l'attachement au logement comme illustration de la réussite d'un mode de vie (Berger, Rougé, et al., 2010), et comme un espace de contrôle (Burton-Jeangros, Hummel, et al., 2014; Riom, Hummel, et al., 2015) qui est souligné. Le domicile devient à la fois repère et repaire pour reprendre l'expression de Veysset (1989 in Caradec, 2014). Ce lien est d'ailleurs mis à rude épreuve par les transformations du quartier ainsi que par les intrusions dans l'espace privé du domicile, comme par exemple les cambriolages (Lavoie, Rose, et al., 2011; Burton-Jeangros, Hummel, et al., 2014; Galčanová et Sýkorová, 2015).

Sous l'angle de la qualité de vie, l'étude *Aging Belgium* (voir notamment Buffel, Phillipson, et al., 2013; De Donder, Buffel, et al., 2013; De Witte, De Donder, et al., 2013; Van Cauwenberg, De Donder, et al., 2014) souligne la complexité du lien entre les

personnes âgées et leur environnement urbain. Elle insiste sur le rapport entre la satisfaction envers ce que propose un quartier en terme de possibilités (p. ex. le nombre de toilettes publiques) et la qualité de vie (De Donder, Buffel, et al., 2013; De Witte, De Donder, et al., 2013). De la même manière, il semble que la marche participe au sentiment de bien-être dans le quartier en offrant une possibilité de maintenir plus de contacts avec autrui et de favoriser les relations interpersonnelles (Van Cauwenberg, De Donder, et al., 2014). Plus largement, la recherche insiste sur l'importance pour les personnes âgées de mettre en place des stratégies afin de garder une capacité de contrôle sur leur environnement (Buffel, Phillipson, et al., 2013). Sur ce point, ils sont rejoints par d'autres recherches (par exemple Galcanová et Sykorová, 2015; Riom, Hummel, et al., 2015).

Les recherches sociologiques sur le vieillissement en ville se sont aussi interrogées sur les relations sociales que les personnes âgées entretiennent dans leur quartier, abordant la sociabilité et le voisinage. Celles-ci soulignent, d'une part, que le vieillissement est marqué par un phénomène de mitage relationnel dû notamment à la disparition progressive des contemporains (Renaut, 2011; Lalive d'Épinay et Cavalli, 2013), et d'autre part, qu'au fur et à mesure que les activités diminuent sous la pression de la baisse de mobilité et de l'avancement du processus de *déprise*<sup>4</sup> sur le monde, les individus perdent contact avec la parenté et les amis habitants à distance. Dès lors, on peut faire l'hypothèse que les aînés sont plus dépendants des relations qu'ils entretiennent avec les personnes

●  
<sup>4</sup> Caradec (2012, p. 103) définit la *déprise* comme « un processus actif à travers lequel les personnes qui vieillissent mettent en œuvre des stratégies d'adaptation de manière à conserver, aussi longtemps que possible, des engagements importants pour elles ». Néanmoins, il ne faut pas considérer la *déprise* comme un simple processus de renoncement : il s'agit plutôt d'un travail de réaménagement (voir Caradec, 2007, 2012, 2014). Les individus ne font pas que renoncer, ils opèrent des sélections, choisissent de conserver certaines activités plutôt que d'autres, les transforment et les adaptent à leurs nouvelles possibilités. De plus, il ne faut pas non plus comprendre la *déprise* comme un phénomène uniforme. Les stratégies de chaque individu dépendent du contexte, de l'état de sa santé ou de ses ressources.

qui résident dans leur environnement géographique immédiat. En s'intéressant à cette question, les recherches sur le sujet ont relevé certains résultats éclairants. Premièrement, les relations de voisinages sont très diverses et évoluent à travers le temps, notamment à travers l'augmentation de la familiarité entre les individus (Blokland, 2003; Drulhe, Clément, et al., 2007). Ainsi, par exemple, la relation entre un épicier et son client peut progressivement se transformer en relation d'amitié ou de solidarité. Deuxièmement, ces relations de voisinage sont régies par un ensemble de normes, notamment le souci de la bonne distance et de l'échange réciproque (Membrado, 2003; Drulhe, Clément, et al., 2007). Enfin, troisièmement, le voisinage participe au sentiment d'appartenance collective au quartier et à l'ancrage dans un territoire. Les aînés peuvent d'ailleurs ressentir de l'insécurité face à des voisins « fantômes » qu'ils ne rencontrent jamais ou face à un tournus trop important de voisins qui provoque un sentiment de perte de contrôle (Drulhe, Clément, et al., 2007; Riom, Hummel, et al., 2015).

Toutefois, ces recherches nous mettent en garde contre l'image trop simple du vieillard urbain isolé et démuné. Effectivement, pour certains individus, les trajets peuvent s'allonger avec l'âge, en particulier lorsqu'ils ont accès à une voiture (Paez, Scott, et al., 2007). En effet, l'utilisation de celle-ci tient un rôle central dans la mobilité des personnes âgées. La voiture représente une ressource pour les aînés dans leurs déplacements quotidiens (Fobker et Grotz, 2006; Berger, Rougé, et al., 2010; Mallon, 2010; Pochet et Corget, 2010; Lord et Després, 2011). Plus largement, ces résultats nous poussent à faire attention aux idées préconçues sur l'isolement des personnes âgées en ville : d'une part, ce n'est pas parce que la distance de résidence, notamment avec la famille, est grande qu'ils n'y a pas de contacts (Pochet et Corget, 2010) ; d'autre part, il ne faut pas sous-estimer la capacité des individus à élaborer des stratégies de substitution pour compenser leur perte de mobilité (Mallon, 2010).

## **LES PERSONNES AGEES FACE A LA VILLE, LA VILLE FACE AUX PERSONNES AGEES**

Ce qui frappe dans ces différentes recherches, c'est d'abord la diversité des processus et la pluralité des formes que prend le vieillissement ; et, ensuite, la capacité des individus à réaménager leur vie et à réinvestir leur environnement. Il s'agit donc de prendre et de rendre compte des enjeux qui pointent derrière les choix subtils que font les personnes âgées pour faire face au vieillissement et compenser les transformations de leur corps (Caradec, 2010; Mallon, 2010; Blein et Guberman, 2011). Néanmoins, si ces différentes études apportent des éléments cruciaux en prenant en compte l'environnement de la personne âgée et les enjeux spatiaux dans lesquels elle s'inscrit, elles restent relativement éloignées des questionnements qui traversent la théorie urbaine (Phillipson, 2004). Au-delà de l'enjeu que représente, en termes de réalité sociale, l'accroissement de la population urbaine vieillissante, il y a un intérêt théorique réciproque à faire se confronter les traditions de recherches sociologiques sur le vieillissement et sur la ville.

Du côté de la sociologie du vieillissement, nous l'avons vu, s'intéresser à la ville permet de replacer la personne âgée dans son environnement. En partant de l'idée que les villes sont un cadre d'expérience pour les individus (Martuccelli, 2006), rendre compte de la dimension spatiale du vieillir permet de poser la question de l'autonomie de la personne âgée et d'interroger plus largement la question du processus de vieillissement. Dans cette optique, prendre en compte l'environnement, c'est faire le constat qu'on ne vieillit pas partout dans les mêmes conditions et que ces paramètres sont essentiels à la compréhension du phénomène de vieillissement. De la même manière, l'analyse de la dimension spatiale permet d'aborder la question des inégalités qui a pu, parfois, être négligée par les études sur le vieillissement. Si le vieillissement n'est pas uniforme, c'est en partie parce que certains bénéficient de ressources que d'autres n'ont pas à leur disposition. Cette question se pose notamment en termes d'organisation spatiale, et en ce sens, la ville est un vecteur d'inégalités et

d'exclusion pour les personnes âgées (Buffel, Phillipson, et al., 2013).

Par ailleurs, prendre en compte le quartier dans l'analyse permet de se donner les moyens de dépasser une approche trop individualisée du vieillissement et de souligner sa dimension sociale à travers les enjeux liés à sa spatialité. Si les recherches en sociologie du vieillissement peuvent parfois avoir tendance à ne prendre en compte que la famille ou les amis dans les relations sociales, s'intéresser à la vie des personnes âgées dans leur quartier permet de souligner le rôle de relations moins structurelles et moins contraignantes du voisinage (Membrado, 2003). L'étude du vieillissement urbain peut permettre de réintroduire tous ces éléments dans l'agenda de recherche de la sociologie du vieillissement.

Du côté de la théorie urbaine, le vieillissement pose des questions originales dans la compréhension de la ville et des dynamiques qui la transforment. Les recherches sur la ville s'accordent à définir l'urbain comme un espace de mouvements, de changements et de diversité (voir par exemple Jacobs, 1961; Amin et Thrift, 2004; Park, 2004; Vertovec, 2007; Taylor, 2012). Dès lors, il est intéressant de confronter cette conception de la ville avec la figure de la personne âgée (Phillipson, 2004). Comme le note Membrado (1997, p. 78) : « A l'opposé du mouvement qui caractérise l'ambiance de l'espace urbain, les personnes vieillissantes revendiquent des espaces de tranquillité ». Or, l'épreuve urbaine adresse aux individus des défis, notamment en termes de mobilité, de choix de vie et d'identité (Martuccelli, 2006). La figure de la personne vieillissante, par son engagement dans un processus important pour maintenir un lien de familiarité avec son environnement (Caradec, 2007; Lalive d'Epinay et Cavalli, 2013), peut être conçue comme un cas heuristique pour comprendre comment les individus répondent à l'épreuve urbaine. Comme le note Membrado (1997), les personnes âgées peuvent ainsi rencontrer des difficultés à reconnaître leur ville. Étudier le vieillissement au prisme de l'épreuve urbaine permet de décrire comment les individus parviennent à la fois à maintenir un

lien avec l'environnement urbain en transformation permanente et à garder un certain contrôle sur cet environnement du point de vue de son usage quotidien ; autrement dit, ce point de vue permet d'articuler perception de la ville et expérience concrète de celle-ci. Si tout individu est confronté à ce double enjeu, les aînés, par leur engagement dans un processus de *déprise*, y sont exposés de façon plus cruciale.

Cet ouvrage présente les résultats d'une étude empirique menée dans le canton de Genève par un groupe de chercheurs qui, dans le cadre de l'atelier de recherche du Master en sociologie, a collectivement élaboré un projet abordant plusieurs facettes du questionnement décrit ci-dessus. Après la description des aspects méthodologiques, cinq chapitres rendent compte des différents thèmes ainsi approfondis. Dans le premier chapitre, Martina von Arx s'intéresse à la transformation des modes de mobilité quotidienne. Tout en montrant l'hétérogénéité des pratiques, elle y souligne la place importante que jouent les enjeux de mobilité dans le processus de vieillissement. Dans le deuxième chapitre, Michael Deml traite de la sociabilité des personnes âgées. Il explore en particulier le rôle des liens ténus dans le maintien du sentiment de familiarité. Le troisième chapitre porte sur le sentiment d'insécurité. Ndéye Ndao y décrit les stratégies des aînés pour se prémunir des risques auxquels ils sont confrontés. Dans le quatrième chapitre, Alizée Lenggenhager aborde la question du maintien du lien social. Elle s'intéresse en particulier au rôle de médiation que joue la fenêtre dans ce processus. Enfin, dans le dernier chapitre, Heber Gómez-Malavé et Loïc Riom explorent le rôle de l'expérience esthétique dans la formation du rapport à l'urbain. En conclusion, nous proposons un premier bilan des constats que l'étude permet de tirer sur les enjeux du vieillissement en milieu urbain.

## BIBLIOGRAPHIE

- Amin Ash et Thrift Nigel (2004), The 'Emancipatory' City?, In: Lees Loretta (Éd.), *The Emancipatory City? Paradoxes and Possibilities*, pp. 231-235.
- Anderson Nels (1961), *The Hobo: The Sociology of the Homeless Man*, Chicago: University of Chicago Press.
- Berger Martine, Rougé Lionel, Thomann Sandra et Thouzellier Christiane (2010), Vieillir en pavillon : Mobilités et ancrages des personnes âgées dans les espaces périurbains d'aires métropolitaines (Toulouse, Paris, Marseille), *Espace populations sociétés*, 1, pp. 53- 67.
- Blein Laure et Guberman Nancy (2011), Vieillir au centre de la ville plutôt que dans ses marges, *Diversité urbaine*, 11(1), pp. 103-121.
- Blokland Talja (2003), *Urban Bonds*, Cambridge and Malden: Polity Press.
- Bonvalet Catherine et Ogg Jim (2011), Stratégies résidentielles et projets de retraite : Le cas de Paris et d'une ville de banlieue, *Diversité urbaine*, 11(1), pp. 81-102.
- Buffel Tine, Phillipson Chris et Scharf Thomas (2013), Experiences of Neighbourhood Exclusion and Inclusion among Older People Living in Deprived Inner-city Areas in Belgium and England, *Ageing and Society*, 33(1), pp. 89-109.
- Burton-Jeangros Claudine, Hummel Cornelia, Kimber Arye Leah, Riom Loïc et Dupuis Blaise Olivier (2014), *Grand âge et enjeux sécuritaires : Perception des risques par les aînés*, Genève: Université de Genève, mimeo.
- Caradec Vincent (2007), L'épreuve du grand âge, *Retraite et société*, 3(52), pp. 11- 37.
- Caradec Vincent (2010), Les comportements résidentiels des retraités. Quelques enseignements du programme de recherche « Vieillesse de la population et habitat », *Espace populations sociétés*, 1, pp. 29- 40.
- Caradec Vincent (2012), *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement: Domaines et approches*, Paris: Armand Colin.
- Caradec Vincent (2014), Transition du vieillissement et épreuve du grand âge, In: Hummel Cornelia, Mallon Isabelle, et Caradec Vincent (Éds.), *Vieillesse et vieillissement : Regards sociologiques*, Rennes: Presses universitaires de Rennes, pp. 273- 288.
- Costa-Font Joan, Elvira David et Mascarilla-Miró Oscar (2009), Ageing in Place? Exploring Elderly People's Housing Preferences in Spain, *Urban studies*, 46(2), pp. 295-316.
- Dear Michael (2002), Los Angeles and the Chicago School: Invitation to a Debate, *City and Community*, 1(1), pp. 5-32.

De Donder Liesbeth, Buffel Tine, Dury Sarah, De Witte Nico et Verte Dominique (2013), Perceptual Quality of Neighbourhood Design and Feelings of Unsafety, *Ageing and Society*, 33(6), pp. 917-937.

Department of Economic and Social Affairs (2014), *World Urbanization Prospects: Highlights*, Raport, New York: Organisation des Nations Unies, [en ligne], <http://esa.un.org/unpd/wup/Highlights/WUP2014-Highlights.pdf>, (consulté le 2 novembre 2016).

De Witte Nico, De Donder Liesbeth, Dury Sarah et Buffel Tine (2013), A Theoretical Perspective on the Conceptualisation and Usefulness of Frailty and Vulnerability Measurements in Community Dwelling Older Persons, *Aporia : The Nursing Journal*, 5(1), pp. 13- 31.

Drulhe Marcel, Clément Serge, Mantovani Jean et Membrado Monique (2007), L'expérience du voisinage: propriétés générales et spécificités au cours de la vieillesse, *Cahiers internationaux de sociologie*, 2(123), pp. 325- 339.

Dumont Gérard-François (2006), Tendances et perspectives de la gérontocroissance urbaine, *Les annales de la recherche urbaine*, 100, pp. 39- 42.

Fobker Stefanie et Grotz Reinhold (2006), Everyday Mobility of Elderly People in Different Urban Settings: The Example of the City of Bonn, Germany, *Urban Studies*, 43(1), pp. 99-118.

Fokkema Tineke, Gierveld Jenny et Nijkamp Peter (1996), Big Cities, Big Problems: Reason for the Elderly to Move?, *Urban Studies*, 33(2), pp. 353-377.

Froger Vincent, Ghékière Jean-françois et Houillon Vincent (2010), Vieillissement, changement social et paupérisation : Le parc de logements face au renouvellement de la population du bassin minier du Nord – Pas-de-Calais (France), *Espace populations sociétés*, 1, pp. 95- 108.

Galcánová Lucie et Sykorová Dana (2015), Socio-spatial Aspects of Ageing in an Urban Context: An Example from three Czech Republic Cities, *Ageing and Society*, 35(6), pp. 1200–1220.

Grafmeyer Yves et Joseph Isaac (2004), Présentation. La ville-laboratoire et le milieu urbain, In: Joseph Isaac et Grafmeyer Yves (Éds.), *L'École de Chicago: Naissance de l'écologie urbaine*, Paris: Flammarion, pp. 5- 52.

Guérin-Pace France (2007), Le quartier entre appartenance et attachement : Une échelle identitaire?, In : Authier Jean-Yves, Bacqué Marie-Hélène et Guérin-Pace France (Éds.), *Le quartier : Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, Paris : La Découverte, pp. 151-162.

- Jacobs Jane (1961), *The Death and Life of Great American Cities*, Cambridge: Polity Press.
- Kimber Leah, Burton-Jeangros Claudine, Riom Loïc et Hummel Cornelia (2018, à paraître), Le sentiment d'insécurité chez les personnes âgées : Entre transformations de l'environnement et fragilité individuelle, *Revue suisse de sociologie*.
- Lalive d'Épinay Christian et Cavalli Stefano (2013), *Le quatrième âge*, Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Lavoie Jean-Pierre, Rose Damaris, Burns Victoria et Covanti Véronique (2011), La gentrification de La Petite-Patrie. Quelle place et quel pouvoir pour les aînés?, *Diversité urbaine*, 11(1), pp. 59-80.
- Lord Sébastien, Joerin Florent et Thériault Marius (2009), La mobilité quotidienne de banlieusards vieillissants et âgés: Déplacements, aspirations et significations de la mobilité, *Le Géographe canadien*, 53(3), pp. 357- 375.
- Lord Sébastien et Després Carole (2011), Vieillir en banlieue nord-américaine. Le rapport à la ville des personnes âgées, *Gérontologie et société*, 136(1), pp. 189-204.
- Mallon Isabelle (2010), Le milieu rural isolé isole-t-il les personnes âgées ?, *Espace populations sociétés*, 1, pp. 109- 119.
- Mallon Isabelle (2014), Pour une analyse du vieillissement dans des contextes locaux, In: Hummel Cornelia, Mallon Isabelle, et Caradec Vincent (Éds.), *Viellisses et vieillissements. Regards sociologiques*, Rennes: Presses universitaires de Rennes, pp. 175-187.
- Mallon Isabelle, Hummel Cornelia et Caradec Vincent (2014), Vieillesse et vieillissements : Un bilan provisoire, In: Hummel Cornelia, Mallon Isabelle, et Caradec Vincent (Éds.), *Viellisses et vieillissements. Regards sociologiques*, Rennes: Presses universitaires de Rennes, pp. 385-392.
- Martuccelli Danilo (2006), *Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine*, Paris : Armand Colin.
- Membrado Monique (1997), Vivre en ville et vieillir, *Empan*, 28, pp. 74- 79.
- Membrado Monique (2003), Les formes du voisinage à la vieillesse, *Empan*, 4, pp. 100-106.
- Muenz Rainer (2007), *Aging and Demographic Change in European Societies: Main Trends and Alternative Policy Options*, Rapport, Genève : World Bank, [en ligne], [http://www.monitoringris.org/documents/tools\\_reg/agingdemocha nge.pdf](http://www.monitoringris.org/documents/tools_reg/agingdemocha nge.pdf), (consulté le 11 février 2016).
- OECD (2013), *Panorama des régions de l'OCDE 2013*, Paris: Organisation for Economic Co-operation and Development, [en

ligne], [http://www.oecd-ilibrary.org/content/book/reg\\_glance-2013-fr](http://www.oecd-ilibrary.org/content/book/reg_glance-2013-fr), (consulté le 15 février 2016).

OECD (2015), *Ageing in Cities*, Paris: OECD Publishing.

OFS (2015), *Population: Panorama*, Neuchâtel: Office Fédéral de la Statistique.

Paez Antonio, Scott Darren, Potoglou Dimitris, Kanaroglou Pavlos et Newbold K. Bruce (2007), Elderly Mobility: Demographic and Spatial Analysis of Trip Making in the Hamilton CMA, Canada, *Urban Studies*, 44(1), pp. 123-146.

Park Robert E. (2004), Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain, In: Joseph Isaac et Grafmeyer Yves (Éds.), *L'École de Chicago: Naissance de l'écologie urbaine*, Paris: Flammarion, pp. 83-130.

Phillipson Chris (2004), Urbanisation and Ageing: Towards a New Environmental Gerontology, *Ageing and Society*, 24(6), pp. 963-972.

Pochet Pascal et Corget Remi (2010), Entre « automobilité », proximité et sédentarité, quels modèles de mobilité quotidienne pour les résidents âgés des espaces périurbains ?, *Espace populations sociétés*, 1, pp. 69- 81.

Reckless Walter C. (1933), *Vive in Chicago*, Chicago : University of Chicago Press.

Renaut Sylvie (2011), Parcours de vie et vieillissement ordinaire données de cadrage, *Gérontologie et société*, 138(3), pp. 13-34.

Riom Loïc, Hummel Cornelia, Kimber Leah et Burton-Jeangros Claudine (2015), « Plus on est vieux, plus on se protège » : Le sentiment de sécurité chez les personnes âgées, *Retraite et société*, 71(2), pp. 57- 74.

Taylor Peter J. (2012), Extraordinary Cities: Early 'City-ness' and the Origins of Agriculture and States, *International Journal of Urban and Regional Research*, 36(3), pp. 415-447.

Van Cauwenberg Jelle, De Donder Liesbeth, Clarys Peter, De Bourdeaudhuij Ilse, Buffel Tine, De Witte Nico, Dury Sarah, Verté Dominique et Deforche Benedicte (2014), Relationships Between the Perceived Neighborhood, Social Environment and Walking for Transportation among Older Adults, *Social Science and Medicine*, 104, pp. 23-30.

Van Damme Stéphane (2013), Une histoire des savoirs urbains est-elle possible?, *Metropolitiques*, [en ligne], <http://www.metropolitiques.eu/Une-histoire-des-savoirs-urbains.html>, (consulté le 19 février 2016).

Vertovec Steven (2007), Super-diversity and its Implications, *Ethnic and racial studies*, 30(6), pp. 1024-1054.

Veysset Bernadette (1989), *Dépendance et vieillissement*, Paris:  
L'Harmattan.

Whyte William Foote (1955), *Street Corner Society: The Social Structure of  
an Italian Slum*, Chicago : University of Chicago Press.

Wirth Louis (1928), *The Ghetto*, Chicago: University of Chicago Press.



## METHODE

*Cornelia Hummel, Claudine Burton-Jeangros et Loïc Riom*

### CHOIX DU TERRAIN

Le choix du terrain – ou plutôt des terrains – a fait l'objet de discussions approfondies au sein de l'équipe de recherche. Etudier le vieillissement en ville, oui, mais dans quelle partie de la ville ? Les quartiers périurbains ou ceux du centre-ville ? Plutôt que de procéder à un arbitrage entre ces deux types d'environnements urbains, la littérature nous indiquant des pistes tant pour l'un que pour l'autre<sup>5</sup>, nous avons décidé de travailler sur deux terrains, l'un dans l'hyper-centre de Genève (Photo 1) et l'autre en zone périurbaine (Photo 2).

Le premier terrain est un périmètre dont la Rue de Carouge constitue l'axe central. Il est délimité au nord par la Plaine de Plainpalais, à l'ouest par les Hôpitaux universitaires de Genève et à l'est ainsi qu'au sud par l'Arve (Figure 1). La Rue de Carouge est un axe de mobilité important car deux lignes de tram y circulent (dont la ligne historique du tram 12). C'est un périmètre dense, populaire et bigarré, mais qui subit aussi l'évolution du tissu urbain, à l'instar d'autres quartiers du centre-ville (voir Felder, Cattacin et al., 2016) : fermeture progressive des petits commerces de proximité (bouchers, coiffeurs, etc.) et des artisans au profit de l'installation de commerces « branchés » (bars, restaurants) et de grandes enseignes.



<sup>5</sup> Voir chapitre Ville et vieillissement : Nécessité d'une hybridation théorique p. 11 et suivantes.

*Photo 1 : La Rue de Carouge*



*Photographie de M. Saudan*

*Photo 2 : Chêne-Bougeries*



*Photographie de M. Fleury*

Le deuxième terrain s'étend sur la commune de Chêne-Bougeries. C'est un périmètre bien plus vaste que celui de la Rue de Carouge et une majorité de l'espace est constitué de « zones villas », c'est-à-dire de maisons individuelles avec jardins (Figure 2) qui reflètent une population globalement plus aisée que celle de la Rue de Carouge. La densité est faible, bien que quelques ensembles d'immeubles se trouvent dans le périmètre. Il est traversé d'ouest en est par deux grands axes de mobilité (la Route de Chêne et la Route de Malagnou) et un axe mineur du nord au sud (Chemin de la Montagne, Route du Vallon). Ce périmètre est également en transformation sous l'effet du chantier de la ligne de train transfrontalière CEVA (Cornavin – Eaux-Vives – Annemasse) et la construction de nouveaux quartiers plus densifiés.

La présentation du terrain d'enquête appelle une précision terminologique : si, dans cette section, nous utilisons les termes « périmètre » et « secteur » pour qualifier l'espace et certaines caractéristiques de ses habitants, nous utiliserons par la suite le terme « quartier » pour souligner la priorité donnée, dans notre étude, à la perception subjective des participants. Ce quartier, qui ne répond à aucune nomenclature officielle, prend des contours variables selon les personnes.

Figure 2 : Carte de Chêne-Bougeries

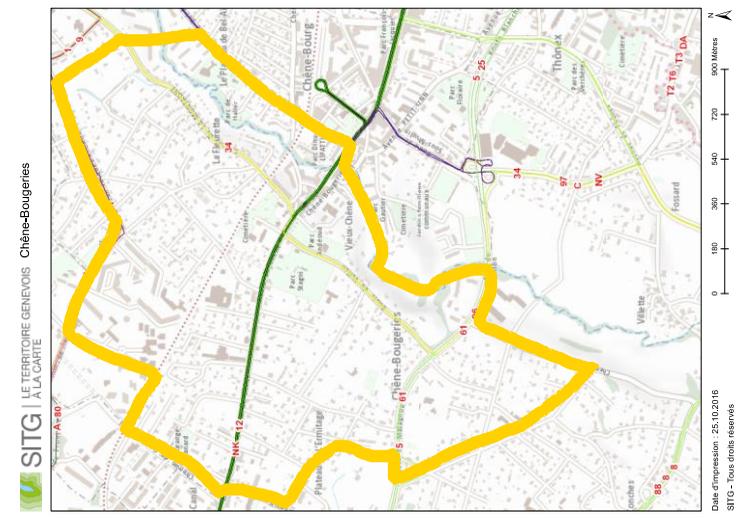
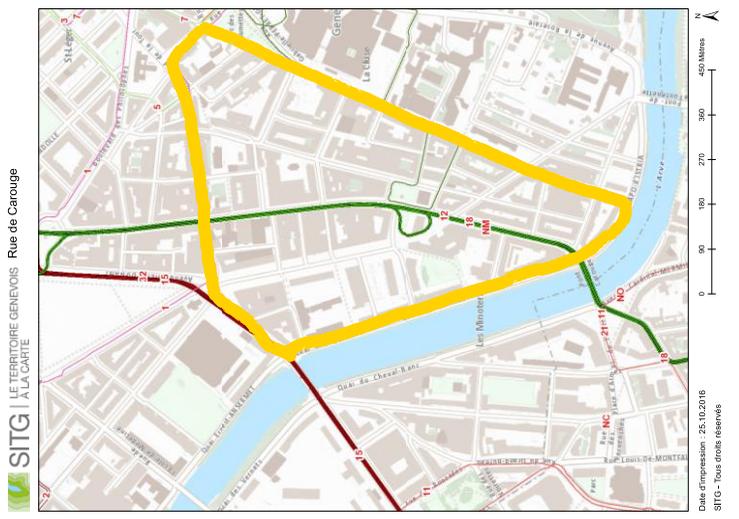


Figure 1 : Carte de la Rue de Carouge



**Tableau 1 : Caractéristiques des périmètres étudiés à l'échelle de leurs secteurs statistiques<sup>6</sup>**

	<b>Périmètre Cluse-Philosophes (Rue de Carouge)</b>	<b>Périmètre Chêne-Bougeries</b>
Superficie (km2) <sup>a</sup>	0.46	4.14
Population <sup>a</sup>	16'298	10'629
Densité (habitants au km2) <sup>a</sup>	35'082	2'567
Niveau de mixité de revenu <sup>b</sup>	fort	moyen
Catégories de revenu <sup>b</sup>	inférieur	moyen-supérieure
Indice de statut social <sup>c</sup>	49.6	67.8
Indice d'allophonie <sup>c</sup>	58.7	50.4
Indice de vieillissement <sup>c</sup>	51.6	56.9

a. 2013.

b. 2009, pour la méthode voir OCSTAT (2013).

c. 2000, statistiques de disparités spatiales OFS. L'indice de statut social regroupe le niveau de formation, la position dans la profession et le revenu net ; l'indice d'allophonie compare toutes les langues parlées par une personne avec celle en usage dans son lieu de résidence, plus il est grand, plus est importante la part de la population qui connaît des difficultés avec la langue locale ; l'indice de vieillissement est un rapport entre la part des retraités et les jeunes de moins de 20 ans. Chaque indice a pour étalon la valeur de 50 (pour plus de détails méthodologiques :

[http://www.ge.ch/statistique/domaines/21/21\\_02/methodologie.asp#2](http://www.ge.ch/statistique/domaines/21/21_02/methodologie.asp#2)).

Sources : Office cantonal de la statistique.

<sup>6</sup> Nos périmètres d'étude ne sont pas exactement calés sur les sous-secteurs statistiques utilisés par l'Office cantonal de la population. Le périmètre Rue de Carouge est situé dans le secteur statistique Cluse-Philosophes (21-12) et comprend 4 sous-secteurs statistiques sur les 5 composant ce secteur. Le périmètre Chêne-Bougeries est situé sur le secteur Chêne-Bougeries (12-00) et comprend 8 sous-secteurs statistiques sur les 13 composant ce secteur. Les données par sous-secteur statistique n'étant pas disponibles pour l'ensemble des indicateurs, nous avons choisi le secteur comme unité pour le Tableau 3.

## LA POPULATION

La population de l'étude est composée de vingt personnes âgées entre 64 et 91 ans, sept hommes et treize femmes. Une majorité d'entre elles vit seule et la moitié n'a pas d'enfant. Seules deux personnes sont d'origine étrangère (Allemagne et Pays-Bas), nous avons donc une nette surreprésentation de personnes d'origine suisse. Le tableau 2 montre en outre que la majorité des participants à l'étude fait partie de la classe moyenne.

Les participants ont tous été recrutés via des contacts noués sur le terrain, que ce soit directement dans la rue ou par le biais des commerçants. En effet, nous tenions à éviter le classique recrutement par l'intermédiaire de structures d'animation socio-culturelles (clubs d'aînés, maisons de quartier) ou d'associations afin d'éviter de concentrer l'étude sur un profil spécifique de personne âgée, autrement dit la personne en bonne santé et bien intégrée du point de vue de la participation sociale. Nous avons de plus veillé à varier les profils de manière à ce que chaque cas individuel enrichisse notre analyse de manière à saisir la diversité du vieillir en ville. Toutefois, si la diversité est bien présente dans notre panel de participants sur certaines dimensions (situation familiale et conjugale, état de santé), elle l'est moins pour ce qui est de la nationalité. Il est en de même pour l'ancrage dans le quartier : une majorité de participants vit depuis très longtemps dans le quartier étudié (13 sur 20 y ont passé au moins la moitié de leur vie, 4 d'entre eux y ont vécu toute leur vie). Seules 3 personnes sont arrivées récemment (3 ans ou moins de vie dans le quartier).

Les participants ont tous donné leur consentement à la participation à l'étude et ont été informés du fait qu'ils pouvaient à tout moment interrompre leur participation. Ils ont également donné l'accord formel à la publication, dans un contexte scientifique, des photographies réalisées dans le cadre du volet photographique de l'étude.

**Tableau 2 : Caractéristiques des 20 participants**

<b>Pseudonyme</b>	<b>Age</b>	<b>Dernière profession</b>	<b>Vit avec</b>	<b>Etat-civil</b>	<b>Enfants</b>	<b>Années dans le quartier<sup>a</sup></b>
<i>Chêne-Bougeries :</i>						
Mme Kaufmann	77	Aide familiale	Sœur	Divorcée	0	77
M. Pauchard	74	Ingénieur-chimiste	Seul	Divorcé	1	36
Mme Dupont	64	Infirmière	Conjoint	Mariée	2	20
M. Jacot	73	Haut-fonctionnaire	Conjoint	Marié	3	70
M. Fleury	71	Horticulteur	Conjoint	Marié	5	71
M. Bonnard	72	Horticulteur	Conjoint	Marié	1	72
Mme Durand	80	Enseignante	Seule	Veuve	0	49
Mme Scholten	79	Bibliothécaire	Seule	Veuve	0	3
<i>Rue de Carouge :</i>						
Mme Dubois	82	Employée de bureau	Seule	Célibataire	0	70
Mme Chatin	67	Infirmière	Seule	Célibataire	0	45
Mme Dufour	68	Pasteure	Seule	Célibataire	0	2
Mme Gralond	91	Caissière	Seule	Veuve	2	1
Mme Romano	67	Aide-soignante	Conjoint	Mariée	2	61
Mme Lambert	80	Fonctionnaire	Seul	Divorcée	1	37
M. Schmidt	72	Employé immobilier	Seul	Divorcé	0	72
Mme Lacroix	75	Psychologue	Seul	Divorcée	3	17
Mme Dubey	77	Infirmière	Seul	Divorcée	1	38
M. Saudan	85	Scénographe	Seul	Marié	3	19
Mme Polla	88	Buraliste	Seul	Veuve	0	48
M. Boillat	64	Employé de banque	Seul	Célibataire	0	41

a. Le quartier au sens du périmètre défini subjectivement par le participant à l'étude.

## LES TROIS ETAPES DE LA RECOLTE DE DONNEES

Les participants à l'étude ont été rencontrés à trois reprises, entre janvier et avril 2016 : une première fois pour un entretien « en marchant » (Jones, Bunce et al., 2008), puis pour un entretien semi-directif classique, et enfin pour un entretien de photo-élucidation sur la base d'images prises par les participants eux-mêmes (Chaudet et Péribois, 2014 ; Schoepfer, 2014).

L'entretien « en marchant » consistait à suivre la personne durant un trajet ordinaire dans le quartier, en l'invitant à jouer au guide et à expliciter le parcours durant environ une demi-heure<sup>7</sup>. A l'issue de ce parcours, la personne âgée et le chercheur s'installaient dans un café ou chez la personne pour un « debriefing ». Durant cette deuxième partie, le trajet effectué était reporté sur une carte et la personne s'exprimait sur sa représentation du quartier, notamment en définissant elle-même le périmètre de son quartier. Tant le parcours que le « debriefing » étaient enregistrés et durant l'entretien « en marchant » le chercheur prenait également quelques photos de l'itinéraire emprunté.

Le deuxième entretien, réalisé quelques semaines plus tard, s'appuyait en partie sur la carte réalisée lors de la rencontre précédente. Les thématiques abordées<sup>8</sup> étaient le rapport au quartier et, plus généralement, à la ville (relations sociales, perception des aménagements urbains, rapport entre domicile et quartier) ainsi que les modifications de la mobilité au fil du temps (par exemple pour des raisons de santé). En fin d'entretien, la



<sup>7</sup> Un des entretiens « en marchant » a plutôt été effectué en « roulant » car la personne préférait proposer un trajet en voiture puisque c'était son mode de déplacement privilégié.

<sup>8</sup> La grille d'entretien était constituée des thématiques choisies par les chercheurs, chacun ayant travaillé sur une dimension spécifique du vieillissement en ville. La structure du présent ouvrage reflète ce découpage thématique.

personne âgée recevait un appareil photo jetable<sup>9</sup> en vue de la réalisation de la partie photo-participative de l'étude. Il s'agissait de prendre des photos sur les thèmes suivants : « là où je vis », « mes trajets fréquents », « ce que je trouve beau » et « les lieux que je n'aime pas ». Pour chaque thème, elle devait prendre 3 à 6 photos (le film à disposition comportant 24 poses). Il n'était pas spécifié, de façon intentionnelle, si les photos devaient être prises à l'extérieur du logement ou si le domicile pouvait aussi être photographié.

Le troisième entretien se concentrait sur ces photos : le participant était invité à classer les tirages-papier des photos selon les quatre thèmes qui avaient présidé aux prises de vue, puis à commenter chaque photo. L'entretien se terminait par le contrôle des informations sociodémographiques (âge, sexe, pays de naissance, dernier emploi, état civil, enfants, années de vie dans le quartier).

Chaque entretien durait entre en moyenne une heure et une heure et demie, donc l'ensemble du matériel représente entre trois et quatre heures d'entretien par participant à l'étude.

## L'ANALYSE DES DONNEES

Le matériel analysé est constitué par les entretiens, les photos réalisées par les participants à l'étude ainsi que par les notes prises

●  
<sup>9</sup> Nous avons opté pour l'appareil photo jetable, avec film argentique intégré pour des raisons à la fois financières et pratiques : nous n'avions pas 20 appareils numériques à mettre à disposition et nous ne savions pas à l'avance si les participants avaient des appareils numériques – ou des smartphones – en leur possession. De plus, dans le cas où ils possédaient ces appareils, il n'était pas certain qu'ils maîtrisent tous les procédures de déchargement des fichiers numériques et le transfert de ceux-ci sur une clé USB ou l'envoi par e-mail. Au final, l'usage des appareils jetables n'a pas été aussi simple que prévu : outre les capacités techniques réduites (en lumière basse notamment), et la molette d'avancement du film qui était perçue comme pénible à faire tourner, certains participants étaient déstabilisés par le fait de ne pas pouvoir voir immédiatement les photos et refaire celles-ci s'ils estimaient que les photos étaient ratées (voir aussi Riom et Hummel, 2017, à paraître).

par les chercheurs dans leurs carnets de terrain. L'ensemble des entretiens a été transcrit puis codé à l'aide du logiciel TAMSAAnalyzer (Weinstein, 2016), en respectant un protocole de codage défini collectivement (voir en annexe, p. 159-161). Il a été ensuite soumis à une analyse transversale par thématiques.

## BIBLIOGRAPHIE

Chaudet Béatrice et Péribois Carine (2014), Une enquête géo-photographique participative pour interroger les modes d'habiter des seniors tourangeaux : une proposition méthodologique, *Norois*, 232, pp. 23-34.

Felder Maxime, Cattacin Sandro, Pignolo Loïc, Naegeli Patricia et Monsutti Alessandro (2016), *Connivences et antagonismes. Enquête sociologique dans six rues de Genève*, Genève : Institut de recherches sociologiques, Université de Genève.

Jones, Phil, Bunce Griff, Evans James, Gibbs Hannah et Hein Jane Ricketts (2008), Exploring space and place with walking interviews, *Journal of Research Practice*, 4, 2.  
<<http://jrp.icaap.org/index.php/jrp/article/view/150/161>> (consulté le 3 septembre 2015).

OCSTAT (2013), *Mixité sociale et niveau de revenus dans le canton de Genève*, Genève : Office cantonal de la statistique.

Riom Loïc et Hummel Cornelia (2017, à paraître), Le quotidien dans l'objectif, in Durand Jean-pierre, Louveau Christine, Palmas Luca Q. and Sebag Joyce (Eds), *Point de vue dans la vie quotidienne*, Paris: Diacritiques.

Schoepfer Isabelle (2014), Capturing neighbourhood images through photography, *Visual Ethnography*, 3-1, pp. 7-34.

Weinstein Matthew (2016), *TAMS Analyzer*, Tacoma: Mayday Softworks.

# UN COCON DANS LA VILLE : VIEILLISSEMENT ET PRATIQUES DE MOBILITÉ QUOTIDIENNE

*Martina von Arx*

## INTRODUCTION

La mobilité quotidienne des personnes âgées est un sujet de plus en plus traité dans des champs scientifiques variés. Cette attention croissante est fondée sur le souhait d'une vie indépendante la plus longue possible, largement partagé par les personnes vieillissantes. En effet, la majorité de la littérature s'accorde sur le fait que la population âgée occidentale aimerait vieillir dans son domicile et essaie de maintenir activement son indépendance (Lord, Joerin, et al., 2009; Berger, Rougé, et al., 2010; Nordbakke, 2013). Un tel mode de vie est indissociable d'une certaine capacité de déplacement (Ziegler et Schwanen, 2011).

Généralement, le temps du grand âge est fortement associé à la fragilisation du corps. En conséquence, la mobilité se réduit et les modes de déplacements changent ou diminuent. Cependant, le sujet est davantage abordé du point de vue de la gérontologie, de la géographie et des sciences de la santé (Kaiser, 2009). Les recherches empiriques menées dans ces champs traitent la mobilité *a priori* comme un mouvement dans l'espace (Kaiser, 2009). Or, depuis quelques années, les chercheurs ont tendance à redéfinir cette notion (Kaiser, 2009; Ziegler et Schwanen, 2011; Nordbakke, 2013; Siren, Hjorthol, et al., 2015). Au lieu de penser la mobilité dans une perspective de transport, Kaiser (2009) fait

référence au mot latin « mobilitas » dont le sens n'est pas limité à la fonctionnalité. Au sens premier du terme, la mobilité englobait ainsi la motilité<sup>10</sup>, l'agilité et l'intelligence. La prise en compte de ces aspects permettrait un élargissement de la conception de la mobilité. Ainsi, le potentiel de chaque personne à réaliser sa mobilité dans des conditions différentes serait inclus. L'article de Kaiser (2009) encourage ainsi des approches interdisciplinaires, étant donné que les sciences sociales s'occupent depuis peu de la thématique de la mobilité du troisième âge.

Malgré les efforts pour développer une réflexion pluridimensionnelle de la mobilité, des études spécifiques portant sur les pratiques de mobilité des personnes âgées ne sont pas encore suffisamment prises en compte par les sciences sociales (Kaiser, 2009; Ziegler et Schwanen, 2011). Selon Ziegler et Schwanen (2011) les études scientifiques s'intéressent prioritairement à la mobilité sous les trois formes suivantes : (1) les mouvements qui sont effectués en réalité, (2) le potentiel de déplacement et (3) le fonctionnement physique. Ce type de littérature aborde la mobilité de préférence par son caractère instrumental, ce qui limite sa compréhension et sa conceptualisation. L'expérience personnelle et le regard subjectif ne restent guère explorés.

Une recherche effectuée au Canada par Lord, Joerin, et al. (2009) figure parmi les rares études adoptant une perspective longitudinale. Les chercheurs ont pu montrer que les déplacements fréquents et près du domicile persistent ou augmentent, et que les trajets plus rares et plus éloignés diminuent au fil du temps. Ces résultats confirment, de plus, une variabilité des pratiques de mobilité selon les personnes interrogées, ce qui souligne l'importance d'une approche basée sur les modes de vie et incluant d'autres pratiques sociales (Lord, Joerin, et al., 2009). Les résultats d'autres recherches mettent en évidence que la mobilité quotidienne (pour faire des courses, pour entretenir sa santé ou sans autre but précis en dehors de celui de sortir de chez

●  
<sup>10</sup> Capacité de se déplacer

soi) est une façon de structurer la journée (Nordbakke, 2013; Berg, Levin, et al., 2014, Siren, Hjorthol, et al., 2015). Ces résultats empiriques mettent en évidence que la mobilité quotidienne est établie par les préférences et ressources individuelles, ainsi que par des négociations au sein de la famille. Les réseaux familiaux et d'amis, ainsi que la vie de couple sont positivement corrélés avec la réalisation des trajets et la satisfaction des activités de loisirs (Scheiner, 2006; Hausteiner et Siren, 2014).

Situer la mobilité quotidienne dans son contexte social renvoie au concept de *déprise* de Caradec (2007). La *déprise* résulte des contraintes nouvelles qui apparaissent avec le vieillissement. La *déprise* est à la fois un processus actif et le résultat de ce processus. En faisant face à de nouvelles difficultés de nature différente, les personnes âgées mettent en place des stratégies d'aménagement de leur existence. Ces adaptations, qui consistent à abandonner, remplacer ou refaçonner certains engagements, ont pour but la conservation des activités importantes pour l'individu (Caradec, 2007, 2012). Parmi les cinq mécanismes déclencheurs de la *déprise* mis en avant par Caradec, un concerne indirectement la mobilité : à travers les interactions, les aînés modifient leur façon de sortir. Il donne l'exemple des enfants qui incitent leurs parents à cesser de conduire par peur d'un accident, ou celui des adaptations du trajet selon les horaires afin d'éviter des confrontations indésirables, par exemple avec des groupes de jeunes. Selon l'activité liée à la mobilité, le déplacement peut ainsi servir de ressource pour maintenir ou restaurer le sentiment de familiarité avec son environnement (Caradec, 2007).

Ces constats montrent bien que la mobilité est plus qu'un simple déplacement d'un point A à B. Une autre raison de l'intérêt grandissant pour la mobilité quotidienne des personnes âgées est liée au présupposé de la plupart des chercheurs que la mobilité est positivement corrélée au bien-être – cette corrélation s'inscrivant dans le sillage des notions du « bien vieillir » et du « vieillissement réussi » discutées tant dans les milieux scientifique et politique que dans le grand public (Ziegler et Schwanen, 2011; Siren, Hjorthol, et al., 2015). Une revue de la littérature récemment publiée

démontre une grande variabilité de la définition de la notion de bien-être dans les études concernées (Nordbakke et Schwanen, 2014). Les auteurs préconisent une utilisation prudente de la notion de bien-être en lien avec la mobilité, car cette notion est souvent vague et ambivalente.

Malgré ces déficits, les recherches existantes se révèlent néanmoins enrichissantes et ouvrent des pistes intéressantes. Les résultats obtenus par Ziegler et Schwanen (2011) dans une région rurale en Angleterre montrent que les personnes âgées confèrent à la mobilité un caractère dynamique et interconnecté. Selon ces auteurs, la mobilité est « le franchissement de tout type de distance entre un ici et un là-bas, qu'ils se situent dans l'espace physique, électronique, social, psychologique ou tout autre forme d'espace »<sup>11</sup> (Ziegler et Schwanen, 2011, p. 758). Pratiquer la mobilité dans d'autres espaces peut ainsi remplacer la mobilité physique, qui se réduit souvent avec l'âge. Cette étude montre que les personnes sont très attentives à leur fragilisation liée au vieillissement et à son implication sur la mobilité. De plus, ils mettent l'accent sur son impact sur la participation sociale qui se trouve ainsi liée à la mobilité personnelle. L'étude montre que le bien-être augmente avec le déplacement physique. Selon les auteurs, la mobilité apporte aux personnes âgées « de l'indépendance ou une perception subjective de libre choix, d'utilité à la société et d'autonomie »<sup>12</sup> (Ziegler et Schwanen, 2011, p. 777). Enfin, l'étude met en évidence l'importance de la « mobilité du soi » (*mobility of the self*). Cette disposition mentale d'ouverture et de volonté de participation sociale est un moteur essentiel de la relation entre mobilité et bien-être (voir aussi Caradec, 2007). La mobilité quotidienne peut donc être conçue comme une source de stimulation et, dans cette perspective, les auteurs décrivent les pratiques de mobilité comme étant le souhait

●  
<sup>11</sup> Ma traduction : « as the overcoming of any type of distance between a here and a there, which can be situated in physical, electronic, social, psychological or other kinds of space. ».

<sup>12</sup> Ma traduction : « independence or a subjective experience of choice, social usefulness and autonomy ».

de se connecter au monde et d'entrer en interaction avec d'autres individus et d'autres lieux (Ziegler et Schwanen, 2011).

Une autre étude auprès de la population vieillissante en Allemagne montre que la capacité de bouger est un prédicteur important des activités menées en dehors de chez soi (Scheiner, 2006). Une autre façon de lier le bien-être et la mobilité des aînés est proposée par Nordbakke (2013). L'auteur définit la mobilité comme la capacité de choisir où, quand et comment faire des activités hors domicile. L'article propose une analyse de la mobilité quotidienne par la *capability approach to wellbeing* (Sen, 1993). Dans cette perspective, la mobilité n'est pas considérée comme une structure fixe. Elle est plutôt gérée, formée et dirigée activement par les individus. L'étude s'intéresse à la façon dont les aînées de plus de 67 ans arrivent à maintenir leur mobilité quotidienne dans un milieu urbain avec un accent mis sur la dimension de la modulation individuelle des pratiques de la mobilité. Cette étude met en avant que les éléments organisationnels et temporels sont aussi importants que la spatialité. Par exemple, la marche régulière est considérée comme une manière d'entretenir à la fois son état de santé et son autonomie. Selon les femmes interviewées, la chose la plus importante n'est pas le niveau de l'activité, mais d'avoir la capacité de pouvoir bouger en dehors de la maison quand on en a envie (voir aussi Caradec, 2007). Les aînées soulignent le fait de rester à la maison à leur guise (Nordbakke, 2013) - par choix et non par impossibilité à se déplacer. La plupart des femmes ayant des difficultés à marcher, elles essayent d'éviter les longs trajets ainsi que de transporter des objets lourds. Il est à souligner que les participants aînés de cette étude ont une connaissance exceptionnelle des transports publics (distances entre les arrêts, les horaires et les obstacles à surmonter). Un tel savoir est essentiel pour planifier leurs trajets au mieux possible. Ces résultats rejoignent le concept de la structuration de la journée par la mobilité, cité plus haut (Berg, Levin, et al., 2014).

L'étude de Siren, Hjorthol, et al. (2015) est une des premières à analyser la façon dont deux types de mobilité hors domicile contribuent au bien-être des personnes âgées. Les auteurs

distinguent des activités classées *utilitarian* et *discretionary*. Les premières sont importantes pour les enquêtés dans le maintien de leur autonomie de base. La capacité à gérer leur quotidien de façon indépendante, même à un niveau très limité, est un élément crucial pour la perception de soi. Les activités discrétionnaires sont plutôt une contribution au sentiment d'appartenance à la société. Cette recherche souligne que le potentiel d'indépendance des personnes âgées, du point de vue de la mobilité, ne se réalise pas uniquement en satisfaisant des besoins banals du quotidien.

Dans le présent chapitre, la mobilité est définie comme une pratique activement gérée, formée et dirigée par les personnes âgées selon leurs ressources personnelles et leurs envies, en relation avec les conditions environnementales et une disposition mentale à vouloir participer au monde (Caradec, 2007; Ziegler et Schwanen, 2011; Nordbakke, 2013).

La notion du bien-être est considérée comme dépendante du contexte, c'est-à-dire que son sens peut changer au cours de la trajectoire de vie. Dans le cadre du débat sur la notion de « bien vieillir », il est fort probable que le rapport entre bien-être et mobilité ne soit pas perçu de la même manière par des institutions ou des acteurs sociaux autres que les personnes âgées elles-mêmes (Siren, Hjorthol, et al., 2015). Dans le but de mieux comprendre le lien entre mobilité et bien-être, ce chapitre s'inscrit dans le sillage des travaux portant sur la conception profane de ces deux notions et se concentre sur le point de vue subjectif des personnes âgées (Nordbakke et Schwanen, 2014).

Les objectifs de ce chapitre sont les suivants : a) retracer les trajets effectués par les personnes âgées d'action selon leur propre perception ; b) comprendre comment les pratiques de mobilité quotidienne sont activement gérées, formées et dirigées par les personnes âgées selon leurs ressources personnelles et leurs envies. La première partie décrit la fréquence et les types de trajets effectués par les participants, ainsi que leur point de vue subjectif sur les délimitations de leur quartier. La seconde partie est dédiée aux stratégies mises en place face aux différentes contraintes liées

à la mobilité en mettant l'accent sur le lien avec le bien-être et le maintien de l'indépendance. En conclusion, le chapitre tente de montrer dans quelle mesure la capacité à se déplacer par ses propres moyens se révèle être une dimension clé du vieillissement en ville.

## **LES TRAJETS FREQUENTS ET LES LIMITES DE LA FAMILIARITE**

Suivre vingt personnes âgées pendant plusieurs mois permet de faire un premier constat : les schémas de mobilité quotidienne évoqués par les participants sont très nombreux. Cette grande variabilité s'explique notamment par les ressources personnelles à disposition, ainsi que par les possibilités offertes par leur environnement de vie, dans le cas de cette recherche par l'espace urbain.

Comme le notent Sébastien Lord, Florent Joerin, et al. (2009), la perspective de l'espace d'action permet de représenter les déplacements quotidiens en relation avec les modes de vie des aînés. L'objectif de notre méthodologie n'est pas tant de cartographier la mobilité sous la forme d'un espace d'action, mais davantage de mettre l'accent sur les pratiques de mobilité. En tant que composante de la relation des personnes âgées à leur environnement urbain, les enquêtés devaient décrire les limites de ce qu'ils considèrent comme leur quartier. Cette délimitation ne correspond pas en tant que telle à l'espace d'action tel que défini par Sébastien Lord, Florent Joerin, et al. (2009), néanmoins, on peut assumer que les personnes âgées définissent le quartier comme un espace qui leur est familier. En tenant compte du fait que la mobilité quotidienne est entre autres un moyen de se familiariser avec le monde extérieur (Caradec, 2007), la délimitation subjective du quartier peut servir d'indicateur de la mobilité quotidienne.

Certains participants n'étaient pas à l'aise avec la notion de quartier et estimaient qu'il leur était impossible de tracer les limites

de leur propre quartier. Certains évoquaient, par exemple, les limites de leur quartier comme étant les frontières officielles de la commune de Chêne-Bougeries, de la région des Trois-Chêne<sup>13</sup>, de plusieurs quartiers de Genève ou même de toute la ville de Genève. Toutefois, les endroits où les photos ont été prises par les participants contrastent avec cette définition officielle. Les photos devaient se déployer sur quatre thématiques<sup>14</sup> et la tâche devait être accomplie en ayant en tête de vouloir présenter le quartier à quelqu'un qui ne le connaît pas. Malgré le fait qu'aucun des thèmes ne se réfère directement à la notion de quartier, la localisation des photos se trouvait très proche du domicile. La différence entre la première réaction des participants au mot-clé « quartier » et la localisation des prises photographiques indique que l'espace fréquenté en réalité est probablement plus petit que les personnes âgées le suggèrent.

La Figure 3 montre la divergence entre les limites proposées par Monsieur Schmidt (72 ans, Rue de Carouge) et le trajet effectué pendant l'entretien en marchant, ainsi que le positionnement de ses photos. Cette carte démontre que ce participant, comme d'autres, dispose d'une idée exacte des endroits qu'il perçoit comme familiers et qui sont en conséquence inclus dans le quartier. Il admet qu'il ne marche plus beaucoup dans le quartier, mais qu'il le connaît bien, parce qu'il y a grandi. Pendant l'entretien de photo-élucidation Monsieur Schmidt mentionne qu'il aurait bien aimé aller faire des photos un peu plus loin, mais à cause de douleurs aux genoux, il n'a pas réussi à le faire.

Je voulais même aller faire une photo un peu plus loin.  
Mon quartier, si je vais un petit peu plus loin, si je pouvais mieux marcher, j'aurais été aux Bastions, mais tout le monde connaît les Calvin et compagnie, le mur de la Réformation, machin. Ça, j'aurais fait la photo et puis,

●  
<sup>13</sup> Les communes de Chêne-Bougeries, Chêne-Bourg et Thônex forment les Trois-Chênes.

<sup>14</sup> Voir chapitre « Méthode », p. 34-35.

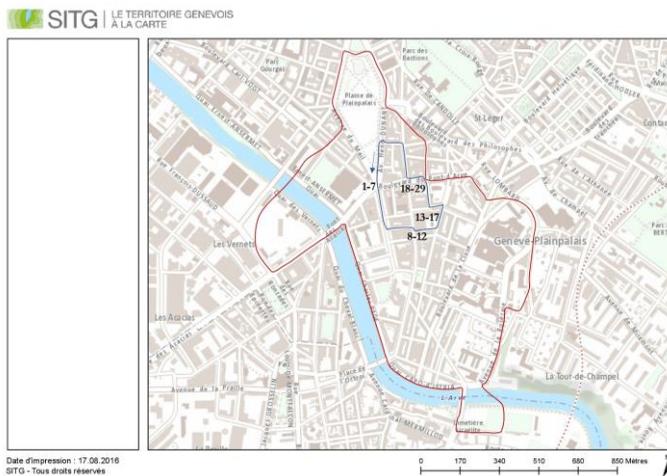
j'aurais été jusqu'au bord de l'Arve qui est juste après la Rue Dancet pour faire le bord de l'eau là. C'est dans mon quartier. Ça, j'aurais ajouté, mais je ne pouvais pas marcher. Je n'ai pas pu y aller. (Monsieur Schmidt, 72 ans, Rue de Carouge)

La capacité de se déplacer à pied est considérée comme étant très importante et cette forme de mobilité de base est directement affectée par les problèmes de santé (Nordbakke, 2013). La majorité des entretiens mobiles ont été effectués à pied, les déplacements utilisant les transports publics ou la voiture ayant été des exceptions<sup>15</sup>. Ceci est un premier indicateur que la marche joue un rôle prédominant dans les modes de vie des personnes âgées interrogées (Chaudet et Péribois, 2014). La sensibilité à une perte possible de la mobilité quotidienne liée à la fragilisation du vieillissement est très présente dans les entretiens. Quelques participants évoquent qu'ils aiment bien marcher et qu'ils essaient de le faire le plus possible pour s'entraîner, comme par exemple Madame Chatin (67 ans, Rue de Carouge) : « Alors, si je vais à la gare, je prends le tram. Enfin, ça dépend. Des fois, j'y vais à pied. J'essaie de marcher quand même. » Cette remarque montre que Madame Chatin prend d'habitude le tram pour se rendre à la gare, mais elle est consciente que la marche a un effet positif sur sa santé. Dans ce contexte, la possession d'un chien n'est pas à sous-estimer. Les aînés qui s'occupent d'un tel animal rapportent qu'ils apprécient d'être obligés de sortir le chien.

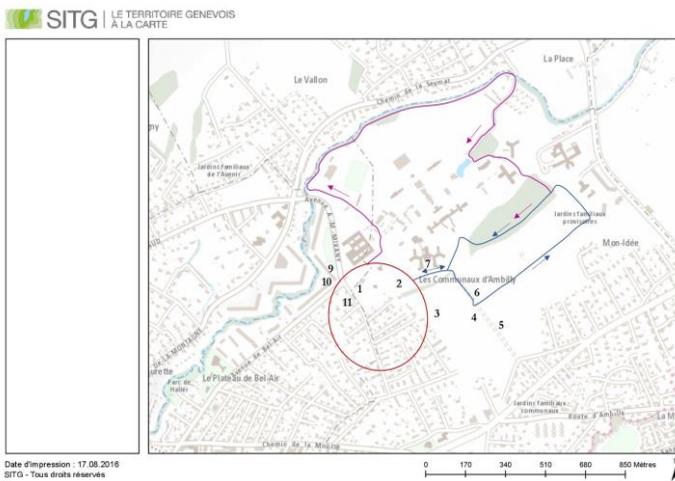


<sup>15</sup> Voir chapitre « Méthode », p. 34-35.

**Figure 3 : Carte des déplacements de M. Schmidt**



**Figure 4 : Carte des déplacements de Mme Dupont**



- Limites du quartier
- Itinéraire de l'entretien en marchant
- Autres trajets fréquents
- n° Positions des photos

En adéquation avec la notion de la *déprise* (Caradec, 2007), le déplacement à pied se révèle être une forme de mobilité sur laquelle le processus de la fragilisation a un impact direct et visible. Il est fort probable que l'espace fréquenté quotidiennement devienne très restreint, mais que le quartier, dans son acception subjective, reste un espace avec lequel les individus conservent une certaine familiarité. Il est à souligner que la délimitation du quartier n'est pas à considérer comme une frontière fixe à l'intérieur de laquelle la plupart des activités quotidiennes ont lieu.

## UN COCON DANS LA VILLE

La description du quartier de Madame Dupont interpelle parce qu'elle a refusé d'inclure sa marche quotidienne dans le quartier. Chaque jour, elle se balade avec ses chiens dans le parc d'une clinique psychiatrique (Belle-Idée sur la carte). De façon intéressante, elle a refusé la proposition d'inclure l'espace vert sans les bâtiments de la clinique, parce que cette représentation ne correspondait pas à sa manière d'imaginer son espace de familiarité – elle a en effet travaillé plusieurs années dans cette clinique (Figure 4). En suivant la piste du quartier comme espace familier, Madame Dupont (64 ans, Chêne-Bougeries) a lié la position des limites du quartier au processus du vieillissement :

Si je travaillais, [...] j'aurais peut-être agrandi le quartier, mais c'est vrai que quand vous êtes à la retraite, que vous sortez moins, vous faites moins de choses. Et ça se restreint aussi. [...] C'est peut-être une espèce de cocon. (Madame Dupont, 64 ans, Chêne-Bougeries)

Cette métaphore spontanément utilisée par Madame Dupont peut être considérée comme une image très parlante pour illustrer des limites du quartier telles que perçues par les personnes âgées. Curieusement, Madame Chatin (67 ans, Rue de Carouge) a aussi l'impression de vivre dans un petit cocon non isolé :

On a l'impression... je sais pas... c'est un quartier bien délimité au cœur de la ville. Chaque quartier à ses

spécificités aussi, mais là j'ai l'impression d'être dans un petit cocon, pas isolé non plus, mais bien typique de Plainpalais. (Madame Chatin, 67 ans, Rue de Carouge)

L'image d'un cocon ouvert sur l'extérieur est très adéquate pour décrire l'espace parcouru par les personnes âgées. Face aux contraintes du vieillissement, les personnes âgées s'aménagent un espace de familiarité, leur cocon. Néanmoins, ce cocon n'est pas à imaginer comme étant un espace fermé ou limitant. Pour certaines activités spécifiques (pédicure, activités liées au réseau social, résidence secondaire, etc.), les personnes âgées parcourent des routes bien établies en dehors de leur espace d'action habituel. Ces trajets n'apparaissent plus sous forme d'un périmètre étalé, mais ressemblent plus à des axes détachés. Pour faire face à de nouvelles contraintes lorsqu'elles vieillissent, les pratiques de mobilité des âgés sont refaçonnées (voir Caradec, 2007, 2012). Ainsi, même si les personnes ne manifestent pas de difficultés de déplacements, leur cocon symbolise une zone de confort autour du domicile.

Dans le cas de notre recherche, il est difficile de savoir avec certitude dans quelle mesure le quartier ou l'espace de familiarité se contracte ou s'élargit avec l'âge. Nos données montrent que la perception du quartier est représentée par un périmètre relativement restreint autour du domicile. Cet espace n'est pas forcément rond et le domicile ne se trouve pas obligatoirement au centre (voir aussi Figure 3). Selon les services à disposition dans l'environnement proche, il est même parfois possible de satisfaire tous les besoins à l'intérieur de cette espèce de cocon. La densité d'un quartier en ville correspond mieux à ces conditions qu'un quartier de villas dans la zone périurbaine.

## **PRATIQUER LA MOBILITE QUOTIDIENNE FACE AUX CONSTRAINTES**

Les personnes âgées interrogées mettent en place des stratégies afin de ne pas perdre leur capacité de mobilité. Elles sont

conscientes de la fragilisation de leur corps liée au vieillissement. Ces contraintes physiques les rendent plus attentives à des situations risquées lors de déplacements (voir aussi Burton-Jeangros, Hummel, et al., 2014). En conséquence, elles sont très sensibles aux risques qui pourraient mettre en danger leur autonomie en termes de mobilité quotidienne. Afin d'éviter des risques de chute, elles se montrent de fins stratèges.

Chacun de nos répondants fait face à des problèmes de santé, souvent plusieurs combinés. Quelques problèmes de santé ne sont mentionnés que pendant le dernier entretien, car pour les participants, ils font partie intégrante de leur vie quotidienne et ont acquis le statut de « normalité ». Les problèmes de santé ont des impacts différents sur la mobilité quotidienne de la personne : certains sont vécus comme plus contraignants lorsqu'il s'il s'agit, par exemple, de douleurs aux genoux ou de problèmes de vue.

Cependant, les répondants disent ne pas être restreints dans leurs sorties quotidiennes par leurs problèmes de santé. Les entretiens suggèrent que les personnes âgées s'accommodent de leur état de santé, même s'il y existe une possibilité de se faire soigner. Deux dames rapportent avoir des problèmes de genoux qui les gênent en marchant : malgré la possibilité de se faire soigner, elles préfèrent continuer à vivre avec « le mal le plus petit ». Elles ont peur que leur mobilité soit encore plus réduite après l'opération, comme l'explique Madame Romano (67 ans, Rue de Carouge) :

C'est juste que j'ai des difficultés pour marcher. C'est l'arthrose que j'ai aux genoux. [...] Je n'ai pas le courage de me faire opérer. [...] Et lui [son chien], il m'oblige à sortir. Parce que je resterais bien à la maison, mais ce n'est pas marrant. C'est bien plus agréable d'aller voir les gens.  
(Madame Romano, 67 ans, Rue de Carouge)

Madame Romano préfère entrer en interaction avec le monde qui l'entoure plutôt que de ménager ses genoux (voir résultats similaires dans Caradec, 2007; Ziegler et Schwanen, 2011).

Un rapport similaire à l'extérieur est observé lorsqu'il s'agit de météo. D'une façon générale, les personnes interrogées rapportent ne pas se laisser décourager par la météo : elles mettent en avant le fait qu'elles s'habillent en conséquence. Madame Dufour (68 ans, Rue de Carouge) raconte même qu'elle ne s'est pas laissée arrêter par la pluie lorsqu'elle avait des béquilles : par peur de glisser, elle faisait juste un peu plus attention. Mais d'habitude, elle sort par tous les temps. Pendant des phénomènes extrêmes comme une forte pluie ou de la neige, les participants admettent changer leur mode de sortie si c'est possible (p. ex. si ce n'est pas un rendez-vous fixe). Par exemple, Madame Kaufmann (77 ans, Chêne-Bougeries) ne conduit pas quand il y a de la neige parce qu'elle ne veut pas dépenser de l'argent pour faire changer ses pneus. En cas de neige, sa cousine la conduit.

Les liens sociaux constituent donc une ressource essentielle pour faire face à des contraintes de mobilité, notamment pour avoir accès à une voiture (Lord, Joerin, et al., 2009; Nordbakke, 2013). Posséder des telles ressources en capital social permet de surmonter des contraintes de mobilité qui s'imposent à la personne en raison de la fragilisation liée au vieillissement. Néanmoins, les aînés accordent une grande valeur à leur sentiment d'indépendance. La réaction de Madame Romano (67 ans, Rue de Carouge) lorsqu'on lui demande si sa fille l'aide à faire des courses en voiture montre bien à quel point l'autonomie personnelle est jugée importante :

Elle s'offre, mais je refuse. Je ne lui dis pas quand j'ai besoin. J'y vais avant ou j'y vais après, parce qu'elle a quand même sa vie. Elle travaille. Là, elle avait congé, mais, tant que je peux faire moi-même, je vais faire. Je fais appel [à elle] si j'ai vraiment, vraiment beaucoup besoin, parce qu'elle a une voiture. Mais, j'évite. (Madame Romano, 67 ans, Rue de Carouge)

A part la contribution au sentiment d'autonomie, les petites sorties quotidiennes et régulières sont ainsi appréciées pour se sentir vivant, comme l'explique Madame Dubey (77 ans, Rue de Carouge) : « Je sors par n'importe quel temps, mais j'aime pas du

tout l'hiver. Mais je sors parce que rester tout le temps à la maison, ça rend malade. »

Plusieurs participants ont évoqué que la mobilité en dehors du domicile était importante pour pas déprimer et pour être en contact avec le monde (Caradec, 2007; Ziegler et Schwanen, 2011). Ceci souligne le fait que la mobilité quotidienne ne se limite pas aux trajets utilitaires. Au contraire, la capacité de bouger contient une dimension expressive non-négligeable (Siren, Hjorthol, et al., 2015).

## **LA MOBILITE QUOTIDIENNE ENTRE NECESSITE ET PLAISIR**

Un des critères initiaux pour choisir les deux quartiers étudiés était qu'il nous semblait que Chêne-Bougeries n'était pas bien desservi par les transports en commun. Il se trouve toutefois que les participants ne partagent pas du tout cette opinion. Au contraire, ils sont contents d'avoir le choix entre le tram et une ligne de bus qui leur facilitent l'accès à la ville. S'il est vrai que le service au sein même de la commune n'est pas très bien développé<sup>16</sup>, les participants n'ont néanmoins pas besoin de cet axe. Les habitants des deux quartiers sont d'accord sur le fait que les meilleurs moyens de se rendre au centre-ville sont les transports publics ou la marche à pied. Madame Dupont (64 ans, Chêne-Bougeries) admet que les transports publics lui prennent le même temps, voire peut-être plus, que d'y aller en voiture. Toutefois, l'avantage de choisir les transports en commun consiste, selon elle, à pouvoir monter et descendre librement selon ses besoins et ses envies.

●  
<sup>16</sup> La commune de Chêne-Bougeries dispose de plusieurs lignes de tram et de bus en direction du centre-ville sur deux routes majeures traversant la commune (direction est-ouest). Par contre, la commune, qui est allongée sur l'axe nord-sud, n'est desservie que par peu de lignes de bus dans cette direction (voir Figure 2, p. 30).

Monsieur Pauchard (74 ans, Chêne-Bougeries) a trois lignes de transports publics à sa disposition, mais il n'utilise que rarement une des trois :

J'ai la chance d'avoir le tram 12 tout près. Et même encore un tout petit peu plus près, les bus 1 et 9. Tout dépend d'où je vais. Je prends l'une ou l'autre ligne. Alors, il y a trois lignes, si on veut. Mais le 1, je le prends très rarement, parce qu'il a un cheminement complètement aberrant. Il fait des zigzags sans plus finir. (Monsieur Pauchard, 74 ans, Chêne-Bougeries)

Cette connaissance fine du terrain, mise en avant par d'autres chercheurs (Nordbakke, 2013; Berg, Levin, et al., 2014; Chaudet et Péribois, 2014), est largement présente dans nos entretiens. Pour éviter des situations de circulation difficile ou pour choisir le côté de la route sur lequel le trottoir est abaissé au niveau des passages piétons, les aînés disposent d'un savoir précis et actualisé sur leur espace de familiarité. Cette connaissance fine du terrain est déployée de manière à rendre le trajet le plus agréable possible. Madame Scholten (79 ans, Chêne-Bougeries) raconte avoir changé son itinéraire habituel lorsqu'elle a découvert une plus belle rue avec des arbres et des fleurs sur les bords.

En conséquence, dans notre recherche, il n'est pas possible de distinguer clairement les trajets dits « utilitaires » des trajets dits « discrétionnaire » (Siren, Hjorthol, et al., 2015). Souvent les premiers se mélangent à l'envie de bouger. Les trajets ne sont pas effectués selon le principe de maximisation de l'efficacité du déplacement, ni au niveau de la durée, ni au niveau des coûts. Madame Dupont (64 ans, Chêne-Bougeries) préfère prendre des petits chemins pour rentrer chez elle, même s'il s'agit d'un détour. Ce choix constitue une stratégie pour ne pas devoir prendre la même route qu'à l'aller, car cela ne la gêne pas de marcher. De même, Madame Kaufmann (77 ans, Chêne-Bougeries) adore rouler en voiture par pur plaisir :

Quand je circule, pour mon vrai plaisir, grand plaisir, c'est le dimanche matin. Il y a toute la place. Dimanche matin,

il n'y a pas un chat sur la route. Moi, je me lève à sept heures. C'est magnifique. (Madame Kaufmann, 77 ans, Chêne-Bougeries)

Au-delà de l'aspect utilitaire (faire rouler sa voiture), ce trajet fréquent lui procure de la joie et un sentiment d'indépendance. Elle ajoute qu'elle « s'en fiche » de l'essence qu'elle utilise pour ce trajet. La voiture est également utilisée stratégiquement pour transporter des choses lourdes et contribue au sentiment d'autonomie. Ainsi, elle sert en quelque sorte de prothèse mobile à la mobilité corporelle pour éviter de grandes distances de marche (Lord, Joerin, et al., 2009). Par exemple, Madame Kaufmann raconte prendre la voiture pour aller à l'arrêt de bus qui se trouve à douze minutes de marche de son domicile. Elle sait que le parking près de l'arrêt de bus est gratuit le dimanche, ce qui lui permet de partir en bus puis en train pour assister à une réunion d'association à Fribourg.

Le fait de perdre la capacité de conduire est souvent un événement crucial pour les pratiques de mobilité quotidienne des personnes âgées. Cependant, l'exemple de Madame Dubois (82 ans, Rue de Carouge) démontre qu'elles peuvent s'adapter à cette nouvelle situation :

C'est à dire qu'on m'a obligée [de rendre son permis], lorsque j'ai passé la visite pour la voiture : « Il faudra vous faire opérer, sinon on vous enlève votre permis ». Ah ! J'étais furieuse ! J'ai dit : « Mais je vois quand même pas mal ». Ils m'ont dit : « Non, vous ne voyez pas assez pour conduire ».

*Enquêteur : Ça ne vous empêche pas de vous déplacer ?*

Non, et puis un déambulateur, ça rentre partout. (Madame Dubois, 82 ans, Rue de Carouge)

Comme dans l'étude de Ziegler et Schwanen (2011), les personnes âgées n'ont pas toujours envie d'interagir avec le monde extérieur, même si elles le peuvent et qu'elles sont conscientes que ce serait bénéfique pour leur santé. Dans la section précédente, il

a été montré que l'espace de familiarité est plus grand que les trajets quotidiennement parcourus. Il en va de même pour les aînés qui gardent une certaine capacité de mobilité qui n'est que mise en pratique s'ils y en voient le sens. Madame Romano (67 ans, Rue de Carouge) le formule de la façon suivante : « S'il y a quelque chose qui m'importe de faire, j'y vais avec plaisir. Mais, pour moi-même, maintenant, c'est bon. Je n'ai ni la nécessité, ni le besoin. »

Même si certains d'entre eux rapportent l'importance de prendre l'air, cela ne doit pas être forcément un long trajet en dehors de leur « cocon ». Ce qui compte est le sentiment d'avoir la liberté de pouvoir sortir selon ses envies, cette autonomie contribuant au bien-être subjectif.

## CONCLUSION

Les données empiriques montrent une grande hétérogénéité dans la manière dont la mobilité quotidienne est pratiquée par les personnes âgées dans l'espace urbain. Cette diversité est notamment liée aux ressources personnelles de chacun ainsi qu'à ses préférences. L'approche à travers différentes méthodes a été utile pour rendre compte de la notion de la mobilité comme une dimension ambiguë et fortement dépendante de son contexte.

La majorité des trajets fréquents est effectuée près du domicile. Le quartier peut être décrit comme un espace de familiarité qui persiste même s'il n'est plus toujours fréquenté régulièrement dans sa totalité. Cet espace ressemble à un « cocon » perméable au sein duquel les personnes âgées effectuent leurs trajets habituels. Néanmoins, cet espace de familiarité n'est pas limitant. Selon les occasions, leurs envies et leur capacité de mobilité, les personnes âgées sortent de leur quartier pour rejoindre des destinations à l'extérieur de l'espace de familiarité.

Les personnes interrogées sont des fins stratèges afin de maintenir leur indépendance. Elles disposent d'une connaissance

précise de leur environnement, ce qui se révèle être un avantage indispensable pour les déplacements quotidiens. Même confrontés à des contraintes, les aînés se montrent capables de lutter contre leur propre vulnérabilité liée au processus de vieillissement, ce qui nous conforte dans la référence à la notion de *déprise*. Comprendre ces pratiques à la fois comme un résultat et comme un processus face aux contraintes du vieillissement permet de rendre compte des différents éléments contextuels liés à la mobilité quotidienne. Afin de maintenir leur autonomie, les personnes âgées savent adapter ingénieusement leurs pratiques de mobilité à leurs besoins et leurs envies.

De ces récits sur la mobilité quotidienne, il ressort que la capacité à se déplacer de manière autonome est un enjeu majeur pour le sentiment subjectif de leur bien-être. Les sorties des personnes âgées ne se limitent pas à des trajets à but uniquement instrumental et se mêlangent avec le souhait de se connecter aux lieux et aux gens qui les entourent dans le but de ne pas se sentir exclus de la société. Afin de vieillir chez soi le plus longtemps possible, la capacité de se déplacer par ses propres moyens se révèle être une dimension clé du vieillissement. Cette recherche encourage donc à poursuivre l'étude de la perception subjective des personnes âgées dans le domaine de la mobilité quotidienne en contexte urbain.

## BIBLIOGRAPHIE

Berg Jessica, Levin Lena, Abramsson Marianne et Hagberg Jan-Erik (2014), Mobility in the Transition to Retirement. The Intertwining of Transportation and Everyday Projects, *Journal of Transport Geography*, 38, pp. 48-54.

Berger Martine, Rougé Lionel, Thomann Sandra et Thouzellier Christiane (2010), Vieillir en pavillon : Mobilités et ancrages des personnes âgées dans les espaces périurbains d'aires métropolitaines (Toulouse, Paris, Marseille), *Espace populations sociétés*, 1, pp. 53-67.

Burton-Jeangros Claudine, Hummel Cornelia, Kimber Arye Leah, Riom Loïc et Dupuis Blaise Olivier (2014), *Grand âge et enjeux sécuritaires: Perception des risques par les aînés*, Genève: Université de Genève, mimeo.

Caradec Vincent (2007), L'épreuve du grand âge, *Retraite et société*, 3(52), pp. 11-37.

Caradec Vincent (2012), *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement: Domaines et approches*, Paris: Armand Colin.

Chaudet Béatrice et Péribois Carine (2014), Une enquête géo-photographique participative pour interroger les modes d'habiter des seniors tourangeaux : Une proposition méthodologique, *Norois*, 232, pp. 23-34.

Haustein Sonja et Siren Anu (2014), Seniors' Unmet Mobility Needs. How Important is a Driving Licence?, *Journal of Transport Geography*, 41, pp. 45-52.

Kaiser Heinz Juergen (2009), Mobility in Old Age : Beyond the Transportation Perspective, *Journal of Applied Gerontology*, [en ligne], <http://jag.sagepub.com/content/early/2009/02/11/073346480832912> 1, (consulté le 8 décembre 2015).

Lord Sébastien, Joerin Florent et Thériault Marius (2009), Évolution des pratiques de mobilité dans la vieillesse : Un suivi longitudinal auprès d'un groupe de banlieusards âgés, *Cybergeog : European Journal of Geography*, [en ligne], <http://cybergeog.revues.org/22090>, (consulté le 15 septembre 2015).

Nordbakke Susanne (2013), Capabilities for Mobility among Urban Older Women: Barriers, Strategies and Options, *Journal of Transport Geography*, 26, pp. 166-174.

Nordbakke Susanne et Schwanen Tim (2014), Well-being and Mobility: A Theoretical Framework and Literature Review Focusing on Older People, *Mobilities*, [en ligne], <http://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/17450101.2013.784542>, (consulté le 22 mai 2016).

Scheiner Joachim (2006), Does the Car Make Elderly People Happy and Mobile? Settlement Structures, Car Availability and Leisure Mobility of the Elderly, *European Journal of Transport and Infrastructure Research*, 6(2), pp. 151-172.

Siren Anu, Hjorthol Randi et Levin Lena (2015), Different Types of Out-of-home Activities and Well-being amongst Urban Residing Old Persons with Mobility Impediments, *Journal of Transport and Health*, 2(1), pp. 14-21.

Ziegler Friederike et Schwanen Tim (2011), « I like to go out to be Energised by Different People »: An Exploratory Analysis of Mobility and Wellbeing in Later Life, *Ageing and Society*, 31(5), pp. 758-781.

# LIENS TENUS, FAMILIARITE PUBLIQUE ET CAPITAL SOCIAL FACE AU VIEILLISSEMENT

*Michael Deml*

## INTRODUCTION

Lorsque le lien entre capital social et interactions sociales des personnes âgées est abordé en gérontologie, la discussion tourne généralement autour de la famille, des amis, des animaux de compagnie<sup>17</sup>, des concierges, du voisinage et de la participation sociale<sup>18</sup>. Cependant, ce qui est étonnement absent dans cette littérature, ce sont les *liens tenus*, c'est-à-dire les liens entretenus avec des personnes que l'on reconnaît sans les connaître et qui participent à la création d'un sentiment de familiarité. Puisque nous travaillons dans un contexte urbain pour cette étude, nous voyons l'intérêt de remplir cette lacune en nous focalisant sur les liens tenus. Pour cela, quelques définitions et considérations conceptuelles vont d'abord être présentées.



<sup>17</sup> Voir Arkow (2013) et Stanley, Conwell, et al. (2014) pour une discussion sur les bénéfices des animaux de compagnie pour les personnes âgées et sur comment ces animaux peuvent servir comme un *lubrifiant social* dans la rue.

<sup>18</sup> Voir Sylvie Renaut (2011) et Jean-François Bickel (2014) pour une discussion sur la participation sociale en dehors de la famille et du voisinage.

## LA DEPRISE, LE CAPITAL SOCIAL ET L'INTERACTION SOCIALE DANS L'ESPACE URBAIN

Pour mieux conceptualiser les changements face auxquels les aînés se trouvent en vieillissant et les stratégies qu'ils mettent en place pour les affronter, considérons le concept de la *déprise* tel que le décrit Vincent Caradec (2007). Pour lui, « la déprise désigne le processus de réorganisation des activités qui se produit au cours de l'avancée en âge, au fur et à mesure que les personnes qui vieillissent doivent faire face à des contraintes nouvelles » (Caradec, 2007, p. 14-15). Deux tensions se présentent dans ce processus, qui relèvent d'une double volonté quasi-paradoxe exprimée face à ces contraintes : 1) l'éloignement du monde social et 2) le maintien dans le monde social. Il ne faut cependant pas oublier que, pour Caradec, ce phénomène « désigne à la fois un processus – un ensemble de reconversions d'activités – et le résultat de ce processus – une tendance, en moyenne, à la baisse des activités » (Caradec, 2007, p. 15).

Afin de compléter notre compréhension du processus de la *déprise*, considérons en quoi le capital social peut y jouer un rôle. Le *capital social* est un terme qui a déjà fait couler beaucoup d'encre dans les sciences sociales. Le but ici n'est pas de proposer une définition exhaustive et définitive mais plutôt de proposer une conceptualisation du terme qui nous sera utile pour notre démarche qualitative. Dans la littérature, il existe de multiples déclinaisons du capital social (p. ex. *bonding* et *bridging social capital*) et il est souvent exprimé en termes de ressources individuelles et de soutien social (émotionnel et pratique) que l'on peut activer en cas de besoin et qui sont disponibles grâce aux réseaux personnels (Girardin et Widmer, 2015). Puisque notre démarche ici n'est pas quantitative, le capital social n'est pas défini *a priori* avec des catégories et des questions dont le but serait de rendre compte de ses aspects quantitatifs au sein d'un réseau bien défini. Nous allons plutôt nous intéresser aux manifestations et exemples concrets des interactions sociales des aînés et comment elles leur fournissent des ressources qu'ils peuvent activer dans l'espace urbain.

Pour comprendre comment l'interaction sociale s'inscrit dans le processus de la *déprise*, considérons comment elle peut s'articuler chez les personnes âgées. Par exemple, plusieurs chercheurs ont remarqué un repli des aînés, d'abord vers leur quartier, et puis vers leur domicile, afin de se sentir en sécurité (Bickel, 2014 ; Riom, Hummel, et al., 2015). Jean-François Bickel explique cette tendance :

Cette réduction des pratiques dans le grand âge touche particulièrement les participations socioculturelle (spectacles, voyages, etc.), associative et politique. [...] Le « poids de l'âge » impose à un moment donné un recul de la participation sociale et un 'repli' sur l'espace privé et les activités domiciliaires, ce moment intervenant « en moyenne » à un âge chronologique plus tardif de nos jours que par le passé. (Bickel, 2014, p. 212)

Arnaud Campéon (2014), lui aussi, traite ce sujet mais en se focalisant sur les personnes âgées qui vivent seules. Il voit la solitude du vieillissement dans ses aspects fonctionnels en soulignant en quoi elle peut être vue comme étant « un outil de maîtrise de son propre vieillissement » pour un « soi renforcé » (Campéon, 2014, p. 321). Malgré une préférence pour la solitude chez certains aînés, Fredrica Nyqvist et Anna Forsman (2015) décrivent l'importance des interactions sociales pour les personnes âgées en mettant l'accent sur le capital social et la santé 1) en tant que ressource individuelle, 2) dans un contexte du voisinage des aînés et 3) dans des contextes nationaux différents.

Myriam Girardin et Eric Widmer (2015) documentent le capital social et la diversité des membres familiaux importants face au vieillissement dans le canton de Genève. Ils mettent l'accent sur l'importance de considérer que les réseaux familiaux, selon les perceptions des aînés, se constituent au-delà de l'organisation familiale « époux/enfants » et qu'ils peuvent en effet se constituer en termes de partenaires, enfants, parents consanguins et amis (Girardin et Widmer, 2015, p. 732).

Monique Membrado et Jean Mantovani (2014) soulignent que la littérature se focalise essentiellement sur les interactions sociales des personnes âgées avec leurs réseaux familiaux. Voyant par conséquent une lacune dans la recherche, ces chercheurs s'interrogent sur les relations sociales des personnes âgées hors de la famille vis-à-vis du voisinage. Ils remarquent que les pratiques de voisinage, de préservation de l'indépendance et du maintien d'une distance sociale convenable sont « particulièrement liée[s] au statut social » (Membrado et Mantovani, 2014, p. 310), notamment chez les catégories sociales les plus favorisées, car cette distance « est associée au sentiment de [pouvoir des aînés] sur le monde et cette hiérarchie se maintient avec l'avancée en âge » (Membrado et Mantovani, 2014, p. 311). Cependant, la majorité des aînés expriment « leur attachement au logement et à leur quartier d'habitation » afin de garder le sentiment « d'existence d'un collectif » et « d'appartenance et d'implication dans l'histoire des lieux » (p. 311). Ces chercheurs signalent deux caractéristiques fortes des pratiques de voisinage : 1) la volonté de maintenir « la bonne distance » et 2) la présence d'une entraide égalitaire. Concernant le premier élément, ils remarquent l'aspect très normé des interactions limitées au « bonjour-bonsoir » des relations informelles, même avec l'avancée en âge. Quant au deuxième, ils soulignent que l'entraide entre voisins a néanmoins des limites : « les activités accomplies par les voisins sont moins intenses que celles des familles et surtout ne sont pas de l'ordre du soin » (Membrado et Mantovani, 2014, p. 313). Pour cela, ils signalent deux autres figures importantes dans le voisinage et en dehors de la famille : le concierge et le voisin/la voisine privilégié(e)<sup>19</sup>.

●  
<sup>19</sup> Ils expliquent : « Le voisin ou la voisine privilégié(e) est un personnage désigné, qui se distingue des autres par une fréquentation régulière, quasi quotidienne de la personne, ce qui lui permet de franchir le seuil du domicile, sans gagner pour autant le statut de l'ami(e) et encore moins de l'aïdante' (...). Il arrive que cette figure, souvent féminine, mais pas toujours, qui se situe dans le 'souti' des autres ou de cette voisine particulière, acquière

## LIENS TENUS, FAMILIARITE PUBLIQUE ET ZONES DE CONFORT

Dans la littérature gérontologique, il manque une discussion portant sur le vécu phénoménologique des personnes âgées dans l'espace urbain par rapport à leurs interactions avec les inconnus. Autrement dit, ce qui manque dans cette littérature, c'est l'importance que nous devrions accorder aux *liens ténus*, ou ce que Mark Granovetter (1973 p. 1361) appelle de manière un peu contre-intuitive dans son texte célèbre, *The Strength of Weak Ties*, les *liens absents*<sup>20</sup>. Ce terme est employé pour signifier les signes de reconnaissance et les interactions éphémères avec l'*Autre* abstrait. Par exemple, croiser quelqu'un dans la rue que l'on connaît de vue, mais pas forcément de nom, pourrait constituer un lien ténu.

Nous ne sommes pas les seuls à reconnaître l'utilité de la prise en compte des liens ténus dans l'espace urbain. Talja Blokland et Julia Nast (2014), par exemple, abordent l'importance de la familiarité publique, les zones de confort et les liens ténus dans une étude portant sur deux quartiers à Berlin. Au lieu de se concentrer seulement sur les variables habituelles rencontrées vis-à-vis de la mixité sociale (p. ex. l'ethnicité, la classe, etc.), ces chercheuses proposent de s'interroger sur les liens ténus dans le sens de Granovetter (1973), et comment ceux-ci interagissent avec deux mécanismes opérationnels des endroits propices à la performativité de l'appartenance sociale: 1) la familiarité publique et 2) les zones de confort. Elles expliquent leur questionnement en se demandant comment certains individus, malgré un manque de réseaux sociaux locaux et un manque d'identification primaire locale (en termes d'ethnicité, de classe, d'habitus ou de mode de vie), peuvent bâtir une perception d'appartenance sociale dans ces milieux.

●  
au cours du temps une place plus essentielle » (Membrado et Mantovani, 2014, p. 309).

<sup>20</sup> C'est pour cette raison que nous préférons traduire « *absent ties* » par liens ténus plutôt que par liens absents.

Blokland et Nast (2014) cherchent à examiner les mécanismes par lesquels les individus vivant dans les espaces urbains, dans des contextes de mixité sociale, arrivent à se créer des perceptions d'appartenance sociale, et ce, en se focalisant sur les liens ténus, les zones de confort et la familiarité publique. L'innovation de cette approche est démontrée dans la tentative de Blokland et Nast (2014, p. 1145) d'incorporer « l'importance des rencontres fluides, brèves et accidentelles »<sup>21</sup> dans la création des zones de confort et d'appartenance sociale à des fins de mixité sociale. En effet, elles avancent que *la familiarité publique*, c'est-à-dire une reconnaissance mutuelle dans les espaces publics, peut mener à ces zones de confort, ce qui « permet aux gens d'avoir un sentiment d'appartenance, même s'ils n'ont pas forcément d'amis ni de famille locaux, ne parlent jamais aux voisins directs et n'aiment même pas l'endroit où ils vivent »<sup>22</sup> (Blokland et Nast, 2014, p. 1155). Elles expliquent que la présence ou absence de la familiarité publique et/ou des zones de confort dans les espaces urbains jouent des rôles conséquents sur les perceptions des habitants concernant la diversité et leurs capacités à faire face à l'altérité des autres. De même, ces rencontres éphémères peuvent renforcer le sentiment d'appartenance et de sécurité au sein de l'espace urbain, même si c'est un espace que l'on n'aime pas forcément (Blokland et Nast, 2014, p. 1146).

Ceci montre l'utilité de considérer les liens tenus dans l'espace urbain, en se focalisant sur comment les personnes âgées vivent ces interactions éphémères avec l'*Autre* inconnu. Le but de ce chapitre est donc de rendre compte et de documenter, de manière qualitative, l'interaction sociale des personnes âgées dans l'espace urbain en accordant une attention particulière aux « rencontres fluides, brèves et accidentelles ». Les questions guidant cette enquête sont les suivantes : sous quelles formes l'interaction sociale des personnes âgées apparaît-elle dans l'espace urbain?



<sup>21</sup> Ma traduction : « the importance of fluid, brief, incidental encounters ».

<sup>22</sup> Ma traduction: « allows people to feel they belong, even though they may have no local friends or family, never talk to their direct neighbours, and not even like the place where they live ».

Quelles sont les stratégies que mettent en place les aînés pour maintenir des relations sociales (p. ex. avec famille, voisins, concierges, commerces, aînés, amis, associations, politiques, etc.) ? De même, quelles sont leurs stratégies pour chercher et instaurer de nouvelles relations dans l'espace urbain ? Finalement, comment *la familiarité publique, les zones de confort et les liens ténus* influencent le vieillir en ville.

### **LES INTERACTIONS SOCIALES: LIENS TENUS ET LEURS MULTIPLES MANIFESTATIONS**

Dans les deux quartiers étudiés, les enquêtés soulignent les changements auxquels ils se trouvent confrontés, que ce soit dans la composition du voisinage, dans les services qui sont disponibles aux alentours de leur domicile ou dans l'aménagement même de l'espace urbain. Face à ces changements, les aînés indiquent un besoin de garder des points de repères afin de ne pas être trop déstabilisés. Monsieur Saudan, un homme vivant près de la Rue de Carouge, explique ce sentiment :

Alors il n'y a que des commerces en plein rendement, des bistrotts, des bistrotts, des restaurants mais les artisans... Il faut vraiment chercher dans le quartier pour trouver un cordonnier. J'ai de la peine avec l'anonymat qui s'installe. J'aime bien dire « bonjour ». Alors, ce que je trouve encore sympathique dans le quartier, c'est qu'il n'est pas trop grand. Et puis à Genève, il y a quelques quartiers comme cela. Comme les Grottes, les habitants des Grottes se connaissent, se saluent et se disent « bonjour ». (Monsieur Saudan, 85 ans, Rue de Carouge)

Pour voir en quoi les liens ténus peuvent mener à des sentiments d'appartenance sociale et aider à surmonter ce sentiment de 'l'anonymat qui s'installe' dans le quartier, nous allons considérer les multiples manifestations des liens ténus évoquées lors de notre enquête. Pour cela, nous allons procéder en trois temps. Dans un premier temps, nous aborderons ce que

nous appelons la *serendipity* en ville. Dans un deuxième temps, nous traiterons ce que nous appelons l'*Autre* générique dans l'espace urbain. Finalement, nous discuterons de comment les aînés essaient de faire face à l'altérité dans l'espace urbain.

## **LA SERENDIPITY EN VILLE : LE HEUREUX HASARD ET L'IMPREVU**

Le terme anglais de *serendipity*, ou *heureux hasard* en français, est un terme que Robert Merton (1948) emploie pour expliquer une posture épistémologique du chercheur ; quand des données empiriques sortent du commun et procurent ainsi un sentiment de *serendipity* chez le chercheur, nous pouvons, d'après Merton, commencer à bâtir une théorie sociologique. Ce terme est appliqué ici pour étudier les aspects phénoménologiques du vécu des imprévus par les aînés dans l'espace urbain, et ce, surtout quand ces moments peuvent procurer un sentiment de plaisir ou d'appartenance sociale chez eux. Monsieur Pauchard parle des interactions imprévues: « Je le rencontre de temps en temps. Ou d'autres personnes et puis, mais ce n'est pas des rencontres programmées, si j'ose le dire » (Monsieur Pauchard, 74 ans, Chênes-Bougeries)

Une grande partie de la *serendipity* urbaine se présente dans la rue ou dans les espaces publics où ces lieux sont propices à des rencontres imprévues<sup>23</sup>. Considérons par exemple Madame Lambert qui, voyant qu'un commerçant nettoie le trottoir devant un magasin avec un tuyau d'arrosage, lui dit en rigolant, « Vous ne voulez pas nous donner la douche ? ». Plus tard, elle nous explique qu'elle ne connaissait pas le monsieur mais élabore sur pourquoi

●  
<sup>23</sup> Je reconnais que, comme le signalent Membrado et Mantovani (2014) lorsqu'ils parlent des interactions de voisinage, le vécu de la *serendipity* des aînés est également lié au statut social. Autrement dit, tout le monde ne vit pas la *serendipity* de la même manière et elle peut être genrée (p. ex. vécue ou recherchée plus souvent par les femmes) et peut différer entre les classes sociales (p. ex. la tendance des classes aisées à vouloir garder *la bonne distance*).

elle lui a parlé : « Il faut un peu plaisanter avec les gens, parce que des fois, je trouve que les gens sont tristes ici » (Madame Lambert, 80 ans, Rue de Carouge). Dans ce cas, cette aînée essaie de soigner sa perception d'une tristesse sociale qu'elle ressent chez les gens du quartier, et ce, simplement en taquinant un commerçant inconnu dans la rue.

Autour de la prise de photos, plusieurs cas d'heureux hasards ont été documentés dans les espaces publics. Par exemple, Madame Lacroix a pris une photo (Photo 3) de deux personnes qui se sont arrêtées sur le trottoir afin de se parler. Elle explique :

Vous voyez, des gens qui se connaissent, qui s'arrêtent. [...] Qui se mettent à parler ensemble. C'est plein de gens qui se connaissent et qui bouchent les trottoirs parce qu'ils papotent. Et puis, ils sont heureux, et puis qu'ils ne voient pas qu'ils... Vous voyez les gens ? Ils ne voient pas qu'ils sont presque sur les rails [du tram]. (Madame Lacroix, 75 ans, Rue de Carouge)

Nous pouvons voir que Madame Lacroix associe de la reconnaissance, du bonheur et de l'interaction sociale à l'espace public représenté sur la photo, malgré l'inconvénient pour les piétons qui doivent esquiver le trottoir bouché. Elle a classifié cette photo (Photo 3) dans la catégorie de ses trajets fréquents, ce qui indiquerait qu'elle assiste à ce type d'échange social régulièrement lors de ses trajets dans le quartier.

Nombreux sont les exemples de *serendipity* que nous avons documentés, surtout lors de nos entretiens en marchant avec les enquêtés. En interrogeant Madame Romano sur sa tendance à s'arrêter pour saluer les gens dans la rue et pour discuter avec certains d'entre eux, elle explique :

Ce que je vis tous les jours. Ça veut dire que, là, je sors le chien. Aujourd'hui, ça a l'air d'être plus calme. [...] Mais des fois, je ne dépasse pas Les Vieux Grenadiers parce que je rencontre tellement de monde. [...] Je ne vais pas très loin, finalement. (Madame Romano, 68 ans, Rue de Carouge)

Le fait de signaler qu'elle ne dépasse pas le restaurant Les Vieux Grenadiers est, dans ce contexte, important à considérer car Madame Romano ne vit qu'à 100 mètres de cet établissement. Elle indique cette distance afin de démontrer que le fait de croiser et de recontrer les gens, de manière imprévue, l'empêche parfois de prolonger davantage son parcours. Il faut également signaler que cette personne se promène souvent avec un ou deux chiens et que les gens avec qui elle discute lors de ses promenades ont souvent, eux aussi, des chiens. Une autre enquêtée, Madame Lambert, parle de son groupe de copines, un réseau d'amies qu'elle a pu établir lors des sorties avec son chien : « On a pratiquement tou[tes] des chiens. C'est comme ça qu'on s'est rencontré » (Madame Lambert, 80 ans, Rue de Carouge).

Nous voyons dans ces deux exemples distincts l'animal de compagnie comme étant *un lubrifiant social*, comme mentionné par Arkow (2013), ce qui permet aux inconnus de se parler et d'entrer en contact l'un avec l'autre. Faire ces rencontres de manière régulière avec la sortie habituelle du chien, comme dans l'exemple de Madame Lambert, peut mener éventuellement à un réseau de contacts plus grand, ou tout au moins, un sentiment de reconnaissance mutuelle augmenté au sein du quartier. Nous avons documenté plusieurs personnes qui ont connu un passage des liens de type *faible* à des liens de type *forts* ou *amicaux* lors des promenades habituelles du chien.

## **L'AUTRE GÉNÉRIQUE : COMMERCE ET ACTIVITÉS PARTICIPATIVES**

Lors des entretiens semi-directifs avec les enquêtés, nous avons remarqué une tendance de leur part de parler d'un *Autre* générique lorsqu'ils racontaient des anecdotes concernant leurs expériences quotidiennes. Par cela, nous entendons les énoncés qui concernent un 'quelqu'un' ou un 'on' abstrait que nous n'arrivons pas à identifier selon le contexte. Ce 'on' abstrait fait souvent référence à des collectifs dont l'appartenance peut être floue ou ambiguë. Les enquêtés ont pu employer ce 'on' comme un cadre

de référence pour se situer dans un collectif éphémère, telle qu'une sortie d'une journée avec le club des aînés ou une autre association.

Parfois, les enquêtés n'arrivent pas non plus à identifier de qui ils parlent, même quand le chercheur insiste pour faire préciser le 'quelqu'un' ou le 'on'. Prenons l'exemple de Monsieur Schmidt qui répond à une question visant à savoir si c'est un voisin qui l'aide à porter ses courses :

Non, mais j'ai été moi-même et *des gens* m'aident, par exemple, si j'ai *un voisin* là, *ils* sont plus jeunes et tout. Je vais chercher un pack en action à moitié prix pour 6 bouteilles d'un litre et demi de Coca-Cola. [...] Alors, avec les packs et tout, ça fait 20 kilos et tout. Alors, *quelqu'un* m'a aidé à porter mon chariot, à le tirer et tout ça. A mettre, à m'aider, et puis, c'est effectif...que s'il y a quelque chose de lourd, j'ai *le voisin* d'en dessous aussi. Il est très gentil. (Monsieur Schmidt, 72 ans, Rue de Carouge<sup>24</sup>)

Cet extrait montre un manque de cohérence dans la description de celui, celle ou ceux qui aident Monsieur Schmidt à porter ses achats ; il mentionne 'des gens', 'un voisin', 'ils', 'quelqu'un', et 'le voisin'. Le but ici n'est pas d'attirer l'attention sur les incohérences linguistiques de Monsieur Schmidt mais plutôt de souligner sa perception d'avoir recours à des *Autres* génériques variés en cas de besoin, surtout pour une tâche essentielle comme apporter ses achats à la maison.

Concernant les commerces, nous avons également observé des manifestations de ces *Autres* génériques et leur importance pour les aînés. Reconnaisant qu'elle a des difficultés avec des charges lourdes, Madame Gralond explique son soulagement d'avoir de l'aide spontanée quand elle fait ses courses :

Par contre, dans les magasins c'est extraordinaire. Je prends mon caddie parce que je ne peux rien porter de

●  
<sup>24</sup> Nous soulignons.

plus. Et quand j'arrive à la caisse et derrière moi il y a toujours *quelqu'un* qui m'aide à mettre les choses sur le tapis. Et à la Migros il y a même *des caissières* qui sortent de la caisse pour m'aider à mettre les courses dans mon caddie. Je suis étonnée. Il y a toujours *quelqu'un* qui m'aide très gentiment. (Madame Gralond, 91 ans, Rue de Carouge<sup>25</sup>)

Comme Monsieur Schmidt, Madame Gralond est reconnaissante de l'aide qui lui est proposée, par un 'quelqu'un' abstrait, lorsqu'elle fait ses courses et elle compte sur ces *Autres* pour des tâches quotidiennes.

En outre, les enquêtés ont parlé des changements ressentis en faisant leurs courses. Madame Kaufmann réfléchit sur les commerces qu'elle connaît à Chêne-Bougeries, en disant qu'elle n'en connaît guère. Elle explique : « Dans le temps, on connaissait bien le droguiste. On connaissait le boulanger mais c'est tout fini, tout ça » (Madame Kaufmann, 77 ans, Chênes-Bougeries). Madame Scholten réitère ce sentiment de la disparition des commerçants locaux : « Puis, maintenant, c'est des supermarchés. On avait des petits commerces à l'arrêt du tram Place Favre. Ça n'existe plus » (Madame Scholten, 79 ans, Chênes-Bougeries). En plus de la disparition ressentie des commerces locaux<sup>26</sup>, les technologies changeantes modifient également leurs façons de faire leurs achats et leurs rapports aux commerces et aux commerçants. Par exemple, Monsieur Pauchard, 74 ans de Chênes-Bougeries, explique qu'il va « très peu » à la Poste parce qu'il fait ses paiements sur Internet. En parlant de la technologie disponible dans les supermarchés, Madame Lambert, préfère payer à la caisse avec un être humain et non pas en caisse *self-service* : « Les caissières, elles nous écoutent quand on est là. Voilà. Parce que faire les machines, c'est terrible » (Madame Lambert, 80

●  
<sup>25</sup> Nous soulignons.

<sup>26</sup> Dans ces anecdotes, nous reconnaissons les aspects nostalgiques des témoignages des aînés. Talja Blokland (2003) traite de la nostalgie chez les aînés dans un chapitre intitulé « The neighbourhood in the imperfect past » de son livre *Urban bonds*.

ans, Rue de Carouge). Ces témoignages par rapport aux commerces peuvent être vus comme des indications de l'importance de l'interaction humaine ainsi que la présence des *Autres* qui proposent spontanément des coups de mains aux aînés lorsqu'ils font leurs achats.

Cette référence à l'*Autre* s'observe aussi autour de la participation sociale formelle, c'est-à-dire une participation organisée par des institutions ou des associations. Considérons Monsieur Schmidt qui nous explique les rituels associés au jeu de loto, toujours en signalant des *Autres* génériques qui, dans ce contexte, constituent un collectif :

C'est toujours les mêmes qui y vont. Quand on est au loto, d'ailleurs, les responsables du loto ont une petite fourre avec les noms des gens. Et quand on arrive, on a notre nom marqué sur la table pour s'asseoir. Toujours les mêmes. Toujours ensemble. (Monsieur Schmidt, 72 ans, Rue de Carouge)

Par contre, les motivations des aînés pour participer à de tels événements peuvent varier. Dans le cas de Monsieur Schmidt, il apprécie les sentiments de convivialité procurés par ces jeux de loto. Il souligne toutefois les aspects financiers de sa participation en remarquant que les frais d'entrée ou les tarifs pour les sorties associatives sont « corrects » et que les aînés sont avantagés si on considère ce qu'ils reçoivent par rapport à ce qu'ils paient. Madame Lacroix souligne l'aspect principalement fonctionnel de sa participation au club des aînés pour un cours de gymnastique. Lui ayant demandé si elle y connaît d'autres participants, elle nous répond :

Alors, il y a des visages qui me sont familiers. Mais si vous voulez, moi, je suis comme ça. Je ne fais pas la gym pour me faire des copines. Je vais à la gym et je rentre. [...] Mais les gens sont très gentils. Je m'entends bien avec ces gens, avec ces personnes qui sont très agréables et gentilles. (Madame Lacroix, 72 ans, Rue de Carouge)

Nous voyons ici des exemples des rôles que peuvent jouer les *Autres* génériques pour la participation sociale des aînés. En formant des collectifs auxquels les personnes âgées peuvent participer, ces institutions et associations fournissent l'occasion aux aînés de faire partie d'un groupe et créent ainsi des sentiments d'appartenance sociale, même avec des gens qui ne leur sont que familiers.

### **FAIRE FACE A L'ALTERITE DANS L'ESPACE URBAIN: RICHESSE, CONFLIT, AMBIVALENCE, BANALISATION ET RECONNAISSANCE**

Lors des interviews avec les enquêtés de la Rue de Carouge, ceux-ci ont témoigné de la présence d'altérité<sup>27</sup> au sein de ce quartier. Nous sommes conscients que l'altérité est toujours subjective et contextuelle et que les énoncés des enquêtés décrivent non pas seulement les populations auxquelles ils font référence mais aussi le contexte subjectif de l'énonciation. Autrement dit, parler de l'*Autre* est aussi une façon de désigner sa subjectivité et son positionnement individuels. C'est pour cela que nous allons procéder avec prudence pour refléter le mieux possible les points de vue variés des aînés. Par exemple, lorsque nous parlons des *populations dérangeantes* ou des *non désirés*, nous décrivons la perspective des aînés et non pas la nôtre. Cela dit, chaque mention d'altérité n'était pas forcément négative. Par exemple, Madame Dufour explique en quoi la présence des personnes d'origines différentes est une richesse pour le quartier : « J'ai des contacts avec des Portugais, des Espagnols, des Erythréens qui vivent dans le quartier, pas loin d'ici. Je trouve que c'est vraiment une richesse. Il y a des gens qui vivent 50 ans sans ce genre de contact » (Madame Dufour, 68 ans, Rue de Carouge). D'autres enquêtés ont

●  
<sup>27</sup> Quand je parle d'altérité, je fais référence aux différences sociales telles que ces différences s'expriment du point de vue des enquêtés. Les perceptions d'altérité dépendent en effet de quelle perspective on parle. L'altérité évoquée dans cette section reflète donc notre échantillon qui est composé seulement des personnes originaires de l'Europe de l'Ouest.

qualifié le quartier comme étant un quartier « populaire, mais dans le bon sens du terme » pour décrire la diversité de la population autour de la Rue de Carouge.

Les enquêtés ont néanmoins signalé des exemples de conflits au sein du quartier et ces conflits étaient souvent attribués à des *populations dérangeantes*. En expliquant les incivilités dans le quartier (p. ex. des déchets par terre, des graffitis ou des bancs cassés dans un parc), Madame Romano se demande si certaines personnes d'origine africaine seraient à la source de ces problèmes :

La grande majorité, ben, moi, j'ai des amis qui sont de couleur noire, hein. Dans le fond, ils sont super sympas. Mais, il y a les autres. Ceux qui cassent, qui cassent tout, pour...pour faire quoi ? Pour montrer qu'ils existent ? C[est] n[on] est pas comme ça. Ils se font détester. (Madame Romano, 67 ans, Rue de Carouge)

En parlant des Roms dans le quartier, Madame Lambert explique son sentiment de malaise à cause de leur présence dans un parc près de chez elle :

Il y a toujours, il y a beaucoup les Roms qui viennent se mettre là. [...] Ce n'est pas très un endroit, très...C'est vrai que, parce que tout le long là, il y a des bancs. [...] Mais, c'est toujours envahi par ces gens. [...] C'est toujours ces gens qui sont là. Mais ceux qui y sont, sont tranquilles. Ils sont bien. Mais en attendant, nous, on ne peut pas tellement profiter. Voilà, c'est ça. (Madame Lambert, 80 ans, Rue de Carouge)

Plus tard, pour répondre à une question visant à savoir comment améliorer le quartier, Madame Lambert (80 ans, Rue de Carouge) répond : « Ben, qu'on supprime tous ces gens qui traînent par là. Autrement, c'est bien autrement ». Dans le contexte de cette énonciation, elle n'a pas précisé exactement qui sont 'ces gens qui traînent par-là' mais le seul changement qu'elle ferait pour rendre plus agréable le quartier, ça serait de les 'supprimer'.

Si nous pouvons parler de conflit vis-à-vis de ces *populations dérangeantes* pour certains, nous pouvons également parler d'une ambivalence et d'une banalisation de leur présence pour d'autres. Malgré son constat indiquant un souhait de 'supprimer' les *non désirés*, Madame Lambert atteste être habituée à la présence de ces populations dans le quartier. En parlant d'un homme d'origine africaine qui parle fort tout seul dans un parc derrière son appartement, elle explique que sa présence ne dérange pas :

Non, quand, des fois, il nous casse un peu les pieds parce qu'il crie. Il fait ses grands discours. Des fois, on a bien envie de lui dire, 'Maintenant, tu te tais, hein!' Mais non. [...] Bon, lui, il [ne] fait du mal à personne. (Madame Lambert, 80 ans, Rue de Carouge)

Monsieur Schmidt mentionne un sentiment de banalisation semblable en soulignant la présence d'une Rom du quartier, une présence à laquelle il s'est habitué via une reconnaissance mutuelle entre eux :

C'est une vieille Rom qui prend l'argent à tout le monde. Elle est gentille. Des fois, je la vois chez Caritas. Elle achète ses légumes. Elle me connaît. On dira bonjour. (72 ans, Rue de Carouge)

Nous avons remarqué d'autres pas vers la reconnaissance de la part des aînés envers ces figures d'altérité dans l'espace urbain. Plusieurs enquêtés racontent des anecdotes indiquant que les habitants du quartier et ces populations *Autres* interagissent. Par exemple, quelques-uns des aînés expliquent comment ils connaissent des *gens*<sup>28</sup> qui vont vers les Roms ou les mendiants pour leur apporter du café ou du thé en hiver. Madame Lacroix, par exemple, raconte comment avec une copine, elles « partagent » des Roms dans le quartier. Cela signifie qu'elles s'intéressent aux

●  
<sup>28</sup> Nous soulignons un autre exemple de l'*Autre* générique en parlant des *gens* dans l'abstrait.

vies de ‘leurs Roms’ et sentent donc une responsabilité envers eux. Elle explique :

Ben, là, quand *ma Rom*<sup>29</sup>, quand il fait froid, et puis que j’y vais, j’entre avec elle. Alors, il faut qu’elle choisisse ce qu’elle met sur son plateau. C’est un café, puis un sandwich, voilà, quelque chose qu’elle aime. Parce qu’elle n’a pas le droit d’y être si elle ne consomme pas. [...] Mais si j’achète, moi, puis que je mets tout ça sur son plateau et puis, je lui dis, ‘Voilà. Vous allez vous asseoir où vous désirez’. Elle est parfaitement bien tolérée. (Madame Lacroix, 75 ans, Rue de Carouge)

Dans cet exemple, Madame Lacroix s’inquiète du bien-être de ‘sa Rom’, surtout pendant les mois froids de l’hiver. Elle l’invite dans un café pour qu’elle puisse être ‘tolérée’ en mangeant son repas. Cette anecdote illustre comment les aînés peuvent tenter de faire face à l’altérité, avec des gens qu’ils ne connaissent pas forcément, dans les espaces urbains. Nous avançons que ces efforts de la part des aînés peuvent relever d’une tentative de mieux investir ces sphères partagées afin de comprendre davantage ces populations *Autres* et de pouvoir mieux se positionner par rapport à elles. Ceci peut également mener à des sentiments de cohésion et d’appartenance sociales dans les espaces régulièrement fréquentés par les personnes âgées en créant de la reconnaissance mutuelle, ou de *la familiarité publique*, face à l’altérité.

## CONCLUSION

Rendre compte de toutes les interactions des aînés que nous avons pu documenter est une tâche ardue, dû en partie à la nature intrinsèquement complexe de l’interaction sociale, quel que soit le contexte. Puisque notre intérêt dans ce chapitre a été axé sur les liens ténus, nous n’avons pas insisté sur les déclinaisons courantes de l’interaction sociale des aînés qui sont déjà largement décrites

●  
<sup>29</sup> Nous soulignons.

dans la littérature gérontologique. Ceci est une limitation délibérée de notre démarche, car notre corpus de données aurait permis d'en dire davantage sur les interactions familiales, amicales, de voisinage et de participation sociale, tout en ajoutant des subtilités et des nuances contextuelles genevoises à cette littérature.

Cependant, notre corpus s'inscrit, peut-être de manière grossière, dans certaines tendances de la littérature : les animaux de compagnie ont une présence non négligeable et importante pour les aînés qui en ont, il existe de multiples pratiques de voisinage et le souhait de garder *la bonne distance* et tout en s'entraïdant entre voisins était présent dans notre échantillon. De plus, l'importance des concierges en tant que personnes ressources et exceptionnelles est apparue à plusieurs reprises. De même, il existe certaines figures du voisinage (p. ex. un(e) voisin(e) privilégié(e), le propriétaire du magasin d'en face, etc.) qui sont elles aussi importantes.

Finalement, notre équipe de chercheurs s'étonnait tout au long de l'enquête de l'ampleur des activités et des loisirs des enquêtés ; nous pouvons confirmer que la retraite ne devrait plus être vue, comme le signale Jean-François Bickel (2014), comme « une mort sociale » (p. 209) car les aînés, au moins ceux et celles qui ont participé à notre étude, trouvent des stratégies pour continuer à participer à la société d'une manière ou d'une autre.

Les aspects qualitatifs et descriptifs de notre démarche nous ont permis de nous intéresser au vécu des personnes âgées dans l'espace urbain du point de vue phénoménologique. Nous avons accordé une attention particulière aux interactions sociales et à comment les liens ténus s'y articulent pour ainsi mener à la familiarité. Ayant pu remarquer des tendances, logiques et pratiques qui ne sont pas exprimées ailleurs dans la littérature gérontologique, nous voyons ces résultats comme un point de départ prometteur pour de futurs questionnements. Ayant décrit comment les liens ténus s'articulent dans des contextes de *serendipity*, dans les mentions des *Autres* génériques et face à l'altérité dans les espaces urbains, nous nous demandons dans

quels autres contextes (p. ex. au périurbain, à la campagne, etc.) et via quels mécanismes (p. ex. les interactions sociales avec les commerçants locaux, dans le voisinage, etc.) les liens ténus peuvent s'apparenter aux sentiments de familiarité publique et aux zones de confort pour les aînés.

Comme nous l'avons vu, les liens ténus, en tant qu'interactions éphémères, fluides, brèves et accidentelles, peuvent fournir aux aînés un sentiment d'appartenance sociale au sein de l'espace urbain. Ces liens ténus peuvent ainsi mener à des sentiments d'une familiarité publique, ou de la reconnaissance mutuelle, pour ensuite créer des zones de confort dans l'imaginaire des usagers de ces espaces. Il faut cependant signaler que ces zones de confort ne se limitent pas à des lieux en particulier ; elles peuvent être aussi éphémères que les liens ténus que nous avons décrits dans ce chapitre. Ce qui compte dans la constitution d'une zone de confort, c'est les sentiments d'appartenance qu'elle peut procurer chez ses usagers et l'aise relative avec laquelle ils peuvent s'y comporter dans leur vie quotidienne. Nous avançons que les zones de confort sont constitutives d'une ressource qui est non négligeable et même fondamentale pour les personnes âgées dans les milieux urbains. Dans les contextes de confort, les aînés peuvent ainsi mieux faire face au processus de la *déprise*, tout en naviguant au sein de complexité de la vie urbaine.

## BIBLIOGRAPHIE

Arkow Phil (2013), The Impact of Companion Animals on Social Capital and Community Violence : Setting Research, Policy and Program Agendas, *The Journal of Sociology and Social Welfare*, 40(4), pp. 33-56.

Blokland Talja et Nast Julia (2014), From Public Familiarity to Comfort Zone : The Relevance of Absent Ties for Belonging in Berlin's Mixed Neighbourhoods, *International Journal of Urban and Regional Research*, 38(4), pp. 1142-1159.

Blokland Talja (2003), *Urban Bonds*, Cambridge et Malden : Polity.

Bickel Jean-François (2014), La participation sociale, une action située entre biographie, histoire et structures, In : Hummel Cornelia, Mallon

- Isabelle et Caradec Vincent (Éds.),  *Vieillesse et vieillissements : Regards sociologiques*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp. 207-228.
- Campéon Arnaud (2014), Vieillir en solitude, In : Hummel Cornelia, Mallon Isabelle et Caradec Vincent (Éds.),  *Vieillesse et vieillissements : Regards sociologiques*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp. 319-321.
- Caradec Vincent (2007), L'épreuve du grand âge, *Retraite et Société*, 52, pp. 11-37.
- Girardin Myriam et Widmer Eric D. (2015), Lay Definitions of Family and Social Capital in Later Life, *Personal Relationships*, 22, pp. 712-737.
- Granovetter Mark S. (1973), The Strength of Weak Ties, *The American Journal of Sociology*, 78(6), pp. 1360-1380.
- Membrado Monique et Mantovani Jean (2014), Vieillir et voisiner : De la sociabilité aux solidarités ?, In : Hummel Cornelia, Mallon Isabelle et Caradec Vincent (Éds.),  *Vieillesse et vieillissements : Regards sociologiques*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp. 305-318.
- Merton Robert K. (1948), The Bearing of Empirical Research Upon the Development of Social Theory, *American Sociological Review*, 13(5), pp. 505-515.
- Nyqvist Fredrica et Forsman Anna K. (2015), *Social Capital as a Health Resource in Later Life : The Relevance of Context*, Dordecht, Heidelberg, New York, Londres : Springer.
- Renaut Sylvie (2011), Parcours de vie et vieillissement ordinaire : Données de cadrage, *Gérontologie et Société*, 138, pp. 13-34.
- Riom Loïc, Hummel Cornelia, Kimber Leah et Burton-Jeangros Claudine (2015), « Plus on est vieux, plus on se protège » : Le sentiment de sécurité chez les personnes âgées, *Retraite et société*, 71, pp. 58-74.
- Stanley Ian H., Conwell Yeates, Bowen Connie et Van Orden Kimberly A. (2014), Pet Ownership May attenuate Loneliness among Older Adult Primary Care Patients who live Alone, *Aging and Mental Health*, 18(3), pp. 394-399.

# **LE SENTIMENT DE SECURITE CHEZ LES PERSONNES AGEES DANS L'ESPACE URBAIN**

*Ndèye Ndao*

## **INTRODUCTION**

La vieillesse, selon Caradec (2015), est une notion qui évoque plusieurs termes qui se confondent, voire s'opposent, comme ceux de personnes âgées, de retraités, de troisième et de quatrième âge. Ainsi, quand une personne entre dans une phase progressive de perte de ses capacités physiques et psychiques, encore appelée processus de fragilisation, due à l'âge, elle peut être considérée comme faisant partie de la strate regroupant le grand âge. Quand une personne vieillit, elle développe un autre rapport avec son environnement urbain. Elle le perçoit autrement, donc réadapte son comportement avec cet environnement. Dans cette perspective, nous allons nous intéresser au rapport entre aînés et espaces urbains et plus précisément aux éléments qui font que les personnes âgées se sentent en sécurité et inversement aux éléments qui peuvent susciter un sentiment d'insécurité chez elles. Ces éléments seront abordés aussi bien au niveau de la structure urbaine qu'au niveau de l'occupation de l'espace urbain.

Le sentiment d'insécurité chez les personnes âgées n'est pas facile à investiguer car difficilement mesurable (Roché, 1998). En effet, le sentiment de sécurité comme celui d'insécurité sont des faits diffus et subjectifs. Ce qui peut être perçu comme étant rassurant ou favorisant le bien être, et ce qui peut être source d'angoisse pour un groupe social peut ne pas être perçu comme

tel par un autre groupe. Par exemple, pour Roché (1998), les femmes et les personnes âgées sont les groupes sociaux les plus enclins à s'inquiéter et à l'exprimer. Pour mener une recherche sur la thématique du sentiment de sécurité des personnes âgées dans l'espace urbain, nous allons choisir et discuter quelques notions comme la fragilisation, la *déprise* et l'exposition aux risques. Puis nous analyserons la notion de sécurité ontologique de Giddens (1994), afin de pouvoir mieux aborder et cerner les éléments qui génèrent un sentiment d'insécurité ainsi que les éléments favorisant un sentiment de sécurité chez les personnes âgées. Et vu que ce sont les pratiques de la ville et de l'espace urbain qui rendent la thématique concrète, nous documenterons les principales conduites socio-spatiales des personnes âgées dans l'espace urbain.

## **PROCESSUS DE FRAGILISATION ET DEPRISE**

Chez les personnes âgées, la fragilisation est un processus plus ou moins inévitable. Elle se manifeste par une perte progressive des capacités physiques et psychiques. En ce sens, Lalive d'Épinay et Cavalli (2013) distinguent trois statuts de santé chez les personnes âgées. D'abord, il y a les personnes âgées qui n'ont pas encore d'incapacités fonctionnelles et de défaillances physiques et psychiques, ce sont les personnes âgées indépendantes. Ensuite, il y a celles qui ont une dépendance fonctionnelle, c'est-à-dire qui ont une incapacité à accomplir, sans l'aide d'autrui, leurs activités quotidiennes basiques comme manger, s'habiller, etc., ce sont les personnes âgées dépendantes. Enfin, il y a celles qui n'ont pas de dépendance fonctionnelle mais qui ont des troubles physiques et cognitifs, ce sont les personnes âgées fragiles.

Caradec (2015) abonde dans le même sens en distinguant « deux pôles imaginaires » sur les représentations de la vieillesse. Il identifie d'un côté le retraité actif, épanoui, qui est encore utile à ses proches et à la société, et de l'autre la personne âgée dépendante car ayant des défaillances physiques et psychiques, souffrant d'isolement relationnel, donc de solitude. Cette

représentation dichotomique de la vieillesse ne permet pas d'appréhender le vieillissement dans sa diversité. Cette vision des personnes âgées pourrait amener à penser que les aînés dépendants, étant plus vulnérables, ressentent un sentiment d'insécurité d'où leur retrait de l'espace urbain et de la vie sociale. Or, Roché (1998) a montré que le sentiment d'insécurité n'est pas exclusivement ressenti par les personnes âgées dépendantes. Une personne âgée peut encore être autonome et éprouver un sentiment d'insécurité dans son environnement de vie. Il faut noter que les difficultés physiques qui surviennent lors du processus de fragilisation et qui entraînent, en général, un repli dans le domicile ne sont pas synonyme de renoncement. Au contraire, les aînés réorganisent leur quotidien en mettant en place différentes stratégies d'adaptation. Comme le fait remarquer Caradec (2015), les aînés réaménagent leur quotidien en abandonnant certaines activités et relations devenues de plus en plus difficiles à effectuer ou à entretenir. Ces propos l'illustrent parfaitement : « Une déficience auditive, par exemple, rend un spectacle inaudible ou un concert cacophonique. Ou des douleurs dorsales enlèvent le plaisir de partager avec les siens un repas au restaurant » (Lalive d'Épinay et Cavalli, 2013, p. 60). Par exemple, les aînés transforment certaines activités, comme ne plus aller à l'église et à la place suivre la messe devant la télévision. Donc, c'est une pratique de négociation que les aînés effectuent et que les sociologues de la vieillesse appellent la *déprise* (Caradec, 2015). La notion de *déprise* nous conduit à nous interroger sur les pratiques spatiales des aînés et sur leur rapport avec l'environnement urbain.

C'est une notion qui permet d'expliquer la redéfinition des activités due à la vulnérabilité physique et à l'angoisse d'avoir des difficultés dans l'espace urbain. L'environnement urbain peut paraître menaçant lorsqu'on n'a plus les mêmes capacités qu'avant, surtout quand cet environnement fait l'objet d'un fort investissement des habitants de différents groupes sociaux. Lavoie, Rose, et al. (2012) distinguent la *déprise* due aux forces déclinantes et la *déprise* associée à un environnement social ou physique qui tend à marginaliser les personnes âgées, il faut noter que dans certaines situations les deux sont indissociables. La

notion de *déprise* rend donc compte des ajustements que les aînés font dans leur quotidien et dans leur rapport à l'espace, entre autres. Or, parfois, des aînés n'arrivent pas à s'adapter à certains changements et ressentent un sentiment de peur. Cette peur diffuse s'explique par le sentiment de perte de maîtrise sur l'environnement et par les risques qui y sont perçus. Alors, l'aménagement et l'entretien de l'espace ont une influence sur le sentiment d'insécurité des personnes âgées qui fréquentent cet espace public. De plus la détérioration de l'environnement causée par des incivilités, comme les graffitis, le vandalisme, les déchets, etc., peuvent avoir un effet négatif sur la perception des aînés. Comme l'explique Dittman (2005), ces marques de délabrement peuvent témoigner d'une absence de contrôle social :

Les défenseurs de la perspective du contrôle social partent de l'hypothèse que l'apparence du quartier exerce une influence primordiale sur le sentiment de sécurité et sur l'évaluation de la vulnérabilité. Ainsi, les symptômes de dégradation du quartier sont interprétés comme des signes de désorganisation sociale (*incivility*), auxquels on associe souvent un affaiblissement du contrôle social informel exercé par les habitants du lieu. (Dittmann, 2005, p. 308)

En fin de compte, selon Cliche, Séguin, et al. (2012), la cohabitation de tous dans les lieux publics, et dans l'espace urbain en général, a un impact direct sur la manière dont les aînés perçoivent leur sécurité. Nous chercherons donc à analyser comment l'aménagement et l'occupation de l'espace urbaine peuvent avoir un impact sur le sentiment de sécurité ou d'insécurité chez les personnes âgées.

## **EXPOSITION AUX RISQUES ET RAPPORT AVEC L'ESPACE**

Roché (1998) a montré dans ses recherches que la prise en compte du facteur d'exposition aux risques, c'est-à-dire les heures de sortie (jour/nuit), les lieux fréquentés, l'évitement, les moyens de

déplacement, peut permettre de mesurer le sentiment d'insécurité. Ainsi, il montre que la fréquentation des espaces urbains pendant la nuit<sup>30</sup> et de certains lieux (p. ex. parkings) peut être source d'angoisse pour les aînés. Prendre en compte le facteur de l'exposition aux risques permet en outre de saisir les stratégies que les aînés adoptent pour investir l'espace urbain, comme l'évitement. Dans leur étude, Burton-Jeangros, Hummel, et *al.* (2014), ont mis en évidence que les aînés interviewés expriment leur crainte par rapport à la nuit ou au soir. Soit ils renoncent aux sorties nocturnes, soit ils adoptent des stratégies pour éviter l'exposition aux risques.

Comme le montre Thouez (1983), en vieillissant, le rapport avec l'environnement change, les capacités physiques diminuent et si les aînés n'arrivent plus à interpréter et utiliser leur environnement, cela peut créer des sentiments d'anxiété. D'ailleurs, à cause d'un environnement social et urbain menaçant, certains se replient car ils abandonnent leurs habitudes qui étaient des repères.

Ainsi, la peur du crime altérerait les habitudes de vie au quotidien (Moulton, 1996) puisque les aînés s'abstiennent d'activités sociales en raison de la peur du crime. Cette cessation peut entraîner des effets néfastes sur la vie quotidienne de la personne aînée (Eckert, 2004 ; Whitley et Prince, 2005). (Paris, Beaulieu et *al.*, 2011, p. 12)

Mais d'autres personnes âgées sont dans la reprise, c'est-à-dire qu'elles mettent en place une forme de résistance basée sur la routinisation de leurs pratiques spatiales. Elles adoptent certaines habitudes en vue d'avoir une vieillesse agréable et d'avoir une certaine emprise sur leur vie et leur environnement. « La répétition des gestes, les détails routiniers, tout ce qui constitue les habitudes de vie, jouent un rôle important dans le sentiment de sécurité, car

●  
<sup>30</sup> La notion de nuit est relative, pour les aînés elle dépend plus de la lumière du jour que des heures. Par exemple en été à 21h il y a encore la lumière du soleil, alors qu'en hiver à 19h il fait déjà nuit.

elles permettent d'anticiper, donc de contrôler l'environnement social » (Paris, Beaulieu, et al., 2011, p. 21).

En effet, les habitudes s'enracinent dans la vie des personnes âgées et avoir une routine procure un sentiment de sécurité parce que la personne âgée a le sentiment de maîtriser ses pratiques urbaines. Par ailleurs, pour entretenir l'habitude de se déplacer pour faire les courses ou les loisirs, l'aménagement urbain doit favoriser l'établissement de ces services et commerces à proximité des lieux d'habitation des personnes âgées (Vandersmissen, 2012). A défaut d'un aménagement accessible aux personnes âgées, Dind pense que la configuration de l'espace public peut être faite de sorte que la cohabitation favorise la sécurité pour tous les groupes d'âges :

Pourtant, si les vécus sont divers, on fait l'hypothèse que l'aménagement de l'espace public n'est pas neutre, dans le sens où il facilite ou inhibe l'expression de la diversité de la vie sociale. Certains principes doivent pouvoir être proposés pour des aménagements de qualité, réduisant les multiples tensions au sein de la diversité. (Dind, 2008, p. 2)

Par ailleurs, Cliche, Séguin, et al. (2012) distinguent trois types d'environnement dans un quartier, d'abord l'environnement social qui est la composition de la population avec ses différentes caractéristiques, ensuite l'environnement physique qui renvoie à l'occupation de l'espace et aux caractéristiques naturelles et bâties comme les espaces verts et le réseau routier et enfin le paysage de services et d'équipements qui renvoie à la présence des commerces, hôpitaux, centres commerciaux, etc. Pour Cliche, Séguin, et al. (2012), la qualité de ces trois types d'environnements peut varier d'un quartier à un autre. D'abord, les personnes âgées, afin de se sentir en sécurité, préfèrent vivre dans les quartiers non défavorisés où la criminalité perçue et effective est faible, le renouvellement de la population n'est pas important, où la diversité ethnique est faible et où il n'existe pas de groupes sociaux dérangeants comme les « jeunes flâneurs ». Ensuite, elles préfèrent les quartiers où les services sont accessibles et enfin les endroits

où il y a moins de nuisances physiques et sonores et dans lesquels elles peuvent pratiquer la marche. Nous chercherons ici à évaluer en quoi la densité et la diversité sociale dans cet espace urbain peuvent influencer le sentiment de sécurité chez les personnes.

## **LA SECURITE ONTOLOGIQUE**

Le sentiment de sécurité étant un fait subjectif et diffus, Giddens (1994) a développé le concept de sécurité ontologique éclairant comment celle-ci est associée aux relations sociales. En effet, dans son analyse des conséquences de la modernité, il cherche à expliquer les changements intervenus dans les institutions et les relations sociales entre les individus. Pour ce faire, il s'appuie entre autres sur les notions de confiance et de sécurité ontologique. D'abord, il explique que la confiance peut se manifester dans les relations face à face ou de coprésence et dans les relations anonymes dans un système abstrait. Il ajoute que la société est faite de tensions et de dangers. La confiance et le risque sont donc indissociables parce que la confiance suppose la conscience du risque encouru, et que cette conscience permet aux individus de réduire le danger. D'après Giddens, la confiance est un sentiment de sécurité qui se justifie par la foi dans la fiabilité d'un individu ou d'un système. La confiance trouve sa base dans la construction de sa propre identité, donc dans la sécurité ontologique.

La sécurité ontologique est un sentiment continu qui permet de se libérer de l'anxiété et des angoisses que les préoccupations sécuritaires provoquent. La construction de son identité se fait dans la réciprocité des attentes et la confiance mutuelle qu'il y a entre soi et ses proches. De cette manière, Giddens explique à travers le concept de sécurité ontologique, que les individus ne se replient pas sur eux-mêmes, mais s'ouvrent vers l'altérité. Ainsi, l'individu s'ouvre à l'altérité et développe des liens impersonnels. La fiabilité de l'altérité devient nécessaire, pour qu'il ait confiance et pour permettre une auto actualisation de son identité.

Dans ce travail, c'est la confiance qui se décline dans les relations de coprésence qui nous intéresse. Il faut noter que Giddens n'a pas fait de différence entre le fait de choisir de faire confiance et le fait qu'un individu ou un système inspire confiance. Dès lors, dans notre étude, il sera intéressant de montrer quels sont les éléments qui inspirent confiance aux personnes âgées, que ce soit dans l'espace urbain ou dans leurs interactions avec l'altérité. Dans cette recherche, nous nous proposons, d'interroger cette sécurité ontologique chez les personnes âgées en lien avec leurs pratiques socio-spatiales de la ville. Cela nous permettra de savoir comment les personnes âgées vivent une relation de coprésence avec l'altérité.

## **LE VOISINAGE DE PROXIMITE, UNE RESSOURCE NEGOCIABLE**

Vieillir n'est pas un processus linéaire et homogène, il dépend certes de la santé de la personne, mais aussi du contexte dans lequel elle évolue. Si des personnes âgées, en vieillissant, se replient de plus en plus dans leur domicile, d'autres, selon de Ravinel (1991), recommencent à investir dans de nouvelles activités et l'espace urbain, ce que confirme une de nos participantes : « Je crois que je suis jamais à la maison. Je suis toujours dehors, finalement. » (Madame Romano, 67 ans, Rue de Carouge)

L'investissement de l'espace public et la reprise de leurs activités peuvent dépendre du paysage de services et d'équipement (Cliche, Séguin, et al., 2012), mais aussi de l'accessibilité des services (commercial, médical, de loisirs, etc.) dont les personnes âgées ont besoin. D'ailleurs, l'accès facilité à ces services, c'est-à-dire qu'ils soient joignables à pied, en voiture ou en transports publics, procure des avantages à celles qui habitent dans un quartier bien desservi. Les personnes âgées se sentent alors rassurées car elles pourront garder le plus longtemps possible leur autonomie, même si elles en viennent à avoir une mobilité réduite, comme l'illustre ces propos :

Des fois, je me projette dans 10-15 ans. On n'a pas tous la même mobilité et je me dis que si jamais, je pourrais continuer à venir [aux fêtes de la maison de quartier] parce que je sais que [c'est possible en chaise roulante]. Ça a un côté rassurant. (Madame Dufour, 68 ans, Rue de Carouge)

En diminuant les risques de dépendance, les personnes âgées renforcent leur sentiment de sécurité et augmentent leur aptitude à investir l'espace urbain. Comme le montre Madame Lambert qui décrit son attachement au quartier :

Si on veut aller en ville, on a le tram qui est juste-là. On a tous les commerces. Moi, je n'ai pas besoin d'aller au centre-ville. On a tout sous la main. Alors, c'est ça qui est bon. C'est pour ça que je n'habiterais pas ailleurs. Voilà l'aspect positif. Côté pratique, oui. (Madame Lambert 80 ans, Rue de Carouge)

En plus de ce « côté pratique » du quartier auquel elles tiennent, les personnes âgées prennent aussi en compte l'occupation de l'espace urbain par les individus. Comme cette participante qui, en parlant d'un lieu qu'elle n'aime pas, explique :

Alors la photo [Photo 4] c'est un des lieux que je n'aime pas. Très curieusement, c'est l'arrière... c'est la Rue Christiné. C'est l'arrière de la salle communale. C'est une rue où il y a très peu de gens qui marchent, il y a peu de passage. Souvent c'est interdit de stationner parce qu'ils aménagent la salle communale et c'est un endroit où je ne me sens pas très en sécurité. Par exemple, si je prends de l'argent et qu'après je dois aller quelque part, et ben je l'évite parce qu'elle n'est pas passante. (Madame Dufour, 68 ans, Rue de Carouge)

Le fait qu'une rue soit « passante » ou non influence la perception de la sécurité. Ce facteur change leurs pratiques en les conduisant à éviter ou à préférer une rue plus qu'une autre. Cette participante abonde dans ce sens et nous explique :

Si j'ai le choix entre deux rues qui m'amènent au même endroit, je vais éviter celle où il y a moins de monde, qui

est la plus déserte ou la plus anonyme. (Madame Dubey, 77 ans, Rue de Carouge)

A la question de savoir pourquoi elle préférerait la rue « où il y a du monde », elle nous répond qu'elle s'y sent bien et continue avec ces explications :

Quand il y a la foule, je peux trouver de la solidarité, de l'intérêt des gens qui sont là, pour ce que je vis, pour ce que je vois. [...] Ça me rassure dans le sens de la vie, d'exister, d'être, d'appartenir, oui, moi je fais confiance aux gens que je vois dans la rue. (Madame Dubey, 77 ans, Rue de Carouge)

Comme le concept de sécurité ontologique (Giddens, 1994) le souligne, la confiance se manifeste dans les relations de coprésence. Ces participantes nous expliquent comment elles se sentent en sécurité en présence d'autrui. Celle-ci se traduit dans la présence de « foule » ou dans le fait qu'une « rue soit passante ».

Pendant la soirée aussi, les personnes âgées évaluent le risque avant de sortir, comme nous confie cette participante :

Hier soir, j'ai un tout petit peu zappé la sortie du chien. Donc c'était quand même, pour moi, c'était tard : 23 heures. Je regarde s'il y a des hommes des fois dans le bistrot qui est en face. Et, je me dis : « Aller, tu peux sortir ». Puis, parce que j'ai peut-être une peur comme ça – mais, elle est quand même justifiée, ma peur, par certaines agressions qu'il y a eu. [...] C'est pour ça. Alors, à 23h, en revenant dans l'allée, j'ai rencontré deux policiers, deux protectas<sup>31</sup>. Et là, ça rassure. (Madame Romano, 67 ans, Rue de Carouge)

Le fait qu'il y ait encore des commerces ouverts et fréquentés et surtout de rencontrer des policiers rassure les aînés, car ils pourront être potentiellement mobilisés en cas de problème.

●  
<sup>31</sup> Entreprise de sécurité privée.

D'ailleurs, Madame Lacroix trouve aussi une telle ressource en son concierge, elle nous explique :

On a un très gentil concierge. Je préférerais qu'on dise « gardien de quartier ». C'est quelqu'un de gentil qui est discret. Il regarde discrètement s'il y a une personne âgée qui n'est pas sortie depuis trois jours. Il a un œil bienveillant. (Madame Lacroix, 75 ans, Rue de Carouge)

Les entretiens soulignent que pour ces participantes, l'environnement social de leur quartier, à savoir leur voisinage de proximité et l'investissement de l'espace qui fait qu'une rue soit « passante » ou qu'elle ait « du monde », sont des éléments qui les rassurent. D'ailleurs, Madame Dubey pense qu'elle pourrait trouver de la « solidarité » dans « la foule ». Pour reprendre les termes de Giddens, les aînés interviewés ont donc confiance en la fiabilité de l'altérité d'où leur ouverture à celle-ci. Ces différents éléments leur inspirent confiance, même s'ils ne manquent pas d'évaluer le risque avant de s'exposer dans l'environnement social.

Si l'environnement social peut regorger de ressources mobilisables par les aînés, Monsieur Fleury nous fait remarquer qu'en plus il peut se créer des liens dans le voisinage ainsi que dans les commerces qu'il fréquente. Il nous dit :

Mais avec le marché [aux légumes], on a développé quand même d'énormes contacts. Ce n'était pas seulement vendre, mais des échanges. Il y avait des fois des grandes discussions avec ceux qui voulaient. [...] Oui, ça a beaucoup changé, comme je vous ai dit. C'est vrai qu'en une année, on ne connaissait plus personne. Il y avait beaucoup de monde. Les anciens étaient encore là, mais ils se noyaient dans les nouveaux, parce qu'il y avait des centaines des nouveaux. (Monsieur Fleury, 71 ans, Chêne-Bougeries)

Monsieur Fleury regrette l'opportunité qu'il y avait avant de créer des liens dans les services et commerces. Comme il l'explique, ce n'était pas que vendre, faire ses courses était aussi une pratique de sociabilité. Les formes modernes d'organisation

urbaine favorisent un système relationnel basé sur l'anonymat au détriment de l'interconnaissance (Bonnet et Bernard, 1998). L'arrivée des centres commerciaux et des grandes surfaces a notamment rendu les relations plus anonymes. Néanmoins, les personnes âgées trouvent encore les moyens de créer dans leur voisinage de proximité un réseau de connaissances. Dans ce réseau elles peuvent trouver des individus avec qui elles ont créés des liens de solidarité et de familiarité, comme le dit ce monsieur :

Moi, je dirais que c'est très important parce que je me sens bien ici. Les gens que je rencontre généralement sont des gens avec qui j'ai pas forcément une grande connaissance d'eux mais c'est des contacts sympathiques, bienveillants. [...] Même sans rien, je vais [au marché] aux puces comme ça pour voir, pour voir les gens. Et puis, je ne vais pas dire que c'est un rendez-vous, mais on a quelques chances de rencontrer des potes. (Monsieur Saudan, 85 ans, Rue de Carouge)

Ainsi, la répétition, voire la routinisation de pratiques peut faire que cet anonymat se transforme en familiarité. En effet, il se crée un réseau d'échanges et de solidarité dans le voisinage, à force de fréquenter certains endroits comme les centres commerciaux, grandes surface, tea-room et d'avoir certaines activités (aller promener le chien, ou aller au marché aux puces, etc.).

## **PREOCCUPATIONS SECURITAIRES ET STRATEGIES DE SECURISATION**

Pour les personnes âgées, le contraste entre le passé et le présent ne se traduit pas seulement dans la possibilité qu'elles avaient de créer des liens de familiarité, il se manifeste aussi dans leur sentiment de sécurité. Comme le souligne Madame Lacroix : « On n'avait pas cette impression d'insécurité, voyez les choses ont tellement changé, regarde, maintenant, tout ce sont des choses qu'on n'a pas connu avant. » (Madame Lacroix, 80 ans, Chêne-Bougeries).

Leur vision des transformations de leur quartier explique également que les personnes âgées n'osent plus sortir tard le soir, ou alors qu'elles sortent en n'étant pas tout à fait rassurées, comme l'explique Madame Lambert :

Non, au début, il n'y avait pas [de problèmes]. Tout le monde respectait les gens. Ils faisaient tous la même chose. Ceux qui sont là depuis encore plus longtemps, quarante ans, ils me disent : « C'était super ! On pouvait sortir, on rentrait le soir tard, on ne risquait rien du tout ». Moi, je n'avais pas tellement peur, mais maintenant, je commence un peu à avoir peur. Quand je rentre très tard avec ma voiture, je dois descendre dans les parkings. Là, je ne suis pas très tranquille. (Madame Lambert, 80 ans, Rue de Carouge)

Même si leur vision des transformations du quartier influence leurs perceptions et leurs pratiques, ce n'est pas pour autant que les aînés se replient dans leur domicile. Madame Lambert nous dit qu'elle a toujours une lampe de poche afin de pouvoir identifier une personne lorsqu'elle s'approche d'elle. Alors ils continuent d'investir l'espace public tout en se prémunissant pour assurer leur sécurité. Néanmoins, cet investissement suppose également qu'ils soient confrontés à l'altérité. Il faut noter qu'il y a une ambivalence dans la perception de cette altérité par nos différents participants, par exemple, pour Madame Lacroix :

C'est un quartier populaire dans le bon sens du terme, où la diversité est acceptée et où, comme dans tous les quartiers qui se respectent, on a un ou deux psychotiques qu'on connaît bien, qui sont un danger pour personne, qui sont simplement fous, dont certains peuvent avoir peur mais en tout cas, pas les habitués du quartier. (Madame Lacroix, 75 ans, Rue de Carouge)

Madame Chatin abonde dans le même sens en décrivant le quartier et cette diversité mais ne manque pas de prévenir :

Ce que j'aime le plus aussi c'est qu'ici, il y a une population très multiculturelle et très diversifiée. Ça c'est aussi un

atout. Ça peut être aussi un inconvénient, parce qu'il y a pas mal de Roms. Mais bon, il y en a partout, mais beaucoup dans le quartier de Plainpalais et quelque fois ce n'est pas facile, facile... Ça pourrait peut-être créer un peu d'insécurité. (Madame Chatin, 67 ans, Rue de Carouge)

Les personnes âgées ne sont pas gênées en soi par la présence de cette altérité dans l'environnement social, même si elles ne manquent pas d'éprouver une préoccupation sécuritaire que Roché (1998) nomme préoccupation pour l'ordre social. Outre la présence de cette altérité dans l'espace, il y a la question de l'occupation que celle-ci fait de cet espace et de la frustration que les aînés ressentent par rapport à cela. Comme le souligne cette participante :

L'après-midi et le soir, sur les bancs, nous, on ne peut même pas y aller parce qu'ils sont tous là, eux. Ils sont tous là. Ils squattent les bancs. On a un parc. On ne peut même pas tellement en profiter. (Madame Lambert, 80 ans, Rue de Carouge)

Ainsi, cette confrontation entre cette altérité et les aînés révèle que l'espace urbain n'est pas une zone à laquelle ils ne sont pas attachés. Autrement dit, s'il est un lieu de rencontre avec le voisinage et aussi un espace de pratiques personnelles, comme aller se promener ou s'asseoir sur les bancs. Dès lors, afin de sauvegarder ces pratiques et leur investissement de l'espace, les aînés adoptent des stratégies aussi bien passives qu'actives. D'abord il y a l'évitement des espaces occupés par cette altérité. Ensuite, ils peuvent se plaindre à la police comme le révèle cette dame :

J'évite surtout de passer là, dans le square, ce qui est très dommage parce qu'on a une bibliothèque. Beaucoup de personnes évitent de passer là justement à cause de cette population qui est ici, des fois, même de jour. (Madame Romano, 67 ans, Rue de Carouge)

Et à la question de savoir quelle stratégie ils ont adopté face à cette frustration, elle répond :

L'association a demandé beaucoup plus d'interventions de la police. C'est la police municipale et des sécuritas<sup>32</sup>. Il y avait certaines personnes qui allaient habiter dans les caves. Donc, il y avait des amis qui n'osaient plus aller à la chambre à lessive qui est au deuxième sous-sol. (Madame Romano, 67 ans, Rue de Carouge)

Par conséquent, nous voyons que les aînés mettent en place des stratégies pour assurer leur sentiment de sécurité et pouvoir continuer à occuper leur environnement de vie. D'ailleurs, selon Clavel (2002), l'espace public est un espace de coexistence dans lequel les comportements sont spécifiques et codifiés. De ce fait, même si ces espaces ne sont pas appropriables de manière plus ou moins permanente, les pratiques peuvent être différentes comme le souligne cette participante quand elle évoque les individus qui occupent les bancs publics et les parcs. Les comportements de cette altérité qui « squatte », « occupe » et « habite » incitent les aînés à avoir des stratégies allant de l'évitement à l'appel à un contrôle social comme l'intervention de la police. D'autres fois, les aînés n'hésitent pas à miser sur l'inconfort afin de repousser cette altérité, comme nous l'explique cette dame en parlant des portes des couloirs du même square où se trouvent leur club d'aînés et la bibliothèque :

On a fait enlever les portes parce qu'il y avait des portes. Donc on les a fait enlever pour que ça leur fasse courant d'air. C'est méchant, mais c'est comme ça. Les gens du quartier doivent pouvoir vivre tranquillement, parce que, je ne sais pas si vous avez remarqué, il y a quand même cinq sorties – une, deux, trois, quatre, cinq sorties – à ce square. Ça fait un petit peu labyrinthe. (Madame Romano, 67 ans, Rue de Carouge)

Ainsi, les aînés acceptent la présence de cette altérité tant qu'elle ne perturbe pas leur quotidien, habitude et tranquillité, mais aussi qu'elle ne soit pas l'auteur d'actes incivils. En effet, dès que cette « population » commence à salir l'espace, leur occupation devient

●  
<sup>32</sup> Entreprise de sécurité.

« dérangeante » pour ces aînés. A titre d'exemple Madame Romano nous dit, en parlant de deux photos (Photo 5 et 6), que cet endroit qui était à la base un espace de convivialité est devenu « sale » :

Ça, je n'aime pas. C'est un lieu propice à plein des vilaines choses et du graffiti. Ça fait sale. Ils échangent de la drogue. Un temps, il y avait de la prostitution derrière. Et, c'est un urinoir. Normalement, il y a une table plus des bancs en béton. Ça pouvait servir pour faire un pique-nique. Parfois, il y a des pique-niques mais, ils te laissent après leurs détritrus. Un temps, on avait un vagabond. On l'avait accepté, parce que finalement, il rangeait ses affaires. Il ne laissait rien trainer. Et un jour, il a été chassé parce qu'il y a des Roms qui sont venus et ils l'ont fait partir. Il respectait quand même les lieux. [...] Mais les Roms, vulgairement, foutaient la merde. Eux, ils laissent trainer leurs affaires et c'était sale, très sale. (Madame Romano, 67 ans, Rue de Carouge)

Cet extrait d'entretien montre que, comme le dit Dittman (2005), les actes incivils sont associés à un signe de désorganisation sociale. Respecter un lieu et ne pas le salir participe à rendre le quartier agréable pour les aînés.

Le rapport à l'altérité est quelque peu différent à Chêne-Bougeries car c'est un quartier relativement calme comparé à la Rue de Carouge. A Chêne-Bougeries, la densité et la diversité sont moins visibles dans les rues, comme ces notes de terrain le montrent :

Sur notre chemin de retour sur la route de Chêne, à nouveau les grandes maisons avec des murs ou des barrières de végétation étaient la norme. Notre impression est confirmée par les caméras de surveillance, les codes d'accès et les chiens. Bien que les espaces communs soient assez agréables, caractérisés par une végétation abondante et la tranquillité, nous n'avons vu personne dans les rues, en dehors d'un joggeur. (Note de terrain, 3 novembre 2015).

Lors de cet entretien, comme les autres fois, le multiculturalisme est abordé lors de la conversation. Monsieur Bonnard (72 ans Chêne-Bougeries) explique comment une personne à la peau foncée, par exemple, peut susciter des inquiétudes dans l'environnement d'une petite communauté périurbaine comme Chêne-Bougeries, principalement en raison d'un manque d'habitude de telles rencontres. (Note de terrain, 2 février 2016)

Les entretiens révèlent que dans ce type d'espaces urbains les stratégies sécuritaires sont tout autre, comme le fait remarquer Madame Kaufmann (77 ans, Chêne-Bougeries) : « Des fois il y a aussi des voitures, là, chez nous. On a des gens qui mettent leur voiture, comme ça, ça fait plus habité, et puis, ça donne de la sécurité. La seule chose qui serait vraiment pour nous très grave, c'est les dégâts. Les cambrioleurs ils font des dégâts. » Pour cette participante, garer sa voiture devant sa maison peut donner l'impression qu'elle est habitée et ainsi dissuader les « cambrioleurs ». Un autre élément de sécurisation est l'alarme Elle poursuit : « Mais ce que j'aimerais bien, c'est la petite étiquette, juste la petite étiquette [...] Parce que la petite étiquette, si on la met sur la boîte aux lettres, puis ils savent. » (Madame Kaufmann, 77 ans, Chêne-Bougeries). Pour elle, avoir l'étiquette qui indique qu'il y a une alarme chez elle peut aussi rebuter les potentiels cambrioleurs, et ainsi lui procurer de la sécurité. Comme dans ce quartier, il y a encore beaucoup de villas, les aînés convoquent leur voisinage pour qu'ils surveillent leurs maisons. Par exemple, quand ils s'absentent pour les vacances, le voisin est une ressource mobilisable pour assurer la surveillance. Dans ce sens, cette même participante explique :

Quand ils vont en vacances, on va un peu surveiller. [...] On est obligé de surveiller. C'est devenu instinctif dès qu'il y a quelqu'un qui passe dans le chemin. On a de la chance, c'est un chemin sans issue. [...] On surveille sans surveiller. On est présent. On est toujours présent. Donc ça doit quand même rebuter. J'espère que ça repousse quand même. (Madame Kaufmann, 77 ans, Chêne-Bougeries)

Par conséquent, être toujours présent est une manière de prévenir tout comportement à risque. D'autre fois, ces aînés montrent leur présence en se faisant voir, et ils vont même jusqu'à entamer la conversation afin de savoir ce que « ces inconnus » font dans le quartier :

Alors, s'il y a quelqu'un qui est drôle ou qui se promène, moi je fais semblant de rien, je vais à la boîte aux lettres, puis je dis : « Vous chercher quelqu'un ? » Puis, je commence à causer avec. Et puis, ils se rendent compte qu'on est là, qu'on surveille. C'est assez bien ça. On fait tous ça. Ma cousine, elle fait ça aussi et tout le monde est prêt à demander « Qu'est-ce que vous faites là ? ». Enfin, pas : « Qu'est-ce que vous faites là ? », mais plutôt : « Est-ce que je peux vous aider à chercher. » Voilà. (Madame Kaufmann, 77 ans, Chêne-Bougeries)

Par ailleurs, à Chêne-Bougeries, les aînés sont préoccupés par la construction de nouveaux immeubles et l'extension de la voirie, pour eux cela va contribuer à densifier leur quartier. De ce fait ils seront plus confrontés à ces « nouveaux venus » qui viendront habiter le quartier. C'est ce que montre les propos de Madame Kaufmann (77 ans, Chêne-Bougeries), interrogée sur son désir de voir son quartier plus attractif : « Alors, c'est justement le contraire. Moi, j'aimerais bien que non. Non, parce que, ça amènera du monde. » Nous voyons que les enjeux sécuritaires rencontrés par les personnes âgées sont différents selon la manière dont elles perçoivent leur espace de vie. Leurs stratégies de sécurisation diffèrent ainsi entre les deux quartiers étudiés. Donc, selon la présence de l'altérité dans l'espace urbain et selon la présence ou l'absence de ressources mobilisables dans leur voisinage, les aînés calculent leur exposition aux risques afin de préserver leur bien-être. Ces éléments viennent, en effet, influencer la confiance faite à autrui.

## CONCLUSION

La dimension subjective du sentiment de sécurité et la perception qu'ont les gens de leur vulnérabilité face à une éventuelle menace rendent compte de la complexité de ce domaine de recherche. Néanmoins, la question du sentiment d'insécurité ou de sécurité dans l'espace urbain constitue une autre approche pour investiguer le domaine du « vieillir en ville ». Ce thème permet de prendre en compte les pratiques socio-spatiales de la ville par les personnes âgées, et l'impact de l'aménagement de l'environnement urbain dans ces différentes dimensions (physiques, sociales et services, équipements urbains). En effet, même si l'exposition aux risques est inhérente à la pratique de la ville, les aînés parviennent à évaluer le risque qui est jugé acceptable pour eux. Dans cette perspective, il est intéressant considérer les aînés comme des acteurs stratégiques.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bonnet Michel et Bernard Yvonne (1998), *Services de proximité et vie quotidienne, de nouvelles sociabilités urbaines*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Burton-Jeangros Claudine, Hummel Cornelia, Kimber Leah, Riom Loïc et Dupuis Blaise (2014), *Grand âge et enjeux sécuritaires : Perception des risques par les aînés*, Rapport de recherche, Genève : Université de Genève, mimeo.
- Caradec Vincent (2015), *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*, Paris : Armand Colin.
- Clavel Maité (2002), *Sociologie de l'urbain*, Paris : Economica.
- Clément Serge, Mantovani Jean et Membrado Monique (1995), *Vieillesse et espaces urbains. Modes de spatialisation et formes de déprise*, Rapport de recherche, Toulouse : CNRS.
- Cliche Laurent, Séguin Anne-Marie et Apparicio Philippe (2012), Qualité de l'environnement urbain autour des résidences privées pour personnes âgées à Montréal, un portrait multidimensionnel, In : Negron-Poblete Paula et Séguin Anne-Marie (Éds.), *Vieillesse et enjeux d'aménagement : Regards à différentes échelles*, Québec : Presses de l'Université du Québec, pp. 67-98.

De Ravinel Hubert (1991), *Le défi de vieillir*, Québec : Les Éditions de l'Homme.

Dind Jean-Philippe (2008), Les quartiers espaces de vie : La convivialité des espaces publics, In : Fischer Gustave-Nicolas (Éd.), Actes numériques du colloque « Projets de quartiers durables, de l'intention à la réalisation », Lausanne : Université de Lausanne, [En ligne], <https://www.unil.ch/webdav/site/ouvdd/shared/Colloque%202008/Pages%20du%20site/Communications/5-Social/Dind.pdf>, (consulté le 10 février 2017).

Dittman Jörg (2005), Les causes de la peur : La mesure des sentiments d'insécurité et de la peur du crime en Allemagne et en France, *Déviance et Société*, 29(3), pp.299-312.

Eckert Christian (2004), La culture de la peur au quotidien, chez les personnes âgées, dans la ville de Porto Allègre au Brésil, *Retraite et Société*, 41(1), pp. 125-147.

Giddens Anthony (1994), *Les conséquences de la modernité*, Paris : L'Harmattan.

Henrard Jean-Claude (2002), Les défis du vieillissement : La vieillesse n'est pas une maladie, Paris : La Découverte.

Lalivé d'Épinay Christian et Cavalli Stefano (2013), *Le quatrième âge ou la dernière étape de la vie*, Lausanne : Presses Polytechniques et Universitaires Romandes.

Lavoie Jean-Pierre, Rose Damaris, Burns Victoria et Covanti Véronique (2012), Gentrification et dynamiques d'exclusion et d'inclusion sociales des aînés, le cas de la Petite-Patrie à Montréal, In : Negron-Poblete Paula et Séguin Anne-Marie (Éds.), *Vieillesse et enjeux d'aménagement, regards à différentes échelles*, Québec : Presses de l'Université du Québec, pp. 99-118.

Moulton James (1996), The Impact of Crime and Violence on Lifestyle of Elderly Living in Mixed Population Housing: A Pilot Study, *Physical and Occupational Therapy in Geriatrics*, 14(1), pp. 53-65.

Paris Mario, Beaulieu Marie, Cousineau Marie-Marthe et Garon Suzanne (2011), La signification des stratégies de la vie quotidienne chez les aînés quant à la peur du crime : Une perspective de l'interactionnisme symbolique, *Revue internationale de sociologie et de sciences sociales*, 14, pp. 9-27.

Roché Sébastien (1998), Expliquer le sentiment d'insécurité : pression, exposition, vulnérabilité et acceptabilité, *Revue française de science politique*, 48<sup>e</sup> année, 2, pp. 274-305.

Thouez Jean-Pierre (1983), Les dimensions géographiques de l'insécurité chez les personnes âgées : Application à deux quartiers de Montréal, *Santé mentale au Québec*, 8(1), pp. 56-66.

Vandersmissen Marie-Hélène (2012), Mobilité et espaces d'activité des 65 ans et plus dans la région urbaine de Québec, In : Negron-Poblete Paula et Séguin Anne-Marie (Éds.), *Viellissement et enjeux d'aménagement : Regards à différentes échelles*, Québec : Presses de l'Université du Québec, pp. 30-65.

Whitley Rob et Prince Michael (2005), Fear of Crime, Mobility and Mental Health in Inner-city, *Social Science et Medicine*, 61, pp. 1678-1688.



# LA FENÊTRE COMME SUPPORT DE LIEN SOCIAL CHEZ LES PERSONNES AGEES

*Alizée Lenggenbager*

## INTRODUCTION

La fenêtre est une construction architecturale définie comme une ouverture dans un mur. Elle représente une communication en même temps qu'une frontière entre le dedans et le dehors. Elle permet au regard de sortir et à la lumière d'entrer. Il existe de multiples modèles selon les pays, les régions, les villes, les quartiers et les rues. Peu importe l'endroit où elle se trouve, la fenêtre jouerait un rôle essentiel dans le rapport d'un individu au monde et dans ses interactions sociales, « aller à la fenêtre est une façon de marcher au monde et de nouer un lien » (Wajcman, 2004, p. 12). La fenêtre est largement étudiée et utilisée dans la poésie du 19<sup>ème</sup> siècle, notamment par Charles Baudelaire et Emile Zola. Elle est présentée comme une ouverture optique sur la vie et utilisée dans diverses expressions pour designer et parler d'ouverture physique ou psychique.

Dans ce chapitre, il sera dans un premier temps présenté comment, face à la restriction du périmètre de vie, la fenêtre peut jouer un rôle dans la redéfinition de « son quartier ». En effet, Caradec (2007) nous indique que la perte progressive de l'autonomie amène la personne âgée à réduire petit à petit son « périmètre de vie » et valoriser de plus en plus son logement qui devient un repère identitaire. Des stratégies sont alors mises en place pour qu'une passerelle soit entretenue avec l'extérieur. La télévision et les médias en font partie, mais la fenêtre d'un

logement peut, elle aussi, être une passerelle directe avec la vie du quartier. L'observation depuis une fenêtre ou un balcon permet d'être en prise avec ce monde et de créer un lien avec les autres générations avec lesquelles la personne âgée peine parfois à être en interaction. Pennec (2006, p. 54) écrit à ce propos : « Alors que les personnes les plus âgées semblent, elles, fort intéressées par l'observation et l'écoute des échanges entre jeunes, tout en conservant leurs distances. Voir sans être trop vu devient l'objectif de cette présence en anonyme pour s'assurer d'être en prise avec le monde d'aujourd'hui. »

Dans un deuxième temps, nous verrons comment la fenêtre peut être un support du lien social et ainsi pallier à la solitude et à l'isolement que peut générer le vieillissement. Pour conclure, nous montrerons le rôle et l'importance que la fenêtre joue dans les interactions avec la ville où elle peut être utilisée pour surveiller et être surveillé, permettant ainsi à une personne âgée de se sentir entourée. Arnaud Campéon (2011) se demande comment expliquer qu'un individu isolé ne se sente pas seul, alors qu'inversement, il arrive qu'une personne *a priori* bien entourée puisse souffrir de solitude. Le sentiment de solitude chez les personnes âgées peut être la conséquence de la restriction petit à petit du périmètre de vie qui peut amener un surinvestissement du logement. Dans ce cas, la fenêtre peut prendre toute son importance.

## **LE ROLE ET L'IMPORTANCE DE LA FENETRE POUR LES PERSONNES AGEES**

Une fois à la retraite, les personnes passent plus de temps chez elles. Certains de nos enquêtés nous ont confié être beaucoup plus actifs dans leur vie depuis leur retraite, mais que malgré cela, le temps passé à leur domicile est plus important qu'avant. Lors d'un entretien, nous avons demandé à Madame Dupont de définir les limites de son quartier :

J'habitais là, mais je crois, j'aurais mis les parcs, le bord du lac, et puis jusqu'à la ville, tout ça. J'aurais englobé beaucoup plus, parce que bon, à l'époque, si vous habitiez à côté d'un parc, soit vous traversiez, soit vous y alliez plus souvent. Donc, c'est vrai que le quartier, je l'aurais agrandi beaucoup plus qu'ici. Parce qu'ici finalement, c'est peut-être aussi parce que je ne travaille plus. Je travaillais à la Rue de Lausanne, donc je devais quand même aller jusqu'à la gare. J'allais à pied. [...] C'est vrai, quand vous êtes à la retraite, que vous sortez moins, vous faites moins de choses, et, ça se restreint aussi. (Madame Dupont, 64 ans, Chêne-Bougeries)

Mme Dupont s'aperçoit en faisant l'exercice de la carte avec un enquêteur<sup>33</sup>, que le périmètre qu'elle considère comme son quartier s'est beaucoup restreint depuis qu'elle ne travaille plus. Les trajets en ville sont moins fréquents et elle se contente des déplacements dans le quartier. Le périmètre de vie se restreint aussi pour d'autres personnes que nous avons interrogées. Les personnes à la retraite passeraient plus de temps à leur domicile. Ceci pourrait expliquer le besoin de nouer un lien avec le voisinage, la rue ou le quartier d'une manière plus forte, car il y a un ancrage plus fort dans un lieu.

Lors de notre recherche, plusieurs participants nous ont fait part de l'importance qu'ils accordaient à la vue qu'ils pouvaient avoir de leurs fenêtres. Nous avons tenté de demander aux personnes interrogées si elles avaient tendance à regarder par la fenêtre et si la vue avait une importance pour elles :

Oui, j'aime bien. C'est pour ça que je n'ai pas mis de rideaux dans ma cuisine. Parce que je regarde les gens dans la cour, les voisins. Je n'aime pas avoir les rideaux fermés. Là, je les ferme que dans mon salon, parce que ça donne sur un horrible immeuble en face. C'est la Rue de Carouge, je veux dire le Boulevard du Pont d'Arve où il n'y a rien. Alors, c'est fermé, mais autrement, c'est



<sup>33</sup> Voir chapitre « Méthode », p. 34-35.

toujours ouvert du joli côté. (Monsieur Schmidt, 72 ans, Rue de Carouge)

Monsieur Schmidt choisit de mettre en évidence un lieu, un passage qu'il trouve beau et qui est représenté par sa fenêtre. Dans ce cas, le rideau permet de cacher la fenêtre qui n'est pas plaisante. Elle permet à celui qui regarde depuis là, d'être en lien avec le monde, avec la vie qui se passe devant ou en bas de chez lui. La fenêtre peut être un outil contre l'isolement et la solitude. Une enquêtée de Chêne-Bougeries nous dit qu'elle a mis du temps avant de trouver un appartement qui lui convenait, car il était très important pour elle de vivre dans un lieu où la vue est plaisante.

Là, il y a une grande église catholique, et moi, étant au quatrième surtout, ça fait partie de ma vue. Il est grand [l'appartement], parce que je cherchais beaucoup les appartements d'après le prix, d'après la grandeur. J'étais de l'autre côté de la ville et puis quand vous allez voir, que l'appartement est tout refait, tout neuf, et quand vous voyez ce que vous allez voir toute la vie, il y a de quoi attraper une dépression. (Madame Sholten, 79 ans, Chêne-Bougeries)

Dans ce cas, Madame Sholten met en avant le fait que la vue a toute son importance et peut influencer les humeurs et la qualité de vie. Cette personne a souhaité mettre l'accent sur la vue depuis ses fenêtres. Elle nous dit qu'un logement peut avoir toutes les qualités requises mais qu'à partir du moment où la vue n'est pas belle, cela n'a plus d'importance. Parmi les photos faites par les participants, beaucoup ont été prises par la fenêtre, du balcon ou depuis la terrasse d'un logement. Que ce soit à Chêne-Bougeries ou à la Rue de Carouge, les enquêtés ont très souvent désigné ces photos dans la catégorie « là où je vis ».

Aussi depuis mon balcon (Photo 7). Ça, c'est le Salève. Voilà, ce que vous voyez juste là, quand on le voit.

*D'accord. Et dans quelle catégorie?*

C'est 'là où je vis' et 'ce que je trouve beau'. Il a des levers de soleil magnifiques et des couchers de soleil magnifiques. (Madame Lacroix, 75 ans, Rue de Carouge)

Il est souvent ressorti de nos entretiens de photo élucidation que la vue fait partie du « là où je vis », de l'habitat et du quotidien. Une enquêtée de la Rue de Carouge présente son balcon comme étant un lieu de vie qui lui permet d'être en lien avec l'extérieur (Photo 8 et 9).

Je me sens très à l'aise sur mon balcon, mais y a des gens ils ont le vertige et ils ne sont pas bien. Moi non, je suis bien, impeccable, vraiment j'ai un appartement que j'aime. Ça aide.

*Et pourquoi vous avez pris ces deux photos à partir de votre balcon ?*

Parce que c'est mon horizon. C'est là où je vais voir les potins du quartier s'il y en a, pour comprendre pourquoi le petit pleure, le chien aboie, où observer ceux qui viennent casser les vitrines du bijoutier en bas la nuit. (Madame Dubey, 77 ans, Rue de Carouge)

A travers cet extrait d'entretien, on peut s'apercevoir de l'importance qu'une personne peut octroyer à sa fenêtre ou à son balcon. Madame Dubey décrit son balcon comme son horizon, comme un lieu d'information et de réponses à ses questions. Elle vit la vie de quartier à travers son balcon.

Certaines personnes vont ressentir le besoin de choisir leur logement en fonction de la perception de la ville ou du quartier qu'elles vont avoir par le biais de la vue. Une enquêtée de la Rue de Carouge nous a fait part du fait qu'elle préférerait choisir un logement avec la vue sur une rue animée plutôt qu'un logement qui donne sur une cour intérieure calme. Le bruit la rassure et le mouvement de la ville aussi.

Par exemple, le peu de temps où j'étais toute seule, j'avais beaucoup de peine à être à table et de n'avoir personne à côté de moi. Alors maintenant, je vois la rue et alors je vois les gens. Ça ne me fait plus l'effet d'être toute seule.

C'est un peu bizarre, mais pour moi c'est... la circulation... je n'aime pas être où il n'y a pas de bruit. Evidemment, il y a la voiture des pompiers, les ambulances, etc. [...] Pour moi, c'est plus rassurant d'avoir du bruit. [...] Voilà, regardez là ! [Elle fait signe de regarder par la fenêtre.] Il y a un monsieur avec un truc à roulette [un déambulateur]. Oui, sans arrêt, on voit des tas de choses. Je me sens moins seule. Je ne sais pas qui sont ces gens, mais je les vois bouger.

*Vous avez l'impression de participer un peu ?*

Oui, d'être avec eux. (Mme Gralond, 92 ans, Rue de Carouge)

L'enquêtee met en avant le fait que les passants, le bruit des transports publics et l'agitation lui permettent de se sentir rassurée et non isolée, car elle a le sentiment de participer à la vie qui se déroule sous ses yeux. Madame Gralond nous a aussi fait part du fait qu'elle sort tous les jours pour faire des petites courses afin de voir des gens. Elle n'aime pas tout acheter d'un coup, car le fait d'acheter petit à petit la force à sortir de chez elle. Dans cet extrait d'entretien, on s'aperçoit que cette vue de la fenêtre permet à la personne âgée de ne pas ressentir un sentiment d'isolement. On peut alors imaginer que cela permettrait aux personnes âgées de se sentir actives dans une ville qui est en mouvement constant et qui parfois peut se montrer effrayante par sa rapidité et son mouvement perpétuel. La fenêtre permet donc d'être en lien avec le monde extérieur tout en gardant une distance. Une autre enquêtée, qui habite en face d'un bar très animé de la Rue de Carouge, nous explique que le bruit ne la dérange pas, car elle aime écouter ce qui se passe et parfois même suivre les conversations des personnes qui boivent un verre ou fument une cigarette dehors. Elle nous dit que ce n'est pas toujours plaisant, mais qu'elle ne voudrait pas que cet endroit ferme ses portes.

« La Taverne » c'est un lieu de vie. Il y a beaucoup de gens dehors qui font du bruit, mais en même temps il a été interdit de fumer dedans, donc les gens sont obligés de sortir. En même temps moi, je me réjouis parce que je me

dis là il y a un lieu de rencontre. Je peux quasiment suivre les conversations, mais je me dis que c'est chouette et que je fais avec et je vis avec les inconvénients. Je veux dire à 2h du matin quand ça ferme, c'est vraiment bruyant, mais je pense qu'on est pas conscient quand on est en bas que les gens des immeubles entendent. (Mme Dufour, 68 ans, Rue de Carouge)

Dans cet extrait, il est mis en avant que même les nuisances sonores qui peuvent parfois empêcher quelqu'un de dormir ne sont tolérables en échange de ce que « la vie » qui se passe « en bas » peut apporter à la personne âgée. Le fait de pouvoir observer et entendre ce spectacle, permet à certaines personnes de se sentir en lien avec les autres générations et la ville.

Nous avons particulièrement remarqué ce phénomène à la Rue de Carouge. Les personnes interrogées ont parlé de leur balcon ou de leur fenêtre comme étant un lieu important. Une grande partie des participants de ce secteur ont pris en photo leur balcon ou une fenêtre de chez eux. Les enquêtés de Chêne-Bougeries ont été moins nombreux à le faire. Ceci s'explique probablement du fait que les enquêtés de la Rue de Carouge vivent tous dans un appartement, soit douze interrogés contre uniquement deux enquêtés sur huit à Chêne-Bougeries. Il est ressorti de nos entretiens qu'à la Rue de Carouge, les personnes qui se mettent à la fenêtre ou sur le balcon le font, la plupart du temps, pour observer ce qu'il se passe lorsqu'il y a une animation ou quelque chose d'autre « en bas ». Dans le quartier de Chêne-Bougeries nous constatons que le fait de vivre dans une maison où il n'y a pas de vue sur une rue animée ou sur un lieu de passage peut générer une certaine solitude. Les personnes vivant dans une maison sont parfois aussi conscientes qu'elles voient moins de monde, car il est alors plus difficile de croiser quelqu'un que lorsque l'on vit dans un immeuble. Madame Dupond nous dit que parfois elle ne voit personne pendant une semaine, même pas sa voisine. Elle le justifie du fait qu'elle vit dans une maison mais que si elle vivait dans un appartement, cela serait différent.

Il peut se passer une semaine sans que je la vois ou qu'elle me voit. Finalement, on est très individualiste quand on a une maison. Dans un immeuble vous sortez, vous croisez quelqu'un qui est sur le palier d'en face. Même si vous ne les connaissez pas, à la limite vous dites « bonjour, bonsoir ». En tous cas, dans un immeuble, on a plus de chance de rencontrer des gens, dans les escaliers ou dans l'ascenseur. Tandis que là, vous êtes dans une maison. Il suffit que vous ne sortiez pas en même temps, et puis, vous ne voyez personne. Il peut se passer des jours sans que je ne vois personne. (Mme Dupond, 64 ans, Chêne-Bougeries)

Cette dame nous laisse penser que de vivre dans une maison en étant âgée peut amener à l'isolement. Certaines personnes vivent bien le fait d'être seules mais pour d'autres une telle situation peut générer un sentiment de solitude. Une autre enquêtée de Chêne-Bougeries, nous dit qu'elle aime participer aux réunions d'école et aux animations proposées dans le quartier, car vivant dans une maison elle ne voit pas beaucoup de monde.

Disons, comme je suis tout le temps ici, moi je ne vois pas beaucoup de monde. C'est ça ! Bon, on dit bonjour au facteur. [...] Quand il y a des réunions à l'école, moi j'y vais. Toutes ces réunions de quartier, alors on y va. (Madame Kaufmann, 77 ans, Chêne-Bougeries)

Le fait de vivre dans une maison pourrait pousser les personnes à plus participer à la vie de quartier et aux diverses animations organisées par une commune.

A l'inverse, nous pouvons constater qu'une des seules personnes de la Rue de Carouge qui n'a pas pris de photos, ni parlé de sa fenêtre ou de son davantage balcon, est une dame qui vit au rez-de-chaussée et qui a la vue sur une haie et une maison qui se cache derrière celle-ci. Lorsque nous lui demandons si parfois elle regarde par sa fenêtre elle répond :

Non parce qu'il n'y a rien à regarder. Si vous êtes à l'étage d'accord. Bon, si je donne à manger aux moineaux, il y en

a une cinquantaine qui viennent et ça me fait rire alors je les guigne<sup>34</sup>. (Madame Dubois, 82 ans, Rue de Carouge)

Elle nous confie qu'elle ne porte pas d'intérêt à la vue qu'il y a de chez elle, car selon elle, elle n'a la vue sur « rien ». Lors de l'entretien, cette dame nous a confié qu'elle n'aimait pas son logement et qu'elle était très souvent dehors pour être le moins possible chez elle. Le fait d'être dehors, en ville, lui permet d'être en contact avec la ville et le gens, chose qu'elle ne peut pas avoir de sa fenêtre contrairement aux autres enquêtés de la Rue de Carouge. Lorsque la fenêtre ou le balcon donne sur des lieux attractifs, ils peuvent représenter la vie et l'animation d'une vie passée et d'une vie future.

Alors ça c'est une photo [Photo 10] de mon balcon avec l'école sociale<sup>35</sup>. C'est la pause vu qu'il y a plein d'étudiants dehors. Donc oui, c'est là où je vis en fait. Je trouve sympa quand les étudiants sont dehors au moment de la pause. Là, c'était 10 heures, mais une demi-heure après il n'y avait plus personne. Quand j'ai les fenêtres ouvertes, on les entend discuter et je trouve ça tout à fait agréable. Et puis, ça fait de l'animation et c'est un quartier qui vit. Le bâtiment est magnifique aussi.

*Est-ce que pour vous c'est riche d'avoir la vue sur l'école avec l'animation qu'il y a en bas ?*

Oui absolument alors. J'aime bien qu'il y ait un peu de vie et un peu d'animation. En fait, ce n'est pas constant. Mais j'aime bien ce contraste. Les étudiants représentent un renouveau. (Mme Chatin, 67 ans, Rue de Carouge)

Lorsque nous demandons à cette dame si le bruit de l'école peut être parfois dérangent pour elle, elle nous dit :

Non, non ça va. Ils ont leurs petites habitudes le vendredi soir, mais, vers 22 heures, c'est terminé. Au contraire, quand il fait beau je trouve sympa de les voir dans l'herbe;

●  
<sup>34</sup> Regarder, épier.

<sup>35</sup> La Haute-Ecole de travail social.

ils pique-niquent, ils prennent leurs pauses dehors je trouve ça très bien. Je les vois souvent de mon balcon.  
(Mme Chatin, 67 ans, Rue de Carouge)

Mme Chatin a du plaisir à vivre en face de cette école qui lui permet de voir les étudiants en pause et discuter. Souvent, nous pouvons penser que le bruit peut être très dérangement pour les personnes âgées. Avec les nouvelles normes, comme le double vitrage, la fenêtre permet réellement de couper avec ce qui se passe dehors d'un point de vue acoustique.

Alors moi, je laisse toujours ma fenêtre fermée parce que j'ai des vitres antibruit où on n'entend rien du tout. Mais il est vrai que, depuis qu'il y a le parc et tout ça, il y a aussi souvent des enfants puisqu'il y a une garderie, et le soir, il y a aussi des jeunes qui font un peu les fous et tout. Je sais que les voisins dans les immeubles d'à côté ont rouspété à la Ville. On a le numéro pour appeler la police au cas où. C'est vrai que ça peut être bruyant parce que le soir, quand il fait chaud et tout l'été, ils font des fois des fêtes et des grillades dehors. Et des fois à 1 heure, 2 heures du matin, ils sont encore là. Moi, ça ne me gêne pas parce que, comme je vous dis, je laisse ma fenêtre fermée. (Monsieur Schmidt, 72 ans, Rue de Carouge)

Les personnes âgées trouvent des stratégies, comme fermer les fenêtres ou les rideaux d'un certain côté considéré comme « moche ». Madame Dubois, qui elle ne voit rien depuis sa fenêtre (voir plus haut), préfère, quant à elle, être dehors :

Non ! Moi dès que je peux me tailler d'ici, je me taille ! Comme ce matin, donc j'ai été déposé... enfin pas tout le temps parce que ça dépend de comment je me lève, mais tous les matins je vais déjeuner dehors ou alors je me fais un café ici. Après, quand je rentre vers les 9h15, je téléphone à ma copine à la maison et je lui porte sa *Tribune*<sup>36</sup> et on papote jusqu'à 11h voilà... Et puis, je descends, et très souvent je vais manger dehors parce que

●  
<sup>36</sup> La *Tribune de Genève*, principal journal de Genève.

quand je me fais à manger ici, je trouve que ça coûte tout aussi cher, j'ai du boulot, j'ai la vaisselle et puis alors manger toute seule. [...] Alors si je peux me tailler, je me tailler et je vais manger chez les handicapés [fondation Clair-bois]. Il y a beaucoup d'endroits où on peut manger pas cher et bien dans le quartier. (Mme Dubois, 82 ans, Rue de Carouge)

Comme expliqué au-dessus, le fait de ne pas avoir de vue depuis chez soi pourrait pousser une personne à sortir régulièrement comme pour ne pas manger seule par exemple. Il est aussi possible que le domicile soit vécu comme un fardeau au vu de la charge émotionnelle qu'il peut représenter. La fenêtre ou le balcon peuvent permettre de s'évader de temps à autre d'un « intérieur trop chargé en émotion ». Elian Djaoui (2011) nous dit que le domicile est un objet d'investissement émotionnel fort et qu'il est chargé de significations socio-symboliques extrêmement prégnantes.

A ce sujet, lorsqu'on demande à un enquêté de Chêne-Bougerie s'il regarde souvent par la fenêtre, il nous répond :

Alors, c'est une des choses qui manquent à ma maison, c'est qu'il n'a pas une vue, par contre j'ai des arbres. (Monsieur Fleury, 71 ans, Chêne-Bougeries)

Selon Elian Dhaoui (2011), le lieu où l'on vit n'est pas un territoire neutre « passif ». Cela pourrait expliquer pourquoi les personnes âgées ont besoin d'une échappatoire visuelle et parfois auditive, car comme nous l'avons vu pour certaines personnes, le bruit est rassurant et permet d'avoir le sentiment de participer à la vie de la ville.

La fenêtre est une source de lien avec l'extérieur mais aussi avec les voisins ou d'autres acteurs de la vie quotidienne. Madame Dubey nous dit qu'elle aime beaucoup la vue qu'elle a de sa cuisine, car elle peut voir ses voisins et parfois les saluer (Photo 11).

J'aime beaucoup ma cuisine, parce que j'aime faire à manger. Et puis, ma cuisine, dans mon regard, elle est liée aussi à mes voisins. Des fois, on se fait des coucous, on se fait des signes, on va boire des cafés, et puis dès que j'arrive sur mon balcon je vais pouvoir voir le Salève et puis le Jura. Comme j'habite au 5<sup>e</sup> étage, je vois aussi toute la Rue de Carouge. J'entends quand ils ne se laissent pas la priorité en bas et puis qu'ils se rentrent dedans et puis qu'ils s'engueulent. Ça aussi et j'ai toujours regardé. (Madame Dubey, 77 ans, Rue de Carouge)

Dans ce cas, la fenêtre créer un lien avec le voisinage. Le fait que certaines personnes puissent voir leurs voisins et vice-versa peut amener une certaine sécurité et indirectement une surveillance tant du domicile que de la personne.

## **LA FENETRE POUR SURVEILLER ET POUR ETRE SURVEILLE**

Selon Monique Membrado (2003), la surveillance est un type d'action qui apparaît relativement spécifique à la vieillesse :

Des volets fermés trop longtemps ou inhabituellement, l'absence de sortie du domicile à des moments rituels, l'aboïement anormal du chien, tous ces indices peuvent constituer autant de signaux d'alerte. Certains auteurs ont insisté sur la puissance du contrôle social dans les sociétés anciennes, au point de parler de 'tyrannie de cette surveillance communautaire'. [...] Cette fonction qui peut s'exercer couramment dans certains espaces de voisinage à l'encontre d'habitants de tout âge, prend une forme exacerbée quand il s'agit des aîné-e-s. (Membrado, 2003, p. 105)

La fenêtre donne une indication sur la personne qui s'y trouve derrière mais elle permet aussi de surveiller ce qu'il se passe chez le voisin ou dans la rue. A Chêne-Bougeries, une enquêtée nous raconte qu'elle et sa voisine se chargent mutuellement de surveiller la maison de l'une ou de l'autre lorsque l'une d'entre elles est absente :

Alors, on ouvre les volets en bas. Et puis, le soir, on les ferme. Par contre, la journée, on vérifie si quelqu'un vient sonner ou on regarde. [...] On surveille. Et puis des fois, si moi je dois m'absenter, et que, par exemple, ma sœur n'est pas là, alors je le lui dis à ma voisine. Je lui dis : « Tu sais, ça serait gentil de jeter un coup d'œil, parce que je serai pas là ». (Madame Kaufmann, 77 ans, Chêne-Bougeries)

Dans ce cas, dès que la maison est vide, une personne du voisinage est mandatée pour surveiller la maison. Souvent cette personne mandatée est une personne âgée, car elle est disponible et présente en journée. Il y a donc une réelle surveillance entre voisins, comme une sorte de solidarité. Madame Kaufmann nous dit que c'est un geste qui est devenu instinctif dans le voisinage. Ce lien peut permettre aux personnes d'un quartier ou d'une rue de se sentir soutenues et entourées par des gens qu'elles ne côtoient pas quotidiennement. Dans le quartier de Chêne-Bougeries, la crainte du cambriolage s'est souvent faite ressentir dans les entretiens. Un enquêté raconte qu'il y a deux mois, ses voisins se sont faits cambrioler, ce qui l'a beaucoup marqué.

À côté, il y a deux mois je crois, ils se sont faits cambrioler. Ils sont montés par le chéneau. Ils ont grimpé au premier étage. Alors, on n'est pas totalement à l'abri. Malgré tout, on regarde quand même de temps en temps chez les voisins. Si on voit quelque chose de bizarre, on leur téléphone. (Monsieur Jacot, 73 ans, Chêne-Bougeries)

On constate ce système de surveillance principalement chez les personnes vivant dans une maison et non dans un appartement. Il y a une surveillance très importante entre voisins. Chacun compte sur l'autre pour surveiller sa maison. A la Rue de Carouge, la surveillance à travers une fenêtre ou un balcon est orientée sur le quartier davantage que sur les voisins. Une dame de la Rue de Carouge nous raconte qu'elle a entendu du bruit et que depuis sa fenêtre elle s'est rendue compte qu'un cambriolage avait lieu dans la bijouterie en face de chez elle.

J'étais de l'autre côté. Je travaillais sur l'ordinateur. Et puis, j'ai entendu un bruit de métal et j'ai dit : « Ah, tiens. Il se fait cambrioler ». Puis, j'ai entendu de nouveau un bruit, et tout doucement, j'ai éteint la lumière et j'ai été voir. Et en effet, il se faisait cambrioler de nouveau. Alors, j'ai appelé la police. Puis, la police me dit : « Vous êtes où pour voir si bien ? – Je suis en face – j'ai dit – Dépêchez-vous ! Vous allez le louper. Il y a eu quatre voitures de flics ». (Madame Romano, 67 ans, Rue de Carouge)

Une autre enquêtée de la Rue de Carouge a assisté à la même scène, mais ce n'était probablement pas la même fois, car la bijouterie s'est fait cambrioler plusieurs fois. Il est intéressant de voir comment les personnes âgées surveillent le quartier et comment elles peuvent parfois être actrices dans une situation sans être présentes, par exemple appeler la police sans vouloir se montrer.

Quand je les vois les quatre voleurs qui avaient l'air des pieds nickelés, c'est des bandes dessinées qu'il y a ici, ils sont un peu « cucu ». Alors, ils ont défoncé la vitre en bas. Puis, il y avait des plateaux avec des bagues, des choses comme ça. Ces idiots au lieu de prendre les bagues, puis de les mettre dans leurs poches, ils ont pris les plateaux puis ils marchaient tout lentement pour pas que ça tombe par terre. Tout à coup, ils se sont retrouvés face aux flics, parce que moi j'ai sonné la police parce que je trouvais que le petit bijoutier qui est en bas, qui est un peu chiant, mais ça c'est autre chose, il ne devait pas être lésé. [...] Alors, ce balcon est très important oui !

*C'est la vue que vous avez à partir de votre balcon qui est importante ? Est-ce que cela vous permet de participer à la vie du quartier ?*

Oui à la vie, de la rue en bas oui bien sûr. (Madame Dubey, 77 ans, Rue de Carouge)

Dans ces extraits d'entretiens, la notion de surveillance en tant que telle ressort très fortement. La surveillance peut être perçue comme un rôle social plus large que la simple surveillance de la

rue ou du logement de son voisin. Dans les extraits d'entretiens ci-dessus, nous pouvons aussi percevoir cette surveillance comme une attention aux autres, aux voisins avant de la percevoir comme une surveillance d'un bien matériel appartenant à un voisin ou à un commerçant. Le fait de surveiller son quartier permet probablement aux personnes âgées d'avoir une prise sur leur quartier et aussi de pouvoir reconnaître et identifier les gens qui vivent dans le quartier.

## CONCLUSION

Dans ce chapitre, nous avons abordé la place de la fenêtre dans le quotidien d'une personne âgée. L'idée de ce chapitre était de mettre en avant la possibilité d'être en lien avec le quartier ou le voisinage sans forcément qu'il y ait une interaction physique.

Le rôle joué par la fenêtre ou le balcon amène à se demander si deux individus doivent être physiquement l'un en face de l'autre et se voir pour parler d'interaction et d'échange. La fenêtre permet aux individus de créer des liens parfois informels et peut-être même inconscients.

Lorsque la fenêtre est perçue de l'extérieur, elle peut fournir à l'observateur des informations sur la personne qui se trouve derrière. Membrado et Mantovani (2014) mettent en exergue l'importance des interactions avec le voisinage : « Surveiller l'ouverture des volets est une forme de vigilance qui s'exerce souvent en milieu d'interconnaissance. » (Membrado et Mantovani, 2014, p. 309). Cela illustre bien que la fenêtre renvoie une information à celui qui la regarde de dehors. Dans cet extrait, on voit que la non ouverture exceptionnelle des volets va signaler à l'observateur l'éventualité d'un problème. C'est lorsque les habitudes du quotidien sont modifiées que l'attention se porte à quelqu'un ou à quelque chose.

Ces mêmes auteurs présentent le fait que les personnes qui ne souhaitent pas sortir de chez elles ont toujours la possibilité d'être

en lien avec l'extérieur. « Pour ceux et celles qui ne souhaitent pas sortir ou qui ne le peuvent plus, le regard par la fenêtre est aussi un moyen de participer au mouvement, à la vie qui anime le quartier » (Membrado et Mantovan, 2014, p. 311)

Pour se replier, l'individu a aussi le choix de s'enfermer et de fermer la fenêtre ou de tirer le rideau comme nous avons pu le voir dans l'extrait d'entretien de Monsieur Schmidt qui tire le rideau du côté de la rue qui ne lui plaît pas. C'est une façon de se retirer, de montrer qu'on n'est pas en accord avec la vie qui se passe dehors et qui ne lui convient pas.

Lors de notre recherche, nous avons pu constater que les personnes vivant dans une maison déclarent être moins en contact avec le voisinage que ceux habitant un immeuble, car il y a tout simplement moins d'occasions de croiser du monde que lorsque l'on habite dans un immeuble. Il serait intéressant de se demander si les personnes qui vivent dans des maisons sont plus actives dans la vie associative de quartier ou autre manifestations pour tout simplement combler ce manque.

Aujourd'hui, de nombreuses campagnes sont faites pour sensibiliser la population au vieillissement et à l'isolement que le vieillissement peut générer. Cette recherche montre qu'une personne qui ne sort pas de chez elle ne se sent pas pour autant seule. C'est l'exemple de Madame Gralond qui nous dit ne plus se sentir seule depuis qu'elle a un appartement avec vue sur la Rue de Carouge. Elle nous a confié qu'il lui arrivait de ne pas sortir pendant plus de trois jours mais qu'elle ne se sentait pas seule pour autant. Ceci m'amène à me poser la question du sens de la mobilité. Est-ce que quelqu'un peut être mobile sans pour autant se déplacer ?

Aujourd'hui, la mobilité est devenue une valeur forte : « Dans la modernité, le sens de la mobilité est toujours, tôt ou tard, transmis par la destination ou l'objectif » (Barrère et Martuccelli, 2005, p. 58). Pour beaucoup, bouger, se déplacer et voyager c'est vivre, c'est pouvoir aller ailleurs, s'échapper. Le fait d'être apte à se déplacer permet à l'individu de montrer aux autres qu'il ne subit

pas une domination sociale, qu'il a un contrôle sur sa vie. Lorsque des circonstances font qu'une personne ne peut plus se déplacer, elle doit malgré tout continuer à « avoir » le sentiment d'être mobile, car « ne pas pouvoir bouger est plus que jamais un signe d'impuissance sociale » (Barrère et Martuccelli, 2005, p. 76).

A travers la fenêtre, il est possible de dire que l'individu est actif et toujours mobile avec son regard et ses interprétations. On peut poser l'hypothèse d'une mobilité imaginaire. Selon Barrère et Matuccelli (2005), la mobilité ne se réduit pas uniquement à des dénations proprement spatiales. Pour ces deux auteurs, la mobilité doit être perçue comme « un imaginaire articulant un rapport au temps, à l'espace, et la recherche d'une transformation existentielle » (Barrère et Martuccelli, 2005, p. 56).

## BIBLIOGRAPHIE

Barrère Anne et Martuccelli Danilo (2005), La modernité et l'imaginaire de la mobilité : Inflexion contemporaine, *Cahiers internationaux de sociologie*, 118, pp. 55-79.

Campéon Arnaud (2011), Vieillesse ordinaires en solitude, *Gérontologie et société*, 138(3), pp. 217-229.

Caradec Vincent (2007), L'épreuve du grand âge, *Retraite et société*, 3(52), pp. 11-37.

Caradec Vincent (2015), *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*, Paris : Armand Colin

Chaudet Béatrice et Péribois Carine (2014), Une enquête géo-photographique participative pour interroger les modes d'habiter des seniors tourangeaux : une proposition méthodologique, *Noröis*, 232, pp. 23-34.

Djaoui Elian (2011), Approche de la « culture du domicile », *Gérontologie et société*, 136(1), pp 77-90

Membrado Monique (2003), Les formes du voisinage à la vieillesse, *Empan*, 52(4), pp 100-106

Membrado Monique, Mantovani Jean (2014), Vieillir et voisiner : De la sociabilité aux solidarités ?, In : Hummel Cornelia, Mallon Isabelle, Caradec Vincent (2014), *Vieillesse et vieillissements : Regards sociologiques*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, pp. 305-318.

Pennec Simone (2006), Les pratiques de la ville entre anonymat et proximité: Garder une relation urbaine au monde, *Annales de la recherche urbaine*, 100, pp. 51-58.

Starobinski Jean (1961), *L'oeil vivant*, Paris : Gallimard

Wajcman Gérard (2004), *Fenêtre. Chronique du regard et de l'intime*, Lagrasse : Edition Verdier.

**DESSINE-MOI UNE VILLE !**  
**COMPRENDRE COMMENT LE RAPPORT A**  
**L'URBAIN SE FAÇONNE A TRAVERS SON**  
**EXPERIENCE ESTHETIQUE**

*Heber Gómez-Malavé et Loïc Riom*

**INTRODUCTION**

Plusieurs recherches sur le vieillissement en ville ont souligné que le quartier occupe une place importante dans la qualité de vie des personnes âgées. Pour beaucoup d'individus, il s'agit désormais de l'espace où ils passent le plus de temps et dans lequel ils organisent leurs activités (Blokland, 2003; Lord, Joerin, et al., 2009). De plus, pour les personnes qui y habitent depuis longtemps, le quartier est devenu un lieu chargé de mémoire (Blokland, 2001) auquel elles sont souvent très attachées (Buffel, Phillipson, et al., 2013; Bigo et Depeau, 2015). De surcroît, alors que le vieillissement s'accompagne d'un sentiment d'étrangeté au monde, la « ville » apparaît aux yeux de nombre d'ainés comme insécurisante, déstabilisante, voir étrange (Membrado, 1997; Clément, 2006; Riom, Hummel, et al., 2015). Par opposition, les personnes âgées gardent une certaine familiarité avec leur quartier. Il agit ainsi comme un espace intermédiaire entre le domicile et la « ville » dans lequel elles se sentent en confiance (Riom, Hummel, et al., 2015).

Le rapport que les individus vieillissants entretiennent avec leur quartier influence donc grandement leur qualité de vie. Un malaise par rapport à celui-ci peut, par exemple, nourrir un sentiment d'insécurité (Buffel, De Donder, et al., 2013; De Donder, Buffel,

et al., 2013). Or, dans ce processus, l'aspect morphologique du quartier et plus largement son évaluation esthétique jouent un rôle. Buffel, Phillipson et al. (2013) ont notamment montré que la présence de dégradations, de salissures ou de graffitis participe à dégrader le sentiment de sécurité dans le quartier et par conséquent contribue à une perte de la qualité de vie. En effet, comme le souligne Nowik (2014), les personnes âgées investissent symboliquement et affectivement leur environnement. On peut donc imaginer qu'une dégradation de son aspect ou une altération, voire une disparition des objets ainsi symboliquement chargés, peut créer un malaise. Néanmoins, si l'étude de Buffel, Phillipson et al. (2013) avance des éléments intéressants pour comprendre le rôle de l'expérience esthétique de l'urbain sur la qualité de vie des aînés, son approche quantitative rend difficile d'en saisir les modalités. De plus, elle se focalise uniquement sur des éléments négatifs et ne rend pas compte de comment une évaluation positive peut, au contraire, renforcer l'attachement des aînés à leur quartier.

La démarche qualitative de la recherche présentée ici permet d'aller plus loin dans la compréhension de l'expérience esthétique de l'urbain. A partir des entretiens menés, mais également des photos prises par les participants, il sera possible de donner une large place à la subjectivité des individus interrogés. Ceci donne la possibilité de rendre compte de l'expérience esthétique de leur quartier et d'en saisir plus précisément les modalités. Dans cette optique, il s'agit de comprendre le « beau » ou le « laid » non pas comme des catégories fixes et définies, mais au contraire comme un processus, que l'on appellera esthétisation. Une telle approche permet d'aborder la question de l'esthétique, et des attachements qui en résultent, non pas comme un concept figé, mais comme une action impliquant une pluralité d'acteurs (Hennion, 2004a). A partir de là, il sera possible d'identifier les éléments qui agissent comme des prises<sup>37</sup> et par lesquels les individus construisent leur

●  
<sup>37</sup> L'idée de prise permet de réintroduire les caractéristiques des objets. Elle vient notamment des travaux d'Hennion sur le goût musical (Hennion,

jugement (Hennion, Maisonneuve, et al., 2000). Autrement dit, cette perspective permet de sortir d'une conception objectiviste de l'esthétique et de mettre au centre de l'explication la relation entre l'individu esthétisant et l'objet esthétisé (Hennion, 2004b). Ainsi, le sens esthétique est toujours « le produit d'une double relation, celle de l'objet à son contexte, et celle du sujet à son milieu » (Junod, 1999, p. 279). Pour ce faire, il faudra donc explorer les différentes médiations qui agissent entre les personnes interviewées et leur environnement urbain.

Ce chapitre vise donc à mieux comprendre les enjeux de l'expérience esthétique de l'urbain et à saisir comment celle-ci contribue ou non à l'attachement des individus à leur quartier. Dans un premier temps, il décrira quels sont les objets esthétisés par les individus et comment ceux-ci jouent un rôle dans l'évaluation générale du quartier. Puis, dans un deuxième temps, il cherchera à comprendre sur quels éléments les individus s'appuient pour construire leur évaluation esthétique. Le résultat de cette analyse montrera en particulier que ce processus ne repose pas uniquement sur des critères esthétiques, mais fait appel à l'ensemble de leurs expériences urbaines. La conclusion soulignera que l'expérience esthétique fait partie intégrante du rapport que les individus entretiennent avec la ville. En cela, elle participe, parmi d'autres aspects, à attacher les individus à leur environnement.

●  
Maisonneuve, et al., 2000). Il s'agit en somme de repérer les accès qui permettent aux acteurs de s'attacher aux choses. Ou comme l'écrit Joseph (1997, p. 134), « une prise [...] est une disponibilité pratique dans un contexte et pour une activité donnés. C'est, par exemple, le cendrier pour le fumeur – il indique les endroits où l'on peut fumer ou écraser sa cigarette – ou, pour l'alpiniste, une prise dans une paroi ».

## **LES GOUTS ET LES COULEURS : DE LA DIVERSITE DES OBJETS ESTHETISES**

Ce qui frappe au premier abord lorsque l'on s'intéresse à ce que les personnes interviewées trouvent « beau » ou « laid », c'est la diversité des objets esthétisés. Alors que spontanément, on pourrait s'attendre à ce que les commentaires concernent principalement certains lieux (parcs, places, etc.) ou certains objets (statues, œuvres d'art, bâtiments historiques, etc.), ces derniers sont loin d'être les seuls objets de l'attention. Ce résultat apparaît très clairement lorsqu'on fait l'inventaire des photos prises pour la catégorie « Ce que je trouve beau »<sup>38</sup>. On y trouve pêle-mêle : des peintures d'animaux sur des bornes électriques ; le marché aux puces de Plainpalais ; les arbres au bord de l'Arve ; une rose ; des aménagements urbains ou des statues comme celle de Frankenstein sur la plaine de Plainpalais ; certains bâtiments comme le temple de Chêne-Bougeries ; un atelier de peinture ; le jardin de l'une des participantes ; ou encore des plans larges mettant en scène certains lieux iconiques comme le Salève ou le Jet d'eau de Genève.

En premier lieu, on trouve donc certains objets auxquels les individus accordent une valeur particulière notamment pour leur aspect. Par exemple, Madame Chatin explique apprécier un coin de rue en particulier de son quartier :

Je trouve beau, comme je le disais tout à l'heure, d'avoir gardé ce bloc de vieilles maisons, de l'avoir rénové et d'en avoir fait ce bistrot et la rue piétonne. Et ça fait partie du quartier vu que j'habite à trois pas. C'est plus agréable de se balader-là plutôt que dans des endroits où il n'y a que du béton. (Madame Chatin, 67 ans, Rue de Carouge)

●  
<sup>38</sup> L'exercice de la photographie participative est ici particulièrement intéressant puisqu'il invite le participant à poser un regard sur son quartier et à construire un point de vue esthétique sur celui-ci (pour plus de détails voir Riom et Hummel, 2017, à paraître).

Dans cet extrait d'entretien, Madame Chatin explique pourquoi cet endroit spécifique du quartier lui plaît plus qu'un autre (Photo 12). L'apparence des bâtiments se trouve au centre de son évaluation. Elle oppose à la valeur ancienne de ceux-ci, l'aspect d'autres immeubles « où il n'y a que du béton ». Ici, la morphologie des bâtiments agit comme une prise sur laquelle Madame Chatin établit l'esthétisation de ce « bloc de vieilles maisons ». Si ce premier constat peut paraître trivial, il sera utile par la suite pour montrer justement par contraste la variété de ces prises. Par ailleurs, il faut relever que l'esthétisation faite par Madame Chatin s'accompagne d'une pratique spécifique du quartier puisqu'elle explique bien que « c'est plus agréable de se balader là ».

Dans un registre proche, on peut relever que de nombreux participants déclarent apprécier les parcs proches de leur lieu de vie. La « Nature » en ville semble généralement appréciée et jouer, là aussi, un rôle important dans les différentes pratiques du quartier, notamment lors de leurs sorties<sup>39</sup>. Madame Scholten rapporte à ce titre :

Il n'y a pas besoin [d'aller plus loin pour se promener]. Il y a ce petit parc. Il est ravissant ! Toutes les petites fleurs dans l'herbe. Il y a les roses qui commencent à fleurir.  
(Madame Scholten, 77 ans, Chêne-Bougeries)

Comme l'explique Madame Scholten dans le reste de l'entretien, ce parc est un lieu dans lequel elle se promène très régulièrement. Il fait partie des endroits qu'elle apprécie dans son quartier pour leur beauté. D'ailleurs, à l'inverse de Madame Scholten ou Madame Chatin, certains participants regrettent qu'il n'y ait aucun objet qu'ils jugent remarquables dans leur quartier. Madame Gralond – 91 ans, habitante de la Rue de Carouge – se plaint, par exemple, qu'« il n'y a pas d'œuvres en particulier ». Puis, elle explique que les touristes ne viennent pas dans son quartier au contraire de la vieille ville où ils sont attirés entre autres par la

●  
<sup>39</sup> Voir également le chapitre de Martina von Arx sur la dimension d'agrément des sorties (p. 51-54).

cathédrale St-Pierre. Elle en conclut que le quartier est quelconque et que l'architecture des bâtiments ne présente pas d'intérêt. Ces lieux participent à organiser les pratiques quotidiennes des individus en balisant l'espace. Ainsi, le rapport qu'ils entretiennent quotidiennement avec leur quartier, et plus largement la ville dans son ensemble, passe par l'expérience de ces lieux où ils aiment se rendre.

De plus, ces objets servent de ressources aux individus pour se représenter leur quartier ou le décrire (Felder et Pignolo, 2017, à paraître). D'ailleurs, ces lieux peuvent prendre une dimension iconique et symboliser le quartier dans son ensemble (Debarbieux, 1995; Felder, Cattacin, et al., 2016). On parlera, par exemple, de plaine pour décrire le quartier de Plainpalais ou du Temple pour parler de la commune de Chêne-Bougeries. Ainsi, ils peuvent devenir l'objet d'une certaine fierté. Par exemple, Madame Scholten, à nouveau elle, explique que lorsque son neveu est venu lui rendre visite, elle était très heureuse de pouvoir lui montrer le vieux Carouge et ses petites boutiques. Elle trouve en effet cette partie de l'agglomération genevoise « magnifique ». L'expérience esthétique participe donc également activement à façonner l'image que les individus se font de leur quartier.

Si dans tous les cas que nous venons de voir, l'objet de l'esthétisation prend une forme matérielle, il peut également s'agir d'objets plus diffus. Plusieurs interviewés citent, par exemple, dans les choses qu'ils trouvent « belles » des moments ou des ambiances. Ainsi, Madame Kaufmann valorise le silence de son quartier :

Depuis qu'ils nous ont mis trente à l'heure [la vitesse de circulation dans le quartier a été récemment limitée à 30 km/h], j'ai très bien remarqué qu'on n'entend presque pas les voitures. C'est magnifique. (Madame Kaufmann, 77, Chêne-Bougeries)

Comme l'explique Madame Kaufmann, le silence qui règne dans son quartier participe de son appréciation de celui-ci. Cet exemple illustre comment les caractéristiques de l'environnement

agissent dans le processus d'esthétisation. La commune de Chêne-Bougeries, où vit Madame Kaufmann, est une zone péri-urbaine largement moins densément peuplée que la Rue de Carouge. De plus, elle se caractérise par la présence de grandes maisons et de nombreux jardins. On le voit dans le cas de Madame Kaufmann, cette dernière construit son appréciation de son quartier à partir de la prise qu'offrent ses spécificités, dans ce cas, sonores. Néanmoins, il faut rester attentif à ne pas tomber dans une vision trop déterministe. En effet, les mêmes éléments peuvent s'articuler de manière différente. A ce titre, certains habitants de la Rue de Carouge ont relevé lors des entretiens que le bruit provenant de la rue participe à leur appréciation de l'ambiance du quartier<sup>40</sup>. L'expérience esthétique est donc le résultat de négociations constantes entre l'individu et son environnement.

Ces premiers exemples ont permis de prendre la mesure de la diversité des objets esthétisés ainsi que de la pluralité du processus d'esthétisation. Par ailleurs, ces objets ne sont pas uniquement des formes matérielles, il peut également s'agir d'éléments plus diffus. Cette diversité illustre à la fois la singularité du processus d'esthétisation et la variété des éléments qui entrent en ligne de compte dans la relation que les individus entretiennent avec leur environnement urbain. Elle permet de comprendre comment plusieurs individus peuvent avoir des expériences différentes d'un même lieu. Dans la suite de ce chapitre, l'enjeu sera de mettre en avant les éléments qui participent au processus d'esthétisation et de comprendre comment celui-ci s'inscrit plus largement dans les différents rapports des personnes interviewées avec leur environnement de vie.



<sup>40</sup> Sur le bruit voir également chapitre précédent, p. 100 et suivantes.

## TAGS ET GRAFFITIS : DESSINER SUR LES MURS DE LA TOLERANCE DES VOISINS

L'espace urbain est par définition un espace partagé. Ses utilisations sont multiples et ne se font pas sans certains conflits. Cet aspect se retrouve dans les expériences esthétiques des participants. Un exemple en est particulièrement révélateur : les tags et les graffitis. Cette thématique est revenue plusieurs fois lors des entretiens, notamment à travers les photos prises par les participants. Effectivement, bien que le *street art* ait gagné en légitimité au cours de la dernière décennie<sup>41</sup>, il n'est pas toujours bien reçu par les personnes interviewées. S'il est reconnu comme une forme d'art, dans plusieurs cas, les participants le décrivent comme une dégradation. Cette ambivalence entre la reconnaissance d'une forme artistique et la condamnation d'un acte jugé transgressif, voire irrespectueux, se retrouve dans les propos de Monsieur Sudan :

Les tags en soi peuvent être beaux. Je conçois tout à fait que les jeunes aient besoin de s'exprimer, mais c'est aussi un irrespect de souiller, même si c'est beau, d'aller sur un mur qui n'est pas à soi, d'aller sur un support qui n'est pas à soi et d'imposer finalement au regard des passants des graffitis. Quelques fois c'est laid, quelque fois c'est grossier, quelque fois c'est beau, mais il y a des tags qui sont très souhaitables. Au bord de l'Arve, ça ne dérange personne. On passe. On les regarde ok. J'ai vu des tags, des maisons peintes dans un village au Maroc. C'est fait avec respect et le but c'est pas de cracher sur les murs, mais de les rendre attrayants. Alors que là, ouais, ce n'est pas paisible. (Monsieur Sudan, 85 ans, Rue de Carouge)

Si Monsieur Sudan reconnaît qu'un tag puisse avoir un intérêt esthétique, il condamne ceux qu'il trouve dans une rue près de chez lui (Photo 13). Ses propos sont intéressants parce qu'il explique les raisons de sa pensée. Pour lui, c'est le fait d'« imposer

●  
<sup>41</sup> On peut notamment penser aux succès du graffeur anglais Banksy.

au regard » des autres son œuvre qu'il trouve irrespectueux. Ce n'est donc pas le tag en tant qu'objet qui pose problème, mais bien la pratique à cet endroit spécifique. Le tag devient alors « souillure » – pour reprendre ses mots – à partir du moment où il ne correspond plus, à ses yeux, à une utilisation légitime de l'espace urbain. Ici, l'évaluation esthétique vient s'appuyer sur des normes et plus largement une vision de l'ordre urbain. Comme l'explique Monsieur Sudan, il y a des endroits où les tags sont acceptables – au bord de l'Arve, sur une maison au Maroc –, mais pas là, dans cette rue, fait de cette manière.

L'exemple des tags permet de souligner que le processus d'esthétisation repose également sur des normes. Certaines choses sont belles dans l'espace urbain et d'autres ne le sont pas. Ces normes servent à évaluer la valeur esthétique attribuée à ces objets, et permettent aux participants de les justifier ou au contraire de les condamner. L'intérêt du tag réside dans le fait qu'il est justement le résultat d'un conflit de normes sur les possibilités de l'usage de l'espace urbain. Ici, le processus d'esthétisation ne repose donc pas uniquement sur la matérialité des objets, mais bel et bien sur des relations sociales. A travers l'espace urbain, les personnes interviewées sont mises en relation avec d'autres utilisateurs – les « jeunes » – et d'autres pratiques. Leur expérience esthétique s'inscrit donc dans cette expérience sociale de la ville.

Le processus d'esthétisation ne se limite pas uniquement aux pratiques et peut porter directement sur la présence de certaines populations. Ceci se traduit notamment dans le cas de populations altérisées dont la présence est jugée comme dérangeante. Les propos de Madame Lacroix illustre cette dimension du processus d'esthétisation :

Oui, je l'aime bien cette place. J'aime bien qu'il y ait une pièce de valeur au milieu de cette place. J'aime bien qu'on y voie l'IFAGE<sup>42</sup> parce qu'il y a beaucoup de jeunes, et



<sup>42</sup> IFAGE est l'acronyme pour Fondation pour la formation des adultes. Cette institution propose de nombreux cours et formations continues pour les adultes.

beaucoup de moins jeunes d'ailleurs, qui viennent s'y instruire ; qui se donnent de la peine de suivre des cours le soir ; qui doivent souvent faire ça à côté de leur travail. Je trouve ça magnifique, toutes ces personnes qui viennent là. Et puis, bon, la place des Augustins, c'est aussi la saleté. Les Roms qui traînent par là. Je ne sais pas si j'aime, mais ça fait partie de la vie du quartier. (Madame Lacroix, 75 ans, Rue de Carouge)

Dans cet extrait d'entretien, Madame Lacroix associe successivement la beauté et la laideur de la place qu'elle décrit à des groupes d'usagers différents (Photo 14). Elle commence par qualifier de « magnifiques » les personnes venant prendre des cours à l'IFAGE. Puis, elle associe ceux qu'elle identifie comme les Roms – « qui traînent par-là » – avec la saleté de la place. Comme dans l'exemple des tags, le laid se mélange avec le sale, puis avec des aspects moraux. Le processus d'esthétisation entre ici en résonnance avec les valeurs et les représentations de Madame Chatin, ainsi que plus largement son rapport à l'altérité.

Le thème de la saleté ou du laid est revenu dans plusieurs entretiens notamment avec les habitants de la Rue de Carouge. Il est intéressant là aussi de comprendre les modalités d'un tel jugement. Le sale ou le laid se confondent régulièrement avec ce qui est jugé comme non moral. Madame Dubois explique comment son quartier est devenu laid dans ces termes :

*Est ce que le quartier a changé au cours de ces dernières années selon vous?*

Ah oui, il est devenu moche !

*Pourquoi ?*

Tout est moche. Ils laissent la place des Augustins... enfin c'est pas vraiment de leur faute non plus. A la place des Augustins, ils ont refait la cabane au milieu. Très bien, mais j'ai la copine qui me dit : Oui, mais il y a des taches sur le banc. Oh j'ai dit ça les taches... Il faut voir dans quel état c'est déjà maintenant... Il y a quelqu'un qui a gribouillé derrière [tags]. Il y a des taches énormes noires

sur le banc en pierre. Moi je trouve ça dégoûtant. Je pense qu'on devrait les choper et puis les faire bosser. A l'époque si un jeune faisait une connerie ils savaient comment le choper, seulement que les parents ils ont tellement gueulé que pour finir ils ont plus osé faire bosser les jeunes. (Madame Dubois, 82, Rue de Carouge)

Dans le propos de Madame Dubois, l'esthétisation s'appuie tour à tour sur la condamnation de certaines pratiques, des jugements moraux, un regret de la manière avec laquelle elle estime que le quartier s'est transformé et un sentiment de disparition de l'autorité et de l'ordre. Cet exemple, tout en reprenant les différents éléments que nous venons de voir, ajoute une dimension temporelle. Le jugement esthétique émis par Madame Dubois vient s'appuyer sur le sentiment que son quartier a mal évolué.

Cette deuxième partie a mis en avant comment l'expérience esthétique de l'urbain ne repose pas uniquement des critères esthétiques, mais s'adosse et se mélange à d'autres considérations, notamment morales. De plus, à travers les propos des différents acteurs cités, il a été possible de montrer que ce ne sont pas uniquement des objets dont il est question, mais également des pratiques et des personnes avec lesquelles ils sont associés. Par exemple, la perception de la salissure et du laid va de pair avec la désignation d'un salisseur (Guinchard, 2016). L'expérience esthétique de la ville se construit ainsi au travers des interactions entre les personnes interviewées et les acteurs avec lesquels elles entrent en relation – de manière directe ou imaginée – par le biais de l'espace urbain. Enfin, l'exemple de Madame Dubois introduit une dimension temporelle dans l'analyse. Dans ce cas, le laid s'inscrit dans une comparaison dans le temps : le quartier est plus laid qu'avant. Ici, l'expérience esthétique s'inscrit dans les transformations perçues du quartier, et fait voir le sentiment de décalage ou d'étrangeté au monde qui accompagne le vieillissement (sur ce dernier point voir notamment Membrado, 1997; Caradec, 2012). La partie suivante poursuit cette piste en

s'intéressant à la dimension biographique dans le jugement esthétique.

## **ANCRAGES BIOGRAPHIQUES ET TERRITORIAUX**

Les deux premières parties de ce chapitre ont montré que l'expérience esthétique d'un espace pouvait être très singulière et que certains objets prennent plus d'importance pour certains participants que pour d'autres. Au fil des entretiens, il est en effet apparu que l'expérience esthétique repose en partie sur une connotation que certains objets ont prise au fil des expériences biographiques des individus. Par exemple, Madame Lacroix a mis dans la catégorie « ce que je trouve beau » une photo de l'immeuble où habite son fils (Photo 15) :

La maison de mon fils. D'abord, je trouve que, depuis qu'elle a été restaurée, c'est une belle façade. On voit que le haut de la maison a été surélevé. Et, ben, je l'aime parce que d'une part, je passe tout le temps devant, et puis, parce que c'est là que vit ma petite famille, que j'aime tellement. Et c'est là que je vais tous les jeudis faire à manger à mes petits-enfants. Avant, c'était même, 3-4 fois par semaine. Mais maintenant, ils sont grands. Mais j'ai encore le bonheur d'aller une fois par semaine. C'est un immeuble, je ne sais pas si je l'aurais vu, disons aussi précisément, si ma petite famille n'y était pas. (Madame Lacroix, 75 ans, Rue de Carouge)

Cet extrait d'entretien permet de mettre en avant le lien particulier que Madame Lacroix a construit avec son quartier. Comme elle le fait remarquer, elle-même n'est pas sûre qu'elle aurait remarqué ce bâtiment si son fils n'y avait pas habité. C'est cet élément qui fait que l'immeuble prend une signification particulière et se détache du reste du quartier.

Dans le même registre, la figure de l'église est revenue à plusieurs reprises dans les photos prises par les participants. Lors de l'exercice de photo-élucidation, Monsieur Fleury a justifié son

choix de mettre dans la catégorie « Ce que je trouve beau » une photo qu'il avait prise de la façade du temple de Chêne-Bougeries en ces termes (Photo 16) :

Le temple, c'est comme une partie de ma vie, l'une des premières choses qu'on m'a demandée en tant que jeune, c'est de faire partie du conseil de paroisse. J'ai suivi... J'ai pris tous mes engagements. Je connaissais bien, parce que j'ai fait 20 ans le conseil de paroisse. Je m'occupais de l'entretien. J'étais dans une commission pour décider des grandes décisions. C'est quelque chose d'important pour moi. (Monsieur Fleury, 71 ans, Chêne-Bougeries)

En décrivant les images, Monsieur Fleury ne mobilise absolument pas l'architecture du monument pour justifier son choix de mettre cette photo dans la catégorie « Ce que je trouve beau ». A l'inverse, il situe la valeur esthétique du bâtiment dans les expériences de vie avec lesquelles il l'associe, en particulier ses engagements communautaires. Cet exemple donne à nouveau l'illustration de comment l'esthétique se construit à partir d'éléments du parcours de vie des individus. Dans la catégorie « Ce que je trouve beau », Monsieur Fleury a également placé une photo d'un chêne. Cet arbre possède une signification particulière dans la commune puisqu'il est une des composantes de son nom et en est l'emblème. Monsieur Fleury vit dans la commune depuis son enfance. Il y a travaillé de nombreuses années comme horticulteur et a multiplié les engagements au sein des institutions communales. Il reste d'ailleurs actif dans de nombreuses activités bénévoles. Son attachement et son engagement vis-à-vis de la commune ont été des thèmes récurrents lors des trois entretiens. Dans les deux exemples mentionnés, il apparaît clairement que l'esthétisation que Monsieur Fleury fait de ces deux objets – le temple et le chêne – repose sur son expérience biographique. Autrement dit, son attachement à la commune et à ses symboles participe à l'esthétisation qu'il en fait. Le « beau » se trouve mélangé avec les souvenirs que Monsieur Fleury associe à ces objets. Il devient d'une certaine manière la traduction de son attachement à la commune dans laquelle il a toujours habité.

Si nous nous intéressons maintenant aux photos que Monsieur Fleury a prises pour la catégorie « Les endroits que je n'aime pas », il est possible de continuer à explorer le rapport qu'il entretient avec son quartier. Dans cette catégorie, on trouve plusieurs images de ce qui était autrefois, selon les dires de Monsieur Fleury, le centre de la commune de Chêne-Bougeries (Photo 17). Cet espace est désormais traversé par l'axe principal qui relie la commune ainsi que celles de Chêne-Bourg, de Thônex et plus loin d'Annemasse au centre-ville de Genève. Cette partie de la commune a connu de nombreuses transformations. Lors des différents entretiens, Monsieur Fleury a plusieurs fois fait référence à ces réaménagements. Il regrette en particulier que ces changements aient profondément dégradé ce lieu, lui enlevant sa qualité de cœur vivant.

Comme pour Madame Dubois plus haut, l'expérience d'une transformation de l'espace urbain jugée comme négative entre en ligne compte dans l'esthétisation. Monsieur Fleury valorisait ce lieu et le trouvait beau. Cependant, les travaux qui ont transformé non seulement sa morphologie, mais également ses fonctions sociales ont remis en question cet attachement. En effet, il faut noter que ces transformations impliquent des changements en termes de pratiques de l'espace et de liens de sociabilité. Cette mise en avant de la dimension temporelle permet de saisir comment le rapport entre les individus et leur environnement se renégocie sans cesse à travers une pluralité de médiations qui composent l'expérience esthétique.

Cette troisième partie a permis de souligner la dimension biographique du processus d'esthétisation de l'espace urbain. En cela, elle prend une dimension très personnelle. Ceci permet de comprendre en quoi l'expérience de l'urbain reste intimement singulière et subjective. Autrement dit, l'appréciation esthétique d'un lieu vient entre autres de ce qu'on y a vécu (Cohen, 2012). A travers ces différents exemples, on voit comment le rapport à l'urbain se tisse au fil de la vie. Le processus d'esthétisation vient s'appuyer sur ces prises que sont les expériences biographiques

associées par les individus à ces objets. Dès lors que celles-ci changent, cela amène une réévaluation de la part des individus.

## CONCLUSION

Ce chapitre a montré comment l'expérience esthétique de l'urbain est partie intégrante du rapport que les personnes âgées entretiennent avec leur environnement. D'une part, les lieux, les bâtiments ou les ambiances que l'on trouve « beaux » participent à nouer ce lien de familiarité et affectif avec le quartier. Ils permettent aux individus de s'appropriier leur espace de vie et de l'habiter. Inversement, les éléments jugés comme « moches » agissent comme des résistances et instaurent une distance entre l'individu et son environnement, comme dans le cas de Madame Dubois. D'autre part, ce processus d'esthétisation mélange aux normes esthétiques d'autres considérations. Autrement dit, à travers l'évaluation esthétique, il se joue des enjeux qui dépassent le domaine seul de l'esthétique. Celle-ci entre en résonance et s'appuie sur une expérience de la ville plus large. En cela, l'expérience esthétique est partie intégrante du rapport à l'espace des individus et la décrire permet de rendre compte de comment celui-ci est vécu par les acteurs.

L'expérience esthétique ainsi constituée est également une des prises des attachements qui lient les individus à leur quartier. Elle est à la fois forgée par ceux-ci et les renforce. Comme l'écrit très justement Hennion (2004b, p. 22) : « Les attachements, c'est tout cela, les corps et les collectifs, les choses et les dispositifs, tous sont des médiateurs, ils sont à la fois déterminants et déterminés, ils portent des contraintes et font rebondir le cours des choses ». L'expérience esthétique agit ainsi en médiateur tour à tour façonnée et façonnant le rapport que les individus entretiennent avec la ville. Autrement dit, elle traduit aussi bien l'attachement singulier au territoire habité qu'elle est une prise par laquelle les individus s'approprient l'espace et lui attribuent un sens symbolique. Néanmoins, ce double mouvement s'inscrit toujours

plus largement dans l'ensemble des expériences sociales qui font de l'espace urbain un territoire vécu par les individus.

Explorer la dimension esthétique de l'urbain participe donc à l'effort de compréhension de l'attachement des individus âgés à leur environnement, notamment dans sa dimension la plus affective. Les objets ainsi esthétisés deviennent des points de repère identitaires et spatiaux ancrés dans les différentes expériences des individus (Chaudet et Péribois, 2014). Pour revenir au constat fait en introduction, il n'est donc pas surprenant, après tous les éléments qui ont été abordés dans ce chapitre, qu'une expérience esthétique négative d'un lieu participe à la perte ou à l'impossibilité de cet attachement. Ceci est probablement d'autant plus le cas dans les environnements urbains dont les transformations constantes obligent les individus à renouveler sans cesse leurs attachements. Par ailleurs, l'attachement créé par l'esthétisation d'un lieu peut également susciter un engagement. Ainsi, pour Monsieur Pauchard – 74 ans, habitant de Chêne-Bougeries – la volonté de protéger un bout de rue de la commune a été à la base de sa motivation à s'engager politiquement. Explorer l'expérience esthétique de l'urbain fournit ainsi une piste fructueuse pour saisir les enjeux qui guident les individus lorsqu'ils énoncent la ville (De Certeau, 2002).

## BIBLIOGRAPHIE

- Bigo Mathilde et Depeau Sandrine (2015), L'inclusion à la ville des personnes âgées: Entre déprise et citoyenneté, *Norvis*, 232(3), pp. 11-22.
- Blokland Talja (2001), Bricks, Mortar, Memories: Neighbourhood and Networks in Collective Acts of Remembering, *International Journal of Urban and Regional Research*, 25(2), pp. 268-283.
- Blokland Talja (2003), *Urban Bonds*, Cambridge and Malden: Polity.
- Buffel Tine, Phillipson Chris et Scharf Thomas (2013), Experiences of Neighbourhood Exclusion and Inclusion among Older People Living in Deprived Inner-city Areas in Belgium and England, *Ageing and Society*, 33(1), pp. 89-109.
- Buffel Tine, De Donder Liesbeth, Phillipson Chris, Dury Sarah, De Witte Nico et Verté Dominique (2013), Social Participation among

- Older Adults Living in Medium-sized Cities in Belgium: The Role of Neighbourhood Perceptions, *Health Promotion International*, [en ligne], <http://heapro.oxfordjournals.org/content/early/2013/03/15/heapro.dat009.short>, (consulté le 9 septembre 2015).
- Caradec Vincent (2012), *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement: Domaines et approches*, Paris: Armand Colin.
- Chaudet Béatrice et Péribois Carine (2014), Une enquête géo-photographique participative pour interroger les modes d'habiter des seniors tourangeaux : Une proposition méthodologique, *Noréis*, 232, pp. 23- 34.
- Clément Serge (2006), Transports urbains et vieillissement, *Informations sociales*, 130(2), pp. 72- 79.
- Cohen Sara (2012), Bubbles, Tracks, Borders and Lines: Mapping Music and Urban Landscape, *Journal of the Royal Musical Association*, 137(1), pp. 135-170.
- De Certeau Michel (2002), *L'invention du quotidien: Arts de faire*, Paris: Folio.
- De Donder Liesbeth, Buffel Tine, Dury Sarah, De Witte Nico et Verte Dominique (2013), Perceptual Quality of Neighbourhood Design and Feelings of Unsafety, *Ageing and Society*, 33(6), pp. 917-937.
- Debarbieux Bernard (1995), Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique, *Espace géographique*, 24(2), pp. 97-112.
- Felder Maxime et Pignolo Loïc (2017, à paraître), Shops as the Brick-and-Mortar of Neighbourhood Identity : A Comparaison of Shpping Streets in Brussels, Paris and Geneva, In: Ligia Ferro, Smagacz-Poziemska Marta, Gómez Victoria M., Kurtenbach Sebastian, Pereira Patrícia et Villalón Juan Jose (Éd.), *Moving Cities: Contested Views on Urban Life*, Berlin : Springer.
- Felder Maxime, Cattacin Sandro, Pignolo Loic, Naegeli Patricia et Monsutti Alessandro (2016), *Connivences et antagonismes. Enquête sociologique dans six rues de Genève*, Genève: Institut de recherches sociologiques, Université de Genève.
- Guinchard Christian (2016), Observation photographique: Disqualification et requalification de l'espace et des personnes, *Espaces et sociétés*, 1, pp. 67-84.
- Hennion Antoine, Maisonneuve Sophie et Gomart Emilie (2000), *Figures de l'amateur: Formes, objets, pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui*, Paris: La Documentation française.
- Hennion Antoine (2004a), Pragmatics of Taste, In: Jacobs Mark et Hanrahan Nancy (Éds.), *The Blackwell Companion to the Sociology of Culture*, Oxford: Blackwell, pp. 131-144.

- Hennion Antoine (2004b), Une sociologie des attachements, *Sociétés*, 3, pp. 9–24.
- Joseph Isaac (1997), Prises, réserves, épreuves, *Communications*, 65(1), pp. 131–142.
- Junod Philippe (1999), La perception esthétique comme variable historique, In: Moulin Raymonde (Éd.), *Sociologie de l'art*, Paris: L'Harmattan, pp. 279- 283.
- Lord Sébastien, Joerin Florent et Thériault Marius (2009), Évolution des pratiques de mobilité dans la vieillesse : Un suivi longitudinal auprès d'un groupe de banlieusards âgés, *Cybergeo : European Journal of Geography*, [en ligne], <http://cybergeo.revues.org/22090>, (consulté le 15 septembre 2015).
- Membrado Monique (1997), Vivre en ville et vieillir, *Empan*, 28, pp. 74- 79.
- Nowik Laurent (2014), La mobilité résidentielle des retraités, In: Hummel Cornelia, Mallon Isabelle, et Caradec Vincent (Éds.), *Vieillesse et vieillissements : Regards sociologiques*, Rennes: Presses universitaires de Rennes, pp. 257- 270.
- Riom Loïc, Hummel Cornelia, Kimber Leah et Burton-Jeangros Claudine (2015), « Plus on est vieux, plus on se protège » : Le sentiment de sécurité chez les personnes âgées, *Retraite et société*, 71(2), pp. 57- 74.
- Riom Loïc et Hummel Cornelia (2017, à paraître), Le quotidien dans l'objectif, in Durand Jean-pierre, Louveau Christine, Palmas Luca Q. and Sebag Joyce (Eds), *Point de vue dans la vie quotidienne*, Paris: Diacritiques.

# **VIEILLIR EN VILLE : EPREUVES, ATTACHEMENTS ET ARTS D’HABITER**

*Loïc Riom, Cornelia Hummel et Claudine Burton-Jeangros*

## **PREMIER BILAN**

Cet ouvrage restitue notre approche d’un objet de recherche encore peu étudié par la sociologie : le vieillissement en ville. Nous avons cherché à comprendre comment se conjuguent épreuve du vieillissement et épreuve de la ville en approchant cet objet à la fois dans une perspective de sociologie du vieillissement et de sociologie urbaine. En traitant de différentes thématiques – mobilité quotidienne, sociabilité, gestion du sentiment de sécurité, maintien de liens directs ou indirects avec la vie de quartier ou encore rapport esthétique à l’urbain –, nous avons montré comment les défis adressés aux individus par la ville et le vieillissement de leur corps se croisent, s’entremêlent et se déclinent mutuellement. Ces expériences combinées font la complexité du phénomène du vieillissement urbain.

Le fil conducteur des différents chapitres qui composent cet ouvrage est la cohérence entre les modes de vie des personnes âgées et l’environnement urbain dans lequel elles vivent. Quelle que soit la configuration du quartier (hypercentre ou périurbain), les personnes disent y vivre bien et y être attachées. Les accommodations à l’environnement ne sont évidemment pas les mêmes pour le quartier de la Rue de Carouge et le quartier étudié à Chêne-Bougeries, mais le résultat est identique : les personnes interviewées sont globalement satisfaites et estiment avoir une

bonne qualité de vie. Cette satisfaction est le produit de choix de modes de vie en adéquation avec les possibilités offertes par leur environnement. Par exemple, à Chêne-Bougeries, la voiture joue un rôle important dans les déplacements car bien que les trajets soient relativement longs, la morphologie du quartier permet de s'y déplacer aisément avec un véhicule. A l'inverse, à la Rue de Carouge, les individus se déplacent plus volontiers à pied. Ils évitent ainsi les difficultés de circulation dans l'hypercentre, tout en profitant de la proximité des services. Quoiqu'il en soit, dans les deux cas, le mode de mobilité choisi répond à la fois aux besoins des acteurs et aux caractéristiques de leur quartier.

Cette adéquation ne se limite pas aux pratiques, mais se retrouve également dans les discours des personnes âgées rencontrées. A ce titre, il est frappant de noter que les arguments avancés pour justifier le fait d'être attaché à son quartier prennent des formes très différentes et mettent en avant des aspects très variés de l'urbain. Par exemple, si une interviewée de la Rue de Carouge souligne son plaisir d'entendre le bruit de la terrasse du bar se trouvant sous ses fenêtres, certaines personnes à Chêne-Bougeries ont insisté sur leur attachement au calme du cadre de vie qu'offre le quartier résidentiel. Dans tous les cas, ces arguments permettent à la personne âgée de rationaliser – au sens de donner une explication – sa présence dans son quartier : elle y est bien et espère y rester. L'attachement au quartier et les tactiques déployées pour faire face aux difficultés et minimiser les inconvénients peuvent être aussi lus comme une manière de repousser l'horizon de l'entrée en maison de retraite, en particulier pour les personnes vivant seules. La personne âgée fait donc aussi face, d'une certaine manière, à une nécessité de maintenir une autonomie suffisante pour justifier le fait de rester chez elle.

Ce constat globalement très positif pousse cependant à s'interroger sur les limites de cette étude, à commencer par le mode de recrutement utilisé. Le fait d'être allé chercher les participants « dans la rue » introduit assurément un biais : nous avons recruté des personnes qui sortent de chez elles. Il serait donc illusoire de penser que toutes les personnes âgées vieillissent

heureuses et en harmonie avec leur environnement urbain. Ainsi, il n'y a pas, dans la population d'enquête, de personnes en perte de mobilité et isolées qui ne sortent plus de chez elles. La question de l'isolement reste une problématique importante dans la compréhension du vieillissement (Campéon, 2011). Se centrer plus spécifiquement sur ces populations aurait pu permettre de mettre en avant les logiques de rupture (tant sociale que de santé) qui président au renoncement à sortir de chez soi. Néanmoins, cette étude ne se voulait pas orientée vers les populations les plus vulnérables. Au contraire, l'intention était plutôt d'aborder ce qu'on pourrait appeler le « vieillissement ordinaire », en évitant ainsi d'appréhender, comme c'est souvent le cas, l'avancée en âge par ses aspects jugés problématiques : la maison de retraite, la solitude, la dépendance (Mallon, Hummel, et al., 2014). Assurément, cela fait partie des partis pris de la démarche adoptée. Si elle comporte donc des limites, elle a l'avantage d'aborder le vieillissement de manière apaisée dans ce qu'il a de plus quotidien.

Cette étude permet de tirer un premier enseignement : il n'existe pas un vieillissement urbain, mais plutôt des vieillissements. Les résultats présentés ici invalident donc les points de vue appelant à installer les personnes âgées soit à la campagne, parce qu'elles y bénéficieraient du calme nécessaire à leur retraite, soit au contraire en ville, là où la densité des services faciliterait leur vie quotidienne. En outre, ils démontrent la nécessité de prendre en compte l'expérience subjective des individus, aussi bien dans la manière de vieillir que dans celle d'habiter. Seule une telle démarche peut permettre de se préserver du piège de l'*ageocentrisme* qui contribue à projeter sur les populations âgées des présupposés uniformisants<sup>43</sup>.

●  
<sup>43</sup> Pour plus de détails sur ce concept voir Kimber, Burton-Jeangros, et al., 2018, à paraître.

## PERSONNES AGEES FORGEES PAR LA VILLE

Le rapport des individus à leur environnement urbain illustre parfaitement la manière par laquelle les individus sont forgés – pour reprendre l'expression de Martuccelli (2006) – par l'épreuve urbaine. En effet, ce qui fait la force du concept d'épreuve, c'est qu'il ne se limite pas à comprendre des expériences singulières, mais qu'il vise à « établir une relation entre histoire de la société et biographie de l'individu » (Martuccelli, 2007, p. 13). Autrement dit, il s'agit de faire le lien entre les trajectoires individuelles et des phénomènes sociaux plus larges. Qu'est-ce que l'expérience de nos vingt informateurs nous permet de dire sur le vieillissement que produisent les villes contemporaines ? Ou bien, plus simplement, quelle place est donnée aux personnes âgées au sein des espaces urbains ? D'une manière ou d'une autre, cette interrogation traverse les différentes thématiques abordées au cours des chapitres de cet ouvrage.

La ville n'est pas un espace neutre. Elle est le produit de choix, de luttes et de politiques publiques (voir notamment Lefebvre, 1974; Castells, 1983). Les stratégies des aménageurs pour organiser l'espace urbain visent à traduire une certaine vision et à défendre certains intérêts. Par conséquent, il est nécessaire d'interroger les effets de ces processus sur l'expérience du vieillissement. A ce titre, plusieurs transformations des villes au cours des dernières décennies peuvent être questionnées : la diminution du nombre de commerces de proximité (en particulier les commerces de bouche), la disparition des bancs publics ou encore le développement des caisses automatisées dans les supermarchés. Dans son chapitre consacré à la mobilité<sup>44</sup>, Martina von Arx souligne l'importance pour les personnes âgées d'avoir la possibilité de se déplacer de manière autonome. D'une manière générale, les transports publics jouent donc un rôle important dans le maintien de leur l'autonomie. Or, certains choix et tendances récentes interrogent sur la place laissée aux aînés dans

●  
<sup>44</sup> Voir p. 37 et suivantes.

les transports publics. A l'automne 2015, alors que nous commençons notre terrain, les Transports Publics Genevois (TPG) lançaient une campagne visant à améliorer les conditions de circulation de leurs véhicules. Partant du constat que la vitesse moyenne des bus et des trams à Genève est inférieure à celles des autres villes suisses, la campagne intitulée « Gagnons du temps à l'arrêt » avait pour but d'inciter les usagers à monter et descendre plus rapidement des véhicules. Cette nouvelle injonction, qui se traduit dans les fait par une plus grande promptitude des chauffeurs à fermer les portes des véhicules, peut poser problème pour les populations éprouvant des difficultés à se mouvoir et pour qui monter et descendre d'un bus ou d'un tram peut s'avérer être une opération délicate. Il est d'ailleurs ressorti de notre précédente enquête qu'il s'agissait-là d'une préoccupation importante chez les personnes âgées en matière de sécurité au quotidien (Burton-Jeangros, Hummel, et al., 2014).

Ces questions autour de la mobilité des personnes âgées trouvent également un écho dans les polémiques qui ont suivi la rénovation de la gare Cornavin, la gare principale de Genève. Achevé en 2014, le réaménagement avait suscité des critiques portant notamment sur la disparition des bancs. Le site *Génération-Plus* pointait, par exemple, le manque de place pour s'asseoir comme dans de nombreuses autres gares de Suisse romande<sup>45</sup>. Comme l'expliquait en réponse à ces critiques une responsable des Chemins de Fer Fédéraux (CFF) en 2015 à la Tribune de Genève<sup>46</sup>, il y a moins de bancs car « ce n'est pas dans la logique des CFF puisque cela gêne le flux des voyageurs ». Comme dans le cas des TPG, la gestion efficace des flux est ainsi érigée en priorité absolue dans l'aménagement des nouveaux espaces urbains. Ces stratégies se font au dépend des personnes éprouvant des difficultés à se mouvoir, notamment les personnes âgées qui

●  
<sup>45</sup> Source : <http://www.generations-plus.ch/?q=magazine/actualite/C3%A9s/soci%C3%A9t%C3%A9/ces-gares-romandes-qui-oublient-les-seniors> (consulté le 17 janvier 2017).

<sup>46</sup> Source : <http://www.tdg.ch/geneve/actu-genevoise/an-grand-lifting-cornavin-conquis-voyageurs/story/25421810> (consulté le 17 janvier 2017).

ne trouvent plus d'endroit où s'asseoir pour entrecouper leurs déplacements.

Ces deux exemples sont révélateurs de la manière dont certains choix de planification urbaine sont uniquement pensés pour répondre à des objectifs d'efficacité et ne prennent pas en compte les besoins spécifiques des personnes vieillissantes. Il faut d'ailleurs noter que, dans les deux cas, ces décisions ont été prises par des entreprises privées<sup>47</sup> répondant à des impératifs de rentabilité économique. Ces choix sont donc animés par une certaine conception de l'organisation des espaces : garantir la vitesse de circulation des individus, gérer efficacement les flux de personnes, etc. Ils illustrent la manière avec laquelle la vitesse est établie en norme et cela au détriment des individus qui ne sont pas capables de répondre à ces injonctions. Cette gestion néolibérale de la ville, guidée par les intérêts économiques (Bacqué, Rey, et al., 2005; Pattaroni et Baitsch, 2015), interroge sur la place donnée aux personnes âgées dans la ville contemporaine, interrogations qui prennent la forme de difficultés dans les récits de nos informateurs. Ces exemples montrent en quoi les épreuves sont construites par nos modes d'organisation collective (Martuccelli, 2006). En d'autres termes, l'épreuve urbaine n'est pas donnée et peut prendre des modalités différentes en fonction des choix faits par une société. Il est donc nécessaire d'interroger les modes de production de l'urbain et les contraintes qu'ils imposent aux différentes populations qui composent la ville, car de ces choix découlent certaines inégalités (Blokland et Savage, 2001; Martuccelli, 2006). En effet, au vu des tendances démographiques, il semble particulièrement important de considérer comment la ville peut accommoder les besoins et attentes de la part croissante des aînés.

●  
<sup>47</sup> Les TPG disposent d'un statut de régie publique autonome mais liée à l'État par un contrat de prestation. La gare Cornavin est, elle, gérée par la filiale immobilière des CFF (Chemins de Fer Fédéraux).

## VILLE FORGÉE PAR LES PERSONNES ÂGÉES

Notre étude montre bien que les personnes âgées ne restent pas passives, que ce soit face à l'épreuve de la ville ou celle du vieillissement. Pour répondre aux défis qui leur sont adressés, elles développent leurs propres tactiques. Autrement dit, et pour inverser la question posée plus haut, il faut également s'interroger sur comment les personnes âgées se font une place dans la ville.

Lorsque les planificateurs imaginent une ville fonctionnelle et efficace, les individus, eux, développent leurs propres pratiques de l'espace urbain. Ces pratiques répondent bien à la définition des tactiques donnée par de Certeau (2002, p. 61): « Les tactiques sont des procédures qui valent par la pertinence qu'elles donnent au temps – aux circonstances que l'instant précis d'une intervention transforme en situation favorable ». Chez de Certeau, la tactique – cet « art du faible », renvoyant à l'individu dans sa qualité d'acteur ordinaire – s'oppose donc à la stratégie dans le fait qu'elle n'est pas instituée. Elle se situe toujours dans le détournement et le mouvement. Cette dichotomie – stratégies et tactiques – illustre la situation qui oppose ceux qui pensent la production de la ville et ceux qui en font un usage quotidien en se la réappropriant. Les tactiques des personnes âgées sont nombreuses, comme le soulignent les différents chapitres de cet ouvrage. Loin de la ville « théorie » ou « objet » telle qu'elle est pensée par les planificateurs, les architectes ou les politiques, les usagers dessinent une autre « spatialité », celle de la ville habitée (de Certeau, 2002, p. 141- 142). A ce titre, de Certeau (2002, p. 145), nous invite à « analyser les pratiques microbiennes, singulières et plurielles, qu'un système urbanistique devait gérer ou supprimer et qui survivent à son dépérissement ». Pour reprendre l'exemple des cadences des TPG, une tactique consisterait à presser sur le bouton spécial « landau » du tram de manière à ralentir la fermeture des portes.

Les différents chapitres de ce livre ont montré les capacités d'action des personnes âgées, par exemple, pour maintenir un lien dans le monde ou gérer leur sentiment de sécurité ainsi que leurs

relations à l'autre. Cette *agentivité* (agency en anglais<sup>48</sup>) s'appuie sur une connaissance fine de leur quartier, ici non pas en tant qu'entité administrative mais en tant qu'espace vécu, ou territoire. Cet ensemble de pratiques, que l'on pourrait qualifier d'arts d'habiter par analogie aux arts de faire (de Certeau, 2002), participent à faire la ville. Par exemple, un tea-room de la Rue de Carouge est fréquenté par de nombreux aînés du quartier. Leurs pratiques régulières inscrivent ce lieu comme un espace central dans le quartier : il est devenu un point de rencontre où les liens se tissent. À travers ces processus, un territoire se forme autour de lieux qui deviennent des repères<sup>49</sup>. Ces lieux acquièrent ainsi une signification particulière, inscrite dans les pratiques quotidiennes et les expériences biographiques des individus (Chaudet et Péribois, 2014). À travers ces processus, la ville devient singulière, un espace vécu et subjectif qui n'existe qu'à travers les individus qui l'habitent et la pratiquent.

Face aux transformations constantes de la ville, associées à leur avancée en âge, les aînés sont amenés à renégocier les liens qu'ils entretiennent avec leur environnement urbain. On retrouve ici une thématique largement développée dans les recherches sur le vieillissement, celle de l'adaptation. Chez Caradec (2012, 2014), l'idée de *déprise* – ou plutôt faudrait-il parler de reconversion-*déprise* – permet de rendre compte du processus de réaménagement constant de l'existence. « La déprise est ainsi un processus actif à travers lequel les personnes qui vieillissent mettent en œuvre des stratégies d'adaptation de manière à conserver, aussi longtemps que possible, des engagements importants pour elles » (Caradec, 2012, p. 103). Comme pour les changements qui affectent leur corps, les individus sont donc engagés dans un dialogue avec leur environnement, s'y adaptent, se le réapproprient et le modifient.



<sup>48</sup> Au sens entendu par Giddens (1984).

<sup>49</sup> Dans le sens où ils servent de point de repère à la fois identitaire et dans l'espace, mais également d'une certaine façon de lieu dans lequel on se sent protégé (Veysset, 1989 in Caradec, 2014).

## PENSER LES MODES D'HABITER AU PRISME DES TEMPORALITES BIOGRAPHIQUES

Finalement, l'enjeu consiste à décrire comment les personnes âgées négocient au quotidien leurs relations à leur environnement. En effet, comme le relève très justement Breviglieri (2006), habiter comporte une dimension affective importante. Habiter, c'est donc se familiariser, s'attacher à son lieu de vie. En d'autres termes, il s'agit de décrire comment les individus vieillissants s'attachent ou, au contraire, se détachent de leur environnement urbain. Pour cela, il faut identifier les prises et les résistances qui agissent dans ces processus, c'est-à-dire l'ensemble des médiations à l'œuvre dans la relation entre l'individu âgé et son environnement (Hennion, 2004). De quelle manière compose-t-il son mode de vie ? Quels sont les éléments qui lui permettent de faire sa place au sein des agencements complexes qui composent les villes contemporaines ? Pour répondre à ces questions, il convient de renoncer tant au postulat de la domination des structures urbaines sur l'individu qu'au postulat accordant le primat à l'*agentivité*, pour se concentrer sur la façon dont les capacités d'action sont distribuées dans les réseaux complexes qui forment les villes, notamment en procédant à une analyse détaillée des modes d'habiter, c'est-à-dire des manières par lesquelles les individus cohabitent et agencent leur quotidien en fonction des contextes auxquels ils sont exposés (Thomas et Pattaroni, 2012; Cogato Lanza, Pattaroni, et al., 2013). Si la ville est un espace de confrontation à l'altérité (Simmel, 2004), la question du réaménagement de la vie des aînés présente alors un intérêt particulier pour comprendre comment nous sommes capables de construire des modes de vie en interaction les uns avec les autres.

De nombreux aspects du vieillissement en ville restent à explorer. La piste du parcours de vie devra notamment être suivie de manière à souligner les épreuves qui marquent le lien que l'individu âgé entretient avec son environnement. Si notre étude n'a pas pu mettre en avant des contrastes liés aux caractéristiques démographiques ainsi qu'aux trajectoires biographiques des individus, cela est notamment dû à la grande hétérogénéité des

profils et des parcours. Toutefois, il faudra chercher à faire le lien entre événements biographiques, arts d'habiter et modes de vie. Comme le relève Martuccelli (2006, p. 16), « la vie est marquée par des événements et des moments : les uns et les autres se combinant de manière singulière dans une vie ». C'est donc la conjugaison de ces événements qu'il s'agit de démêler pour comprendre le vieillissement en ville.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bacqué Marie-Hélène, Rey Henri et Sintomer Yves (2005), La démocratie participative urbaine face au néo-libéralisme, *Mouvements*, 3(39-40), pp. 121- 131.
- Blokland Talja et Savage Mike (2001), Networks, Class and Place, *International Journal of Urban and Regional Research*, 25(2), pp. 221-226.
- Breviglieri Marc (2006), Penser l'habiter, estimer l'habitabilité, *Tracés*, 2), pp. 9- 14.
- Burton-Jeangros Claudine, Hummel Cornelia, Kimber Arye Leah, Riom Loïc et Dupuis Blaise Olivier (2014), *Grand âge et enjeux sécuritaires: Perception des risques par les aînés*, Rapport de recherche, Genève: Université de Genève, mimeo.
- Campéon Arnaud (2011), Vieillesse ordinaires en solitude, *Gérontologie et société*, 138(3), pp. 217-229.
- Caradec Vincent (2012), *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement: Domaines et approches*, Paris: Armand Colin.
- Caradec Vincent (2014), Transition du vieillissement et épreuve du grand âge, In: Hummel Cornelia, Mallon Isabelle, et Caradec Vincent (Éds.), *Vieillesse et vieillissement : Regards sociologiques*, Rennes: Presses universitaires de Rennes, pp. 273- 288.
- Castells Manuel (1983), *The City and the Grassroots: A Cross-cultural Theory of Urban Social Movements*, Oakland: University of California Press.
- Chaudet Béatrice et Péribois Carine (2014), Une enquête géo-photographique participative pour interroger les modes d'habiter des seniors tourangeaux : Une proposition méthodologique, *Noroi*, 232, pp. 23- 34.
- Cogato Lanza Elena, Pattaroni Luca, Piraud Mischa-Sébastien et Tirone Chabert Barbara (2013), *De la différence urbaine. Le quartier des Grottes*, Genève: MetisPresses.
- De Certeau Michel (2002), *L'invention du quotidien: Arts de faire*, Paris: Folio.

- Giddens Anthony (1984), *The Constitution of Society: Outline of the Structuration Theory*, Cambridge: Polity Press.
- Hennion Antoine (2004), Une sociologie des attachements, *Sociétés*, 3, pp. 9–24.
- Kimber Leah, Burton-Jeangros Claudine, Riom Loïc et Hummel Cornelia (2018, à paraître), Le sentiment d'insécurité chez les personnes âgées: Entre transformations de l'environnement et fragilité individuelle, *Revue suisse de sociologie*.
- Lefebvre Henri (1974), La production de l'espace, *L'homme et la société*, 31(1), pp. 15-32.
- Mallon Isabelle, Hummel Cornelia et Caradec Vincent (2014), Vieillesse et vieillissements : Un bilan provisoire, In: Hummel Cornelia, Mallon Isabelle, et Caradec Vincent (Éds.), *Vieillesse et vieillissements : Regards sociologiques*, Rennes: Presses universitaires de Rennes, pp. 385-392.
- Martuccelli Danilo (2006), *Forgé par l'épreuve: L'individu dans la France contemporaine*, Paris: Armand Colin.
- Martuccelli Danilo (2007), Les épreuves de l'individu dans la globalisation, *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 38(1), pp. 13-32.
- Pattaroni Luca et Baitsch Tobias (2015), Urbanization Regimes of the Ordinary City, In: Vincent Stéphanie, Pedrazzini Yves, et Kaufmann Vincent (Éds.), *Cities in translation: urban research in transition*, Lausanne: EPFL Press/Routledge, pp. 115- 136.
- Simmel Georg (2004), Métropoles et mentalité, In: Joseph Isaac et Grafmeyer Yves (Éds.), *L'École de Chicago: Naissance de l'écologie urbaine*, Paris: Flammarion, pp. 61 - 78.
- Thomas Marie-Paule et Pattaroni Luca (2012), Choix résidentiels et différenciation des modes de vie des familles de classes moyennes en Suisse, *Espaces et sociétés*, 148-149(1), pp. 111-127.
- Veysset Bernadette (1989), *Dépendance et vieillissement*, Paris: L'Harmattan.



## ANNEXES

### ANNEXE 1 : PHOTOGRAPHIES

Cette annexe regroupe les différentes photos prises par les participants citées dans le texte.

*Photo 3 : Illustration de 'serendipity' urbaine*



*Photographie de Mme Lacroix*

*Photo 4 : Arrière de la rue Christiné*



*Photographie de Mme Dufour*

*Photo 5 : Parc des Minoteries 1*



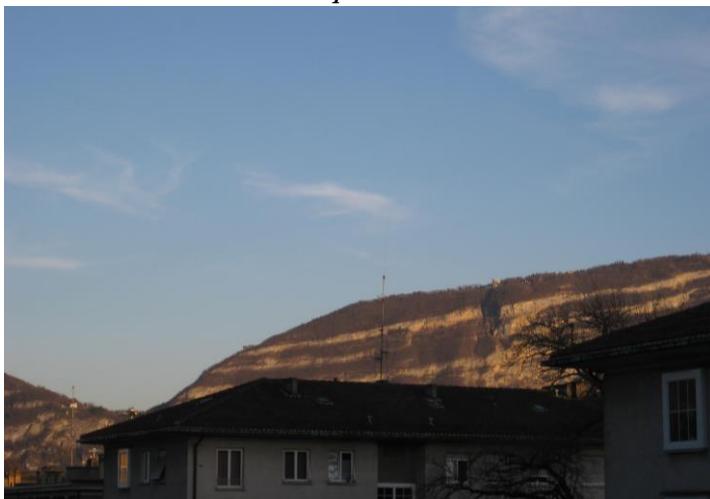
*Photographie de M. Fleury*

***Photo 6 : Parc des Minoteries 2***



*Photographie de Mme Romano*

***Photo 7 : Vue sur le Salève depuis le balcon de Mme Lacroix***



*Photographie de Mme Lacroix*

***Photo 8 : Vue depuis le balcon de Mme Dubey 1***



*Photographie de Mme Dubey*

***Photo 9 : Vue depuis le balcon de Mme Dubey 2***



*Photographie de Mme Dubey*

*Photo 10 : Vue depuis le balcon de Mme Chatin*



*Photographie de Mme Chatin*

*Photo 11 : Cuisine de Mme Dubey*



*Photographie de Mme Dubey*

*Photo 12 : Croisement Prévost-Martin et Jean-Violette*



*Photographie de Mme Chatin*

*Photo 13 : Graffitis*



*Photographie de M. Saudan*

***Photo 14 : Place des Augustins***



*Photographie de Mme Lacroix*

***Photo 15 : Immeuble à la Rue de Carouge***



*Photographie de Mme Lacroix*

*Photo 16 : Temple de Chêne-Bougeries*



*Photographie de M. Fleury*

*Photo 17 : Rue de Chêne-Bougeries*



*Photographie de M. Fleury*

## ANNEXE 2 : CODAGE

*Tableau 3: Codage*

Nom	Définition
Accès aux services	Accès et difficultés d'accès aux services (magasin, médecins, transports publics, etc.).
Ambivalence et attachement	Phrase du type : j'aime le quartier, mais ...
Ambivalence dedans/dehors	Lorsque les personnes opposent l'intérieur de leur domicile ou de leur immeuble avec l'extérieur
Animaux	Interactions avec des animaux de compagnie ou sauvages.
Arts	Utilisations par l'interviewé de la catégorie « art ».
Attachements	Éléments qui créent l'attachement avec l'environnement urbain : tradition, ambiance, gens, etc. Phrases du type : « J'aime bien ici parce que ... ». Egalement non-attachement : « ce que j'aime pas »
Extérieur de la ville	Description, délimitation de l'extérieur de la ville (aspects visuels, odeurs, ambiance, identitaire, gens, etc.).
L'immeuble	Description de l'immeuble, de l'allée ou du pâté de maison (aspects visuels, odeurs, ambiance, identitaire, gens, etc.).
Le quartier	Limites du quartier, description du quartier (aspects visuels, odeurs, ambiance, identitaire, gens, etc.).
La rue	Description, délimitation de la rue (aspects visuels, odeurs, ambiance, identitaire, gens, etc.).
Ville	Description, délimitation de la ville (aspects visuels, odeurs, ambiance, identitaire, gens, etc.).
Comparaison dans le temps	Lorsque les interviewés comparent le présent et le passé.
Déplacements : Marche	Marche à pied, course, etc.
Déplacements : Mobilité douce	Vélo, trottinette, etc.
Déplacements : TP	Bus, train, taxi, etc.
Déplacements : Voiture	Déplacements motorisés: voiture, moto, etc.
Épreuve	Les participants racontent des épreuves au sens de Martucceli, c'est à dire des événements marquants du point de vue subjectif (de l'avis de la personne interviewée) qui ont « forgé » son identité et influencé son parcours de vie.
Espaces de sociabilité : Commerces	Commerces, cafés, etc.

Espaces de sociabilité : Domiciles	Chez soi ou chez une autre personne.
Espaces de sociabilité : Médico-sanitaires	Hôpitaux, EMS, etc.
Espaces de sociabilité : Espace public	Parcs, rues, etc.
Espaces de sociabilité : Socioculturels	Clubs d'ainés, théâtres, bâtiments publics, etc.
Interactions sociales : Amitiés	Interactions ou absence d'interactions d'amitiés ou sentimentales (toutes formes : téléphone, face-à-face, etc.).
Interactions sociales : Famille	Interactions ou absence d'interactions avec la famille (toutes formes : téléphone, face-à-face, etc.).
Interactions sociales : Formelles	Interactions ou absence d'interactions liées aux rôles sociaux de la personne (policier, caissière, chauffeur du bus, etc.).
Interactions sociales : Liens ténus	Interactions ou absence d'interactions avec des inconnus ou des personnes que l'on connaît « de vue ». Voir Granovetter. Sorties dans des groupes, de clubs, la foule, les autres ou manifestations collectives. Autrement dit, on choisit le cadre mais pas les gens.
Interactions sociales : Voisinage	Interactions ou absence d'interactions avec les personnes qu'ils considèrent comme leurs voisins (toutes formes : téléphone, face-à-face, etc.). Les relations de voisinage peuvent être très diverses, voir Blokland.
Jugements esthétiques	Jugements esthétiques sur l'environnement (nature, bâtiments, aménagements, etc.).
Lien social : Médias	Télévision, radio, journaux, etc.
Lien social : Points de vue	Ouvertures physiques sur l'extérieur du logement : la fenêtre, le balcon,
Lien social : Visites	Lorsque quelqu'un vient dans le logement.
Météo	Toutes références à la météo, la manière d'en parler et ce que ça changent pour les interviewés.
Méthodes : Accès au terrain	Difficultés, stratégies que vous avez mises en place, etc.
Méthodes : Photo	Eléments de méthode par rapport à l'utilisation de la photo élucidation
Méthodes : Relation enquêteur	Moments de complicité, incompréhensions, etc.

Représentations de la vieillesse	Passages dans lesquels les interviewés parlent de la vieillesse. Mettre également tout ce qui est du discours normatif sur la vieillesse, du type : « à notre âge, on doit plus faire ça ... »
Santé	Passages dans lesquels les interviewés parlent de leur état de santé.
Sécurité : Insécurité	Utilisations explicites du type : je me sens pas en sécurité, j'ai peur, etc.
Sécurité : Sécurité	Utilisations explicites du type : je me sens en sécurité, rassuré, en confiance, etc.
Trajets : But	Phrases du type : « Je sors pour », « parce que », etc.
Trajets : Difficultés	Difficultés rencontrées lors des trajets effectués par la personne.
Trajets : Fréquence	Nombre de fois que la personne effectue le trajet en question, qu'elle sort de chez elle.
Trajets : Réduction	Phrases du type : « Maintenant je ne prends plus le bus, parce que... » ou « Avant j'allais à ..., mais maintenant ce n'est plus possible. »
Trajets : Stratégies	Heures de sortie spécifique, compensation, déambulateurs, etc.



*Dans la même collection*

Sociograph n°1, 2007, *Monitoring misanthropy and rightwing extremist attitudes in Switzerland, An explorative study*, Sandro Cattacin, Brigitta Gerber, Massimo Sardi et Robert Wegener.

Sociograph n°2, 2007, *Marché du sexe et violences à Genève*, Ági Földházi et Milena Chimienti.

Sociograph n°3, 2007, *Évaluation de la loi sur l'intégration des étrangers du Canton de Genève*, Sandro Cattacin, Milena Chimienti, Thomas Kessler, Minh-Son Nguyen et Isabelle Renschler.

Sociograph n°4, 2008, *La socio et après? Enquête sur les trajectoires professionnelles et de formation auprès des licencié-e-s en sociologie de l'Université de Genève entre 1995 et 2005*, Sous la direction de Stefano Losa et Mélanie Battistini. Avec Gaëlle Aeby, Miriam Odoni, Emilie Rosenstein, Sophie Touchais et Manon Wettstein.

Sociograph n°5a, 2009, *Marché du sexe en Suisse. Etat des connaissances, best practices et recommandations, Volet 1 – Revue de la littérature*, Géraldine Bugnon et Milena Chimienti avec la collaboration de Laure Chiquet.

Sociograph n°5b, 2009, *Der Sexmarket in der Schweiz: Kenntnisstand, Best Practices und Empfehlungen, Teil 1 – Literaturübersicht*, Géraldine Bugnon et Milena Chimienti unter Mitarbeit von Laure Chiquet.

Sociograph n°6a, 2009, *Marché du sexe en Suisse. Etat des connaissances, best practices et recommandations, Volet 2 – Cadre légal*, Géraldine Bugnon, Milena Chimienti et Laure Chiquet.

Sociograph n°6b, 2009, *Der Sexmarket in der Schweiz: Kenntnisstand, Best Practices und Empfehlungen, Teil 2 – Rechtsrahmen*, Géraldine Bugnon, Milena Chimienti et Laure Chiquet.

Sociograph n°7, 2009, *Marché du sexe en Suisse. Etat des connaissances, best practices et recommandations, Volet 3 – Mapping, contrôle et promotion de la santé dans le marché du sexe en Suisse*, Géraldine Bugnon, Milena Chimienti et Laure Chiquet avec la collaboration de Jakob Eberhard.

Sociograph n°8, 2009, «*Nous, on soigne rien sauf des machines*». *Le pouvoir insoupçonné des aides-soignants en Anesthésie*. Sous la direction de Mathilde Bourrier. Avec Aristoteles Aguilar, Mathilde Bourrier, Ekaterina Dimitrova, Solène Gouilhers, Marius Lachavanne, Mélinée Schindler et Marc Venturin.

Sociograph n°9, 2011, *The legacy of the theory of high reliability organizations: an ethnographic endeavor*. Mathilde Bourrier (Sociograph – Working Paper 6).

Sociograph n°10, 2011, *Unitarism, pluralism, radicalism ... and the rest ?* Connor Cradden (Sociograph – Working Paper 7).

Sociograph n°11, 2011, *Evaluation du projet-pilote Detention, Enjeux, instruments et impacts de l'intervention de la Croix-Rouge Suisse dans les centres de détention administrative*. Nathalie Kakpo, Laure Kaeser et Sandro Cattacin.

Sociograph n°12, 2011, *A nouveau la ville ? Un débat sur le retour de l'urbain*. Sous la direction de Sandro Cattacin et Agi Földhàzi.

Sociograph n°13, 2011, *Capital social et coparentage dans les familles recomposées et de première union*. Sous la direction de Eric Widmer et Nicolas Favre. Avec Gaëlle Aeby, Ivan De Carlo et Minh-Thuy Doan.

Sociograph n°14, 2012, *Les publics du Théâtre Forum Meyrin : Une étude à partir des données de billetterie*. Sami Coll, Luc Gauthier et André Ducret.

Sociograph n°15, 2013, *Migrations transnationales sénégalaises, intégration et développement. Le rôle des associations de la diaspora à Milan, Paris et Genève*. Jenny Maggi, Dame Sarr, Eva Green, Oriane Sarrasin et Anna Ferro.

Sociograph n°16, 2014, *Institutions, acteurs et enjeux de la protection de l'adulte dans le canton de Genève*. Sous la direction de Mathilde Bourrier. Avec Alexandre Pillonel, Clara Barrelet, Eline De Gaspari, Maxime Felder, Nuné Nikoghosyan et Isabela Vieira Bertho.

Sociograph n°17, 2015, *Recensions 1983-2013*, André Ducret. Avant-propos de Jacques Coenen-Huther.

Sociograph n°18, 2015, *Un lieu pour penser l'addiction. Evaluation de l'Académie des Dépendances*, Anne Philibert et Sandro Cattacin.

Sociograph n°19, 2015, *Connivences et antagonismes. Enquête sociologique dans six rues de Genève*. Edité par Maxime Felder, Sandro Cattacin, Loïc Pignolo, Patricia Naegeli et Alessandro Monsutti. Avec Guillaume Chilier, Monica Devouassoud, Lilla Hadji Guer, Sinisa Hadziabdic, Félix Luginbuhl, Angela Montano, Sonia Perego, Loïc Pignolo, Loïc Riom, Florise Vaubien et Regula Zimmermann.

Sociograph n°20, 2015, *La catastrophe de Mattmark dans la presse. Analyse de la presse écrite*. Edité par Sandro Cattacin, Toni Ricciardi et Irina Radu. Avec Yasmine Ahamed, Lucie Cinardo, Caroline Deniel, Dan Orsholits, Steffanie Perez, Elena Rocco, Julien Ruey, Katleen Ryser, Cynthia Soares et Karen Viadest.

Sociograph n°21, 2015, *La catastrophe de Mattmark. Aspects sociologiques*. Edité par Sandro Cattacin, Toni Ricciardi et Irina Radu. Avec Yasmine Ahamed, Caroline Deniel, Dan Orsholits, Steffanie Perez, Elena Rocco, Julien Ruey, Katleen Ryser, Cynthia Soares et Karen Viadest.

Sociograph n°22 a, 2015, *Sind Drogen gefährlich? Gefährlichkeitsabschätzungen psychoaktiver Substanzen*. Domenig Dagmar und Sandro Cattacin.

Sociograph n°22 b, 2015, *Les drogues sont-elles dangereuses ? Estimations de la dangerosité des substances psychoactives*. Domenig Dagmar et Sandro Cattacin. Traduction de Erik Verkooyen.

Sociograph n°23, 2016, *Malleable Minds? Teasing Out the Causal Effect(s) of Union Membership on Job Attitudes and Political Outcomes*. Sinisa Hadziabdic.

Sociograph n°24, 2016, *Les familles de milieu populaire dans une commune genevoise. Intégration sociale et soutien à la parentalité*. Eric Widmer, Sabrina Roudit et Marie-Eve Zufferey.

Sociograph n°25, 2016, *Addictions et société : voyage au pays des ombres. Actes du colloque des 50 ans du GREA*. Edité par Anne Philibert, Géraldine Morel et Sandro Cattacin.

Sociograph n°26, 2017, *Complicity and Antagonism: Anthropological Views of Geneva*. Edited by Alessandro Monsutti, Françoise Grange Omokaro, Philippe Gazagne and Sandro Cattacin. With Savannah Dodd, Juliana Ghazi, Victoria Gronwald, Sarah Hayes, Aditya Kakati, Samira Marty, Linda Peterhans, Dagna Rams, Rosie Sims and drawings by Heather Suttor.

Sociograph n°27, 2016, *Begleitung von Menschen mit einer kognitiven Beeinträchtigung im Spital. Ambivalenzen und Pragmatismus von Schnittstellen*. Anna Weber.

Sociograph 28, 2016, *"We're from Switzerland, that's a Chocolate Island in Sweden!" Comprendre l'indie rock du point de vue de six groupes suisses*. Loïc Riom.

Sociograph 29, 2016, *Le devenir professionnel des diplômés en sciences sociales entre 2005 et 2015*. Julien Ruey, Emilie Rosenstein, Rita Gouveia et Eric Widmer.

Sociograph n°30, 2017, *Viellissement et espaces urbains*. Edité par Cornelia Hummel, Claudine Burton-Jeangros et Loïc Riom. Avec Alizée Lenggenhager, Heber Gomez Malave, Martina von Arx, Michael Deml et Ndeye Ndao.

Toutes les publications se trouvent en ligne sous :  
[www.unige.ch/sciences-societe/socio/sociograph](http://www.unige.ch/sciences-societe/socio/sociograph)

Au regard des évolutions démographiques récentes, la question du vieillir en ville apparaît comme l'un des défis principaux de nos sociétés vieillissantes et de plus en plus urbanisées. De par leur caractère dynamique, les espaces urbains adressent des défis spécifiques aux personnes âgées, en particulier lorsqu'elles sont aux prises avec un processus de fragilisation physique. Étudier l'expérience du vieillissement en ville, c'est porter l'attention sur une double épreuve : l'épreuve du vieillissement et l'épreuve de la ville.

Cet ouvrage se propose de traiter la question du vieillir en ville à travers cinq thématiques : la mobilité quotidienne, la sociabilité au sein du quartier, le sentiment de sécurité, le maintien du lien social et l'expérience esthétique de l'urbain. Ces contributions décrivent chacune à leur manière les liens complexes qu'entretiennent les personnes âgées avec leur environnement et montrent comment les défis liés au vieillir et à la ville se déclinent mutuellement. Ils font ainsi apparaître le « savoir habiter » des individus vieillissants.

Cornelia Hummel est maître d'enseignement et de recherche au Département de sociologie de l'Université de Genève. Ses travaux portent sur la vieillesse et les relations intergénérationnelles.

Claudine Burton-Jeangros est professeure de sociologie au Département de sociologie de l'Université de Genève. Ses spécialisations sont la sociologie de la santé et du risque.

Loïc Riom est assistant à l'Institut de recherches sociologiques de l'Université de Genève. Ses domaines de recherche sont la ville et la culture.

Avec les contributions des étudiant.e.s du master en sociologie : Alizée Lenggenhager, Heber Gomez Malave, Martina von Arx, Michael Deml et Ndeye Ndao.